Nos 15-16 Juillet-Décembre 1928

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinità*

TOME IV



PARIS (VIe)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1928
Tous droits réservés.

SOMMAIRE

Les prochains numéros contiendront :

A. ALONSO, Crónica de los estudios de Filología española (1914-1924) (*Conclusión*)
C. BATTISTI, Rassegna critica degli studi dialettali sul friulano (1919-1924).
V. BERTOLDI, Voci arcaiche del gergo de'pescatori lungo il Mediterraneo.
— Innovazioni marginali nel gallico e nel latino sopravvissute nel romanzo.
O. BLOCH, La norme dans les patois.
G. BOTTIGLIONI, Studi Corsi.
CH. BRUNEAU, Les parlers champenois anciens et modernes jusqu'à 1925 (Bibliographie critique).
F. BRUNOT, Anciens essais de délimitation des langues en France.
O. DUBSKÝ, Sur quelques constructions verbales dans les langues romanes de l'ancienne époque.
G. DE GREGORIO, Particolarità del subdialetto di Bivona (Sicilia).
A. GRIERA, Les problèmes linguistiques du domaine catalan.
— Notes sur l'histoire de la civilisation et l'histoire des langues romanes.
A. W. DE GROOT, Le latin vulgaire (chronique bibliographique).
E. HOEPFFNER, L'état actuel des études sur l'ancien provençal littéraire.
K. JABERG, Spreu, Staub und Pulver in den romanischen Sprachen.
J. JUD, Problèmes de géographie linguistique romane : 4) *clou* ; 5) *flairer*.
N. MACCARRONE, Principî e metodi nella linguistica storica (a proposito di recenti pubblicazioni).
R. MENÉNDEZ PIDAL, Origen del español antes de 1050.
G.-G. NICHOLSON, Études étymologiques.
KR. NYROP, *Folie*, maison de plaisance.
A. PIGUET, La genèse et les empiètements du son *ü* dans divers parlers jurassiens franco-suisses.
C. PULT, Le rhétique occidental (chronique rétrospective).
A. SCHIAFFINI, Alle origini della lingua letteraria italiana.
A. STEIGER, La influencia del árabe en las lenguas románicas (crónica retrospectiva hasta 1925).
A. TERRACHER, Quelques aspects de la francisation des mots latins aux IXe-XIe siècles, à propos de IMPERIUM > *empire*.
— Questions d'histoire phonétique du français : 1) -SCO > *-sc* ; 2) le passage de *l̦* à *i̦* ; 3) nasalisation et dénasalisation.
B. TERRACINI, I problemi della dialettologia pedemontana.
M.-L. WAGNER, Wenige Worte der Erwiderung auf G. Bottiglionis Kritik.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

La Société de Linguistique Romane publie chaque année une *Revue*, formant un volume d'environ 400 pages (avec cartes), et s'emploie à l'établissement d'une *Bibliographie* critique.

Les **manuscrits d'articles** destinés à la *Revue* doivent être *dactylographiés* (ou *très lisiblement écrits*) et adressés à M. A. TERRACHER, Recteur de l'Université, 2, rue Crébillon, Dijon (Côte-d'Or).

Les *Membres de la Société* en reçoivent les publications contre versement d'une cotisation annuelle (60 fr. pour 1928 ; 75 fr. à partir de 1929). Les adhésions sont reçues par M. O. BLOCH, 79, Avenue de Breteuil, Paris, XVe, à qui les membres de la Société sont priés de faire parvenir le montant de leur cotisation *avant le 31 juillet* de chaque année (par mandat-poste, chèque, ou versement au compte de *chèques postaux*, n° 759.08, Paris, Ier arr^{t}).

Les personnes et les établissements *ne faisant pas partie de la Société* peuvent s'en procurer les publications en s'adressant à la Librairie H. Champion, 5, quai Malaquais, Paris, VIe (majoration de 30 °/₀).

LES NOMS DE LIEU GERMANIQUES EN *-ENS* OU *-ANS*, *-ENGES* OU *-ANGES* DANS LES PAYS DE DOMINATION BURGONDE

La France bourguignonne et la Suisse française ont beaucoup de noms de lieu en *-ens* ou *-ans*, un petit nombre en *-enges* ou *-anges*, dérivés de noms de personnes germaniques par le suffixe germanique *-ing*. Jusqu'à présent ils ont été communément attribués, mais non sans restrictions ni d'une manière exclusive, aux Burgondes [1] dont la domination s'est étendue sur ces contrées entre les années 443 et 534. Depuis peu, M. Ferdinand Lot, insurgé contre la doctrine officielle, revendique ces noms pour les Alamans [2]. Peut-être sans le savoir, il a eu un obscur précurseur dans un pédagogue suisse, feu E. Lüthi, que ses outrances faisaient surnommer « l'Alémane » [3]. Les articles de Lüthi, quoique tout n'y soit pas négligeable, avaient passé inaperçus ; mais la vigoureuse offensive de M. Lot nous contraint à renforcer ou à abandonner des positions que l'on croyait solides. La grande et légitime autorité dont il jouit dans le monde savant nous est un garant que sa thèse ne va pas à l'encontre des données de l'histoire ; mais elle ne s'y tient pas non plus scrupuleusement et fait une part trop complaisante à de pures conjectures, non sans y mêler quelques erreurs. Au surplus, nos données historiques sont bien fragmentaires, en partie fort incertaines, et l'archéologie barbare, au jugement de M. D. Viollier, sous-directeur du Musée National suisse, ne permet pas de sûres attributions [4]. Suivant le conseil et

1. En dernier lieu, cette opinion régnante a été exposée par l'abbé M. Chaume au chapitre III de la seconde partie, *Géographie historique* (Dijon, 1927), de son grand ouvrage, *Les Origines du duché de Bourgogne*.

2. *Romania*, LII (1926), p. 522, et *La Fin du monde antique et le début du moyen âge* (Paris, 1927), pp. 364 et 412.

3. *Heimatkunde. Die Alamannen in der französischen Schweiz und Nordsavoyen*, dans le journal pédagogique *Der Pionnier*, année 1922.

4. « A mon avis, il est absolument impossible de tracer une ligne de démarcation entre Alémanes et Burgondes, et les tentatives de Barrière-Flavy et de Jahn sont de pures spéculations théoriques ». Lettre du 7 mai 1928.

à l'exemple de Longnon, c'est donc avant tout à l'étude des noms eux-mêmes qu'il faut demander la solution du problème.

M. Lot fait tort à la mémoire du prudent et judicieux Longnon, en lui endossant en bloc les opinions de M. Th. Perrenot, qui, de 1904 à 1918, a publié une série d'études sur les noms de lieu bourguignons en *-ans* et *-anges* « considérés comme établissements burgondes » [1]. « On se gardera, enseignait tout au contraire Longnon, d'attribuer aux Burgondes, comme l'a fait M. Perrenot... l'ensemble des noms de lieu d'origine germanique signalés dans l'étendue de l'ancien royaume de Bourgogne... Une part n'en serait-elle pas due aux Alamans qui, vers la fin du VIe siècle ou le commencement du VIIe, pénétrèrent dans le pays avoisinant le Jura ? D'autre part les *Varasci* et les *Scotingi* s'établirent à l'est de la Franche-Comté, où deux *pagi* ont conservé leurs noms : le *Varay* et l' *Escuens* » [2].

Sans connaître ces réserves de Longnon, j'en avais formulé d'analogues, touchant les noms de lieu de la Suisse française, en rappelant le voisinage des Alamans et la conquête franque, dans un mémoire dédié en 1908 à Ferdinand de Saussure [3]. A l'occasion de l'Exposition Nationale suisse de 1914, où le *Glossaire des patois* et l'enquête sur les noms de lieu de la Suisse romande devaient être représentés par des spécimens de nos travaux, j'ai soumis au public une carte

1. *Les établissements burgondes dans le pays de Montbéliard*, dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, XXXI (1904). — *Les Alamans et les Burgondes dans la Trouée de Belfort vers la fin du Ve siècle*, dans le *Bulletin de la Société Belfortaine d'émulation*, n° 27 (1908). — *Des difficultés que présente l'interprétation des noms de lieu (d'origine germanique) dans le territoire de Belfort*, ib., n° 28 (1909). — *Les noms de lieu en* -ans, -ange *dans la partie occidentale de la « Maxima Sequanorum » considérés comme anciens établissements burgondes*, dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 8e série, VI-IX (1911-18) ; spécialement, sous n° III, *Les noms de lieu en* -ans, -ange *dans la Franche-Comté et le territoire de Belfort* : *Abbans-Azans*, VI, pp. 324-348 ; *Bannans-Guyans-Vennes*, VII, pp. 395-469 ; *Huin-Ruhans*, VIII, pp. 65-130 ; *Salans*, etc., IX, pp. 135 ss. Le nom de Perrenot, suivi d'un chiffre romain et d'un chiffre arabe, renvoie aux tomes et aux pages de ces *Mémoires*.

2. *Les Noms de lieu de la France*, pp. 197 et 203.

3. *Le suffixe germanique* -ing *dans les noms de lieu de la Suisse française et des autres pays de langue romane*, dans les *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*. Pour éviter de longs développements et ne pas abuser des références, je renvoie une fois pour toutes à ce mémoire et aux trois articles que j'ai publiés la même année dans la *Romania* (XXXVII), sous le titre : *De quelques désinences de noms de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie.*

manuscrite qui est un essai d'interprétation historique et linguistique des noms d'environ huit cents communes ou paroisses. La vision d'ensemble procurée par cette carte a pour quelque temps ébranlé ma persuasion de l'origine burgonde de la majorité des noms vaudois, fribourgeois et neuchâtelois en *-ens*. « La répartition géographique de ces noms, disais-je en présentant mon œuvre à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève [1], leur continuité avec les noms en *-ingen* et *-igen* de la Suisse allemande, la présence de traits dialectaux alémaniques, ce sont là autant de raisons qu'on pourrait faire valoir contre l'opinion courante qui les attribue aux Burgondes ». Cependant, à force de scruter le problème, sans aucun parti pris, de le retourner sous toutes ses faces, je suis revenu de cette première impression ; et je me suis confirmé dans mon opinion antérieure, en étudiant plus à fond que je ne l'avais fait auparavant les noms de lieu correspondants en territoire français. Dans ces dispositions d'esprit, les nouveautés proclamées par M. Lot ne pouvaient me laisser indifférent. La question mise à l'ordre du jour par lui m'a paru digne d'être traitée au Congrès de Linguistique romane tenu à Dijon les 28, 29 et 30 mai 1928. J'imprime ici, avec quelques retouches et quelques additions, la teneur de la communication que j'ai faite dans la séance publique du dernier jour.

Au préalable, je dois avertir le lecteur ou lui rappeler que les noms en *-in(s)* et *-inge(s)* ne sont pas germaniques, mais romains, et que ceux en *-ens*, *-ans*, *-enges* ou *-ange(s)* ne sont pas tous sortis du même moule germanique. Dans une partie d'entre eux on a reconnu, au lieu du suffixe *-ing*, soit divers noms de personnes sans suffixe, soit les suffixes latins *-anus* ou *-anicus*, soit un suffixe indigène *-incus*. Dans les langues germaniques, le suffixe *-ing* ne s'ajoute pas au radical en *n*, caractéristique de la déclinaison dite « faible ». Par conséquent, des noms comme *Abbenans* (Doubs), *Offanans* (Ain), *Bionnens* et *Bossonens* (Fribourg) doivent avoir été formés en latin d'après les modèles étrangers. Des noms de personnes romains peuvent, d'autre part, avoir été affublés de la désinence *-ing* par des Germains ou par des Gallo-Romains. Chaque nom est un petit problème, dont il est malaisé de réunir toutes les données et qui ne se laisse pas toujours résoudre par les moyens dont nous disposons. Force

1. *Bulletin*, IV, p. 19.

me sera de négliger les cas particuliers, les noms isolés, dont l'interprétation est souvent douteuse. Je ne prendrai en considération que les groupes où prédominent les radicaux germaniques et je n'essaierai pas d'en séparer leurs congénères à radical gallo-romain. Ce que je voudrais mettre ici en lumière, pour en tirer mes conclusions, c'est la prépondérance dans certains groupes de la forme masculine du suffixe, accentuée sur la syllabe finale, ailleurs de la forme féminine, accentuée sur la pénultième.

La carte ci-après est un extrait, revu et corrigé, du *Spécimen d'une carte toponymique* exposé à Berne en 1914. Tous les noms de communes ou de paroisses dans lesquels j'ai cru reconnaître des dérivés germaniques en *-ing*, ou l'imitation de ce type germanique, y sont représentés par des cercles ou par des points, excepté ceux du Jura bernois (l'ancien Évêché de Bâle) et de la partie septentrionale du canton de Neuchâtel, dont l'admission aurait exigé un agrandissement de la carte disproportionné à leur nombre ; car ils ne sont que trois, *Voëns*, *Lamboing* et *Renan*. Les cercles correspondent à la désinence féminine, les points à la désinence masculine. Au delà de la limite des langues, marquée par une ligne discontinue, on a indiqué pour mémoire, mais non pour compte, quelques noms en *-ing* du territoire alémanique. Le total des noms de lieu qui figurent sur la carte originale au 100.000^e^ et de ceux qui devraient y figurer, si elle embrassait tout Neuchâtel et le Jura bernois, s'élève à 994. Ceux en *-ing*, au nombre de 108 (5 en *-enges* et 103 en *-ens*, avec quelques variantes d'orthographe), forment le 10,86 °/₀ de ce total [1]. J'en fais suivre la liste, qu'on ne trouverait pas ailleurs [2]. Les sigles B, F, N et V les situent dans les cantons de Berne, Fribourg, Neuchâtel ou Vaud. Certains se répètent dans le même canton ou d'un canton à l'autre ; mais, lorsque deux communes limitrophes ont le même nom, comme *Goumoëns-la-Ville* et *Goumoëns-le-Jux*, il n'est compté que pour un

1. M. Zimmerli, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*, III (1899), p. 109, énonçait le chiffre de 17 °/₀ ; mais on ne distinguait pas encore des noms germaniques en *-ens* et *-enges* les noms gallo-romains en *-in(s)* et *-inge(s)*

2. Pour les anciennes mentions et l'interprétation étymologique de ces noms, voyez Stadelmann, *Etudes de toponymie romande*, au tome VII des *Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg*; Jaccard, *Essai de toponymie* (Lausanne, 1906), et mes notices toponymiques dans le *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, publié par Eug. Mottaz (Lausanne, 1921).

seul. Un autre *Goumoëns*, aujourd'hui *Goumois* (Berne), situé sur le Doubs, en face d'un village français homonyme, doit être attribué au groupe des noms en *-ing* de la Franche-Comté.

Noms en *-enges* ou *-anges* : *Auboranges* F, *Denges* V, *Hermenches* (autrefois *Hermenges*) V, *Martherenges* V, *Rossenges* V.

Noms en *-ens :*

Aclens V, *Assens* V, *Attalens* F.

Berlens F, *Besencens* F, *Bettens* V, *Billens* F, *Bionnens* F, *Blessens* F, *Bofflens* V, *Bossonens* F, *Bottens* V, *Botterens* F, *Boulens* V, *Bournens* V, *Boussens* V, *Bremblens* V.

Châtillens V, *Chénens* F, *Cottens* F V, *Cuarnens* V.

Daillens V, *Denens* V.

Echallens V, *Echandens* V, *Echarlens* F, *Echichens* V, *Eclagnens* V, *Eclépens* V, *Ecublens* F V, *Ecuvillens* [1] F, *Eschiens* F, *Estavannens* F, *Estevenens* F.

Ferlens V, *Fresens* N, *Fuyens* F.

Gillarens F, *Gletterens* F, *Gossens* V, *Goumoëns* V, *Gumefens* F.

Hennens F.

Illens F.

Jouxtens V, *Juriens* V.

Lamboing (*Lamboens* 1178, 1255 ; all. *Lamlingen*) B, *Lieffrens* F, *Lovatens* V, *Lovens* F, *Lucens* V.

Macconnens F, *Magnedens* F, *Mannens* F, *Marsens* F, *Massonnens* F, *Molondin* (*Molondens* 1422) V, *Morens* F, *Morlens* F, *Morrens* V.

Ogens V, *Onnens* F V, *Oppens* V, *Orsonnens* F, *Orzens* V, *Oulens* V (2).

Possens V, *Promasens* F.

Remaufens F, *Renan* (*Renens* 1178) B, *Renens* V, *Ressudens* V, *Romanens* F, *Rossens* F V.

Sarzens V, *Senarclens* V, *Sorens* F, *Sottens* V, *Sugnens* V, *Sullens* V, *Syens* V.

Thierrens V, *Treytorrens* V.

Vauderens F, *Voëns* N, *Vuadens* F, *Vuarmarens* F, *Vuarrens* V, *Vucherens* V, *Vufflens* V (2), *Vuippens* F, *Vuissens* F, *Vuisternens* F (2), *Vulliens* V, *Vullierens* V.

Yens V.

1. M. Aebischer, dans la *Revue d'histoire suisse*, VIII, p. 201, croit qu'il y a eu dans ce nom, comme dans *Cournillens* et *Progens*, substitution de la désinence

Il est surperflu de faire observer que les noms, les noms actuels des communes et des paroisses ne nous donnent qu'une image imparfaite de la toponymie d'une région. Mais un choix moins strictement limité eût risqué d'être arbitraire et se prêterait moins bien à la comparaison d'un pays à l'autre. A l'expérience, il m'a semblé que la répartition des noms de hameaux et de lieux-dits concordait, en général, assez bien avec celle des noms de communes et que les données fournies par la nomenclature actuelle ne seraient pas sensiblement modifiées par l'insertion de noms empruntés à d'anciens documents.

Regardez maintenant la carte, vous serez frappés de voir comme elle paraît confirmer la thèse de M. Lot. Entre le cours de l'Aubonne, qui formait avant la Réforme la limite orientale du diocèse de Genève, et le Jura, du côté de l'ouest, les Alpes fribourgeoises et la limite des langues, du côté de l'est, la plupart des noms en *-ing* de la Suisse romande sont massés dans les bassins de la Morge et de la Venoge, affluents du Léman, de la Thièle, de la Menthue et de la Broye, qui forment les lacs jurassiens, enfin de la Sarine, dans son cours moyen, en amont de Fribourg. Ces noms ne s'approchent du lac Léman qu'entre Lausanne et l'embouchure de la Morge et ne l'atteignent nulle part. Il n'y en a point (ou du moins il n'y en a qu'un tout petit nombre) aux alentours de Genève, capitale burgonde, ni dans l'ouest du canton de Vaud, ni dans l'est, ni en Valais, les rares noms valaisans en *-ens* pouvant tous être expliqués par le latin et les langues romanes. En dépit d'une solution de continuité dans la région d'Avenches [1], ils peuvent apparaître à des yeux non prévenus comme un prolongement de ceux en *-ing* de la Suisse alémanique, comme une avant-garde alémanique en pays de langue romane... à moins toutefois qu'on n'y préfère attribuer le caractère d'avant-postes burgondes couvrant l'arrière-pays contre les Alamans.

Plusieurs localités du pays alémanique, situées à proximité de la limite des langues, ont, en français et dans les patois de Fribourg et du Jura, des noms à désinence masculine consonants avec ceux du pays romand : Tentlingen *Tinterin* (jadis *Tentenens*), Düdingen *Guin* (jadis *Duens*), Bösingen *Basens*, Lurtigen *Lourtens*, Bözingen *Boujean* (*Boujans* 1254, en patois *bòdjọ̀*). D'autres localités, plus éloignées,

-ens au suffixe *-anus*. Mais l'absence totale de formes en *-in*, parmi des mentions qui remontent jusqu'au XIIIe siècle, ne permet pas qu'on se range à cette opinion.

1. Déjà signalée par M. Stadelmann, p. 382.

la plupart situées sur la rive droite de l'Aar ou dans les vallées méridionales en amont de Berne, sont mentionnées dans des documents du XIIIe et du XIVe siècles sous des formes romanes en *-enges* : Mörigen *Moirenges* (1278) et *Morens* (1284), Oltigen *Oltudenges* et *Outudenges*, Münsingen *Munisenges*, Rümligen *Rumilenges*, Uttigen *Octonenges*, Strätligen *Stratele(i)nges*, Frutigen *Frutenges*. Quelques noms en *-ens* de localités vaudoises ou fribourgeoises ont d'antiques variantes en *-enges* ou *-inges*. Mais, dans la Suisse française, les formes féminines, même en comptant les hameaux et lieux-dits, ne sont qu'une infime minorité en comparaison des masculines.

En l'an 443, suivant le *Chronicon Imperiale* : « *Sabaudia Burgundionum reliquiis datur cum indigenis diuidenda* ». A en croire M. Lot [1], les Burgondes n'auraient été « établis en masse qu'en Savoie où précisément... font défaut » ces « noms de lieu en *-ens*, ou en *-anges* qu'on rencontre dans la Suisse romane et en Franche-Comté ». Comment donc, en restant cantonnés dans la région qui leur avait été assignée, auraient-ils, en peu d'années, étendu bien au loin la domination de leurs princes? Et que faut-il entendre par le nom de *Sapaudia*? Pour moi, c'est bien la Savoie d'aujourd'hui, la Savoie au sud du Léman. Mais, en la définissant ailleurs [2] « le pays allant du lac de Neuchâtel jusqu'à Grenoble », M. Lot y incorpore l'Helvétie méridionale et, du même coup, une centaine de ces noms adjugés par lui aux Alamans. Les noms de ce genre sont, en vérité, rares en Savoie, mais n'y font pas complètement défaut [3] : à preuve ceux des communes de *Morlange* et de *Rotherens*, des hameaux ou lieux-dits *Asserens*, *Blécheins*, *Borcherens*, *Randans*, *Warans*. La partie orientale du département de l'Ain et les autres départements riverains du Rhône en ont également fort peu auxquels on doive assigner une origine germanique.

Aussitôt qu'on passe dans le bassin de la Saône, ou bien si l'on remonte le cours supérieur de l'Ain, le tableau change. Au nord de Lyon, capitale burgonde, parmi les 114 communes de l'arrondissement de Trévoux, il y a une dizaine de noms en *-eins* ou *-ans* à radical germanique [4], soit une proportion de 8,77 °/₀. Au delà, dans

1. *Romania*, LII, p. 522.
2. *La Fin du monde antique*, p. 287.
3. *Romania*, XXXVII, p. 560, et Marteaux, dans la *Revue Savoisienne*, XLI, pp. 103 ss. ; L, pp. 102, 194, 271 ; LI, p. 193.
4. Philipon, dans la *Revue de philologie française et de littérature*, XI, pp. 113-117.

l'arrondissement de Bourg et dans la Franche-Comté, la désinence *-eins* cède le terrain à la désinence bourguignonne *-ans* (quelquefois écrite *-ant*), dont les exemplaires iront se multipliant, à mesure qu'on avance vers le nord-est. Les chiffres de Longnon [1], quand bien même ils devraient être revisés, marquent cette progression : 38 noms de cette espèce sur 585 communes (soit 6,49 %) dans le Jura, 50 sur 583 (soit 8,57 %) dans la Haute-Saône, 87 sur 636 (soit 13,68 %) dans le Doubs. Ces chiffres sont accrus par M. Perrenot des noms de hameaux, de lieux-dits et de localités disparues qu'il a diligemment recueillis ; mais la somme en est indûment grossie par des identifications et des étymologies contestables. Les calculs fondés sur ces données surabondantes accusent encore davantage la différence entre le Doubs et les deux autres départements [2] : Jura 53, Haute-Saône 61, Doubs 117. Ceux de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or [3] n'ont qu'une beaucoup plus faible proportion de ces noms, la plupart localisés dans les cantons limitrophes du Jura. Dans le territoire de Belfort on en compte 7 sur 106 communes, à proximité des noms alémaniques en *-ingen* du Haut-Rhin. La forme française *Eintreigne* du nom de Hindlingen (canton de Hirsingen), d'anciennes mentions de *Vétrigne* (all. *Wurteringen*), près de Belfort, et d'*Eglingen*, au canton d'Altkirch [4], sous les formes *Wentrenge* en 1458, *Wentroigne* en 1573, *Euguilenges* en 1187, s'accordent par leur désinence féminine avec les antiques formes romanes de noms en *-ingen* du bassin de l'Aar. Au sud de Bâle, dans le Jura bernois de langue bourguignonne, correspond également à une désinence allemande en *-ingen* une désinence française et patoise en *-aine*, dans le nom de *Recolaine* (all. *Riklingen*), hameau de la commune de Vicques (district de Delémont), situé à peu de distance de la frontière des langues.

Dans les départements de la Loire, de Saône-et-Loire, de la Nièvre et de la Côte-d'Or [5], quelques noms en *-ange(s)* flanquent à l'ouest, en ordre dispersé, l'aire compacte des noms bourguignons à dési-

1. *Les Noms de lieu de la France*, p. 198.
2. Chaume, p. 168, n. 3.
3. Berthoud et Matruchot, *Etude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or*, livre troisième (Semur-en-Aussois, 1915), pp. 6-13.
4. Stoffel, *Dictionnaire topographique du Haut-Rhin* (1868).
5. Berthoud et Matruchot, pp. 13-29.

nence masculine. La désinence féminine n'empiète sur cette aire et les noms en *-ange(s)* ne se massent en groupe serré que « sur un territoire restreint qui n'a pas 20 kilomètres de long sur 10 de large » [1], situé à l'ouest de Besançon et au nord de Dôle, entre le Doubs et l'Ognon, affluent plus septentrional de la Saône. Ce sont, de l'est à l'ouest : dans le département du Doubs, *Berthelange* et *Jallerange* (canton d'Audeux); dans le Jura et l'arrondissement de Dôle, *Auxange* avec la ferme dépendante de *Berthoulange* (autrefois *Berthoudange*), *Louvatange, Malange, Rouffange, Vassange, Valirenges* 1182, *Willelfenges* 1140 ou *Willerfenges* 1181 (canton de Gendrey); *Offlanges* et jadis *Vouflange* 1313 (canton de Montmirey); plus au sud, *Amange, Archelange, Audelange, Romange, Vriange* (canton de Rochefort). En tout, 12 communes sur 91 (soit 14,28 °/o), plus quelques hameaux et lieux-dits. Je n'ai pas compté, dans le canton de Gendrey, *Sermanges*, qui s'appelait jadis *Sarmaiges, Sermages* ou *Sermaiges*, c'est-à-dire *Sarmaticos* ou *Sarmaticas* [2].

Au-delà de l'Ognon je signale encore, dans la Haute-Saône, le hameau de *Vellefrange*, de la commune de Vellefray et du canton de Gy, et à une dizaine de kilomètres en aval de Dôle, entre le Doubs et la Saône, au sud-est de la Côte-d'Or, *Bousselange* et *Jallanges* qui relient aux précédents les noms de même désinence disséminés dans ce département et ceux de l'Aube et de Saône-et-Loire. L'aire que je viens de circonscrire par les localités nommées ci-dessus correspond en grande partie à l'ancien pays d'Amou, le *pagus Amaorum* ou *Comauorum* des documents carolingiens. « En Franche-Comté, écrit M. Lot [3], les noms en *-ange* ne se trouvent en nombre appréciable que dans le Varais dont le chef-lieu était Besançon ». Au contraire, dans tout le pays à l'est de Besançon, qui formait le *pagus Warascorum*, il n'y en a qu'un seul, *Nostranges* (1181 *Ostranges*),

1. Ib., p. 22. La répartition des désinences masculines et féminines se voit très bien sur la carte dressée par l'abbé Chaume à la p. 171 de sa *Géographie historique*.

2. Ces formes, avec la variante *Sarmayges*, sont les seules offertes du XIIe au XVe siècle par les *Pouillés* de la province de Besançon, dont M. Etienne Clouzot a bien voulu me communiquer les bonnes feuilles. M. Perrenot (IX, p. 141) enregistre les graphies *Sarmangis* en 1120, dans une bulle de Calixte II publiée par Dunod, *Salmanges* en 1278, *Sermanges* en 1351. Mais la leçon de Dunod est erronée. Dans l'*Histoire de l'abbaye royale et de la ville de Tournus* (Dijon, 1661) du P. Chifflet, qui semble avoir eu connaissance de l'original, on lit (p. 381) : « Ecclesias de Ansenges [Auxange], de Malengis [Malange]... de *Sarmagis* ».

3. *Romania*, LII, p. 522.

terre jadis dépendante de l'abbaye de Belchamp [1], au sud de Montbéliard.

Dans les départements situés au nord de la Bourgogne et de la Franche-Comté, la désinence masculine est si raréfiée qu'on en peut compter les exemplaires sur les doigts [2]. Sa place est prise par des noms en *-ange(s)* qui sont presque tous massés au nord-est, le long de la limite des langues romanes et germaniques : en Lorraine, pêle-mêle avec des formes plus récentes en *-ing* ou *-in*, dans le sud du grand-duché de Luxembourg et dans la Belgique wallonne [3]. Parmi les communes du département des Vosges il n'y a que deux noms de cette espèce : *Relanges* et *Lépanges*. Mais ils sont légion autour de Metz, dans tout le département bilingue de la Moselle et dans l'arrondissement de Briey du département de Meurthe-et-Moselle. Une partie des noms actuels en *-ing* ont remplacé, sous l'influence persistante de l'allemand, d'anciennes formes françaises en *-anges* ou *-enges*, comme *Karlenges* (1139), aujourd'hui *Kerling*-lez-Sierck, *Buedelanges* (1315), aujourd'hui *Budling*, *Serlefenges* (1476), aujourd'hui *Zarbeling* [4].

Cette désinence française *-enge(s)* ou *-ange(s)* correspond exactement aux formes en *-inga* et *-ingas* qui, dans les plus anciens documents latins de l'Allemagne occidentale et méridionale, chez les Francs, les Alamans, les Bavarois, ont précédé l'usage du datif pluriel allemand en *-ingon* et *-ingen* [5]. On sait que la Belgique et la Lorraine ont été occupées par les Francs. En Bourgogne c'est encore à des Francs, des *Chamaui*, peut-être à des *lètes* établis en compagnie de Sarmates, que doivent être attribués les noms caractéristiques en *-ange(s)* de l'ancien pays d'Amou. En Alsace et dans la Suisse romande, nous avons vu la même désinence féminine appliquée à des noms du pays alémanique. Par contraste, les désinences masculines en *-ens* ou *-ans* nous apparaissent comme propres à des régions qui ont fait partie du royaume burgonde. A défaut d'une certitude, n'y a-t-il pas là une grave présomption qu'elles doivent être en relation avec des établissements burgondes ? On

1. Perrenot, VIII, p. 102.
2. Longnon, p. 217.
3. Vincent, *Les noms de lieux de la Belgique* (Bruxelles, 1927), pp. 87-90.
4. Bouteiller, *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle* (1874).
5. *Mélanges Saussure*, pp. 283-4.

m'objectera qu'au moins les *Warasci* n'étaient pas des Burgondes, que M. Lot les tient, eux et les *Scotingi*, pour des Alamans. Mais que savons-nous de ces barbares ? Rien ou presque rien. Étaient-ce, comme il le suppose, des populations soumises par les Burgondes ? Les *Warasci*, encore païens au VIIe siècle, ne seraient-ils pas bien plutôt des nouveau-venus, établis sous la domination franque [1] ? Les noms en *-ans* de l'Escuens et du Varais, n'étant pas conformes au type régnant dans les pays francs et alémaniques, auraient-ils subi ou bien conservé l'empreinte burgonde ? L'apport onomastique des *Scotingi* et des *Warasci* ne peut, d'ailleurs, être mesuré à l'extension postérieure de ces noms d'Escuens et de Varais ; car nous savons que des noms primitivement restreints à un petit pays ou même à une seule localité, comme ceux de Faucigny, de Roussillon, de Frioul, de Tyrol, ont avec le temps fort élargi leurs limites et leur signification.

Nous ignorons presque tout de la langue des Burgondes ; mais il paraît aujourd'hui bien démontré qu'elle appartenait au groupe oriental des langues germaniques et que les paradigmes n'en étaient pas très différents de ceux de la déclinaison gotique [2]. Or, Longnon a constaté dans les provinces du Midi jadis occupées par les Wisigots, en Languedoc, en Gascogne, l'existence de noms en *-ens* à radical germanique. Les désinences en *-an* et *-ans* atones du datif et de l'accusatif pluriels gotiques, des deux cas usités pour marquer des rapports de lieu, étaient inassimilables à la langue parlée par les Gallo-Romains. La terminaison romane *-ens* ou *-ans* correspond à la fois au nominatif pluriel gotique et à l'accusatif pluriel latin en *-os*, peut-être confondus dans le parler de barbares bilingues.

Les noms de personnes burgondes parvenus jusqu'à nous sont en si petit nombre que, pour identifier les noms de lieu en *-ens* ou *-ans*, on est presque toujours obligé de recourir aux autres dialectes germaniques, de préférence aux dialectes occidentaux et au vaste répertoire de Förstemann. Lüthi a tiré avantage de l'identité de beaucoup de noms de lieu de la Suisse alémanique et de la Suisse romande pour attribuer ces derniers aux Alamans. Cependant nous pouvons reconnaître çà et là quelques noms en usage parmi les

1. Chaume, p. 209.

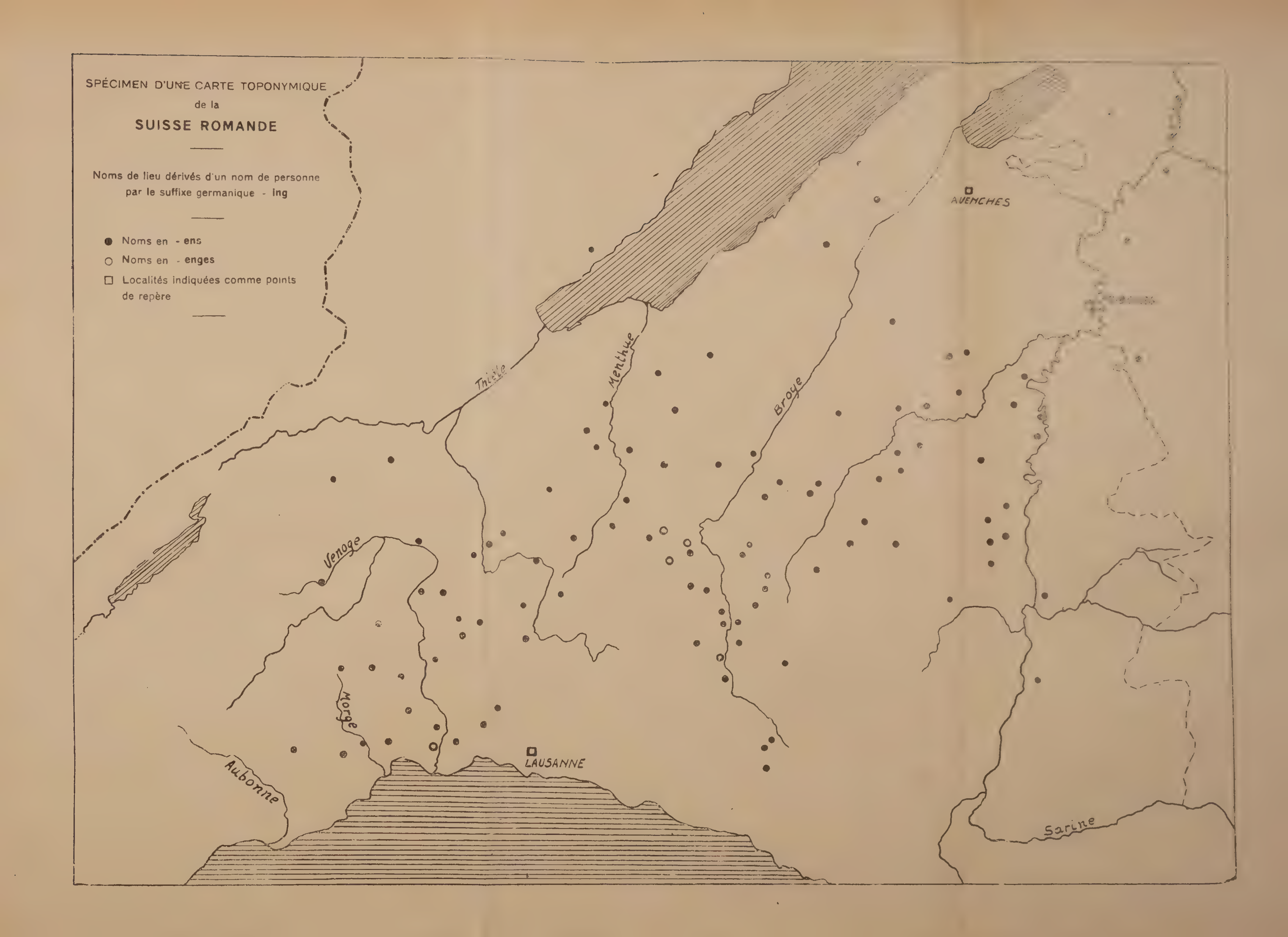
2. R. Kögel, *Die stellung des burgundischen innerhalb der germanischen sprachen*, dans la *Zeitschrift für Deutsches Altertum*, XXXVII, p. 223.

Burgondes [1] : *Gislaharius* dans Gillarens (Fribourg), *Unna* dans Onnens (Fribourg et Vaud), *Sunnia* dans Sugnens (Vaud), *Vulfila* dans les deux Vufflens vaudois, *Uffo* ou plutôt un double *Uffa* dans Offanans (Ain), *Faro* et *Manno* dans Fareins (Ain) et Mannens (Fribourg). Dans Saint-Maurice-de-Remens (Ain), nous retrouvons un radical commun au génitif masculin *Walarimi* et au nom de femme *Remila*, dans Trétudans (Belfort) un « *Trapsta* Burgundio » du VIe siècle [2].

Comme le remarquait Ferdinand de Saussure dans une communication faite à la Société d'histoire de Genève en 1904, les noms de personnes contenus dans les documents burgondes ne se laissent pas ramener à un type dialectal unique. C'est là un fait qu'on observe dans beaucoup de langues et qui s'explique par le mélange des populations et l'emprunt de noms étrangers. Les manuscrits de la *Lex Burgundionum* attestent les formes divergentes *Willimeris* ou *Willimiris*, *Gudomarus* et *Gundomares*, *Unnani*, *Uffini*, *Uffonis* ou *Effonis*. On ne peut donc refuser aux Burgondes des noms de lieu comme *Vuarmarens*, *Bionnens* et *Bossonens* (Fribourg) ; mais on hésitera à concéder aux Alamans ceux d'*Offanans*, d'*Abbenans* (Doubs), jadis *Abbanens*, de *Massonnens* (Fribourg), jadis *Massenens* et *Mansaningis*. Cependant, l'infiltration d'éléments alémaniques se décèle, des deux côtés du Jura, à l'aspect de certains noms qui paraissent avoir subi la seconde mutation des consonnes germaniques. On pourrait également revendiquer pour les Alamans ou pour les Francs les rares noms suisses et savoyards qui ont la désinence *-enges* ou *-anges*. Ce ne saurait être un hasard si les villages et hameaux vaudois distingués par cette désinence se groupent en deux triades : sur la Mérine, affluent de la Broye, *Rossenges* et *Hermenches*, communes limitrophes, et *Martherenges*, commune voisine ; près de l'embouchure de la Venoge dans le Léman, *Denges* et les hameaux de *Bassenges* et *Renges*, dans la commune limitrophe d'Ecublens. Un autre nom de même désinence, celui de *Préverenges*, commune limitrophe des deux précédentes, n'est pas dérivé d'un nom de personne, mais, comme son double,

1. W. Wackernagel, *Sprache und Sprachdenkmäler der Burgunden*, dans la *Geschichte des burgundisch-romanischen Königreichs* de C. Binding (Leipzig, 1868), pp. 329 ss.

2. Cf. Perrenot, dans le *Bulletin de la Société Belfortaine*, n° 28, p. 96. *Feillens* (Ain), *Felins*, 996-1198, n'est sans doute pas dérivé au moyen du suffixe *-ing*, mais identique à l'accusatif en *n* de *Fagila*.


SPÉCIMEN D'UNE CARTE TOPONYMIQUE
de la
SUISSE ROMANDE
Noms de lieu dérivés d'un nom de personne par le suffixe germanique - ing
Noms en - ens
Noms en - enges
Localités indiquées comme points de repère
AVENCHES
LAUSANNE
Thièle
Menthue
Broye
Venoge
Morge
Aubonne
Sarine

Préveranges dans le Cher, de l'appellatif *preveire* ou *provoire* (presbyterum) [1]. C'est une création purement romane, de même que *Fèrebriange* (Marne), que son épithète sert à distinguer de Fère-Champenoise.

En Bourgogne l'aire couverte par les noms germaniques en *-ing* est plus étendue, dans la Suisse occidentale elle l'est moins que celle des vestiges de l'époque barbare mis au jour par les découvertes archéologiques [2]. Ces noms de lieu m'apparaissent comme les indices à la fois d'une colonisation plus intense et de la plus longue durée des cantonnements germaniques. M. Perrenot, observant la répartition des noms en *-ing* sur le sol de la Franche-Comté, croit y discerner les éléments d'une vaste organisation offensive et défensive opposée par les Burgondes aux Alamans. Comme je l'ai donné à entendre plus haut (p. 214), la situation des noms suisses en *-ens* entre le Léman et le pays alémanique pourrait être semblablement interprétée par l'établissement de confins militaires burgondes, destinés à barrer l'accès des bords du lac et des routes conduisant en Italie. Mais d'autres motifs peuvent être invoqués pour expliquer le mode du peuplement barbare. Si les Burgondes n'ont pas ou ne semblent pas avoir occupé toute l'étendue des pays soumis à leur domination, c'est peut-être, en tout premier lieu, parce qu'ils n'étaient pas assez nombreux. Par suite, ils avaient la liberté du choix. Les âpres montagnes de la Savoie ne pouvaient retenir, celles du Valais et de l'Helvétie n'ont point attiré ces émigrés des campagnes rhénanes. La densité de la population et le morcellement de la propriété dont témoigne la fréquence des noms romains autour du lac Léman ne laissaient pas beaucoup de terre à partager entre les anciens habitants et les nouveaux-venus. Le haut plateau qui s'étale entre le Jura et les Alpes, de tout temps moins peuplé, auparavant ravagé par les incursions des Alamans, offrait sans doute aux Burgondes des conditions préférables pour leurs établisement dans ce qui forme aujourd'hui la Suisse romande.

Genève. Ernest MURET.

1. *Mélanges Saussure*, p. 303.

2. Comparez à la carte toponymique de l'abbé Chaume sa carte archéologique, à la p. 161, et voyez R. Montandon, *Genève des origines aux invasions barbares* (Genève, 1922), et D. Viollier, *Carte archéologique du canton de Vaud des origines à l'époque de Charlemagne* (Lausanne, 1927).

ANTICHI FILONI NELLA TOPONOMASTICA MEDITERRANEA INCROCIANTISI NELLA SARDEGNA

« È probabile che il futuro esame degli strati prelatini conservatici dalla toponomastica sarda mostri la Sardegna immersa nella vasta zona mediterranea e intersecata particolarmente da due correnti: una che l'unisce all'Africa e all'Iberia, l'altra che pare aver il suo centro nel Tirreno settentrionale ». Queste le conclusioni del Terracini, al quale spetta il merito indiscutibile d'aver impostato su nuove e più ampie basi il problema tanto attraente, ma altrettanto arduo, del sostrato toponomastico della Sardegna, in un lavoro [1] che per l'acutezza delle argomentazioni, per la novità dei risultati e per quella tendenza alla sintesi che è propria degli scritti del Terracini, esorbita nella sua importanza dal dominio preso in esame. Da esso venne l'impulso a queste mie righe.

Una ricerca anche del tutto sommaria rivela la Sardegna come una fra le regioni mediterranee che per le sue particolari condizioni storiche e geografiche possiede toponimi prelatini in maggior numero. L'indagine ha qui più che altrove quindi il compito, certamente non lieve, di identificare tali toponimi, interpretandoli nella radice e nel suffisso non soltanto entro l'ambito storico-linguistico sardo, ma soprattutto considerandoli quali frammenti centrali e isolati — e per questo maggiormente tenaci — di un sostrato più ampio, esteso all'intero bacino del Mediterraneo, alla ricostruzione del quale i tipi sardi possono servire di appoggio e di guida [2].

1. B. Terracini, *Osservazioni sugli strati più antichi della toponomastica sarda* dagli *Atti del Convegno Archeologico Sardo*, Reggio nell'Emilia, 1927. Cfr. A. Meillet, *Bull. Soc. linguist. Paris*, XXIX, 1929, pag. 38; Vendryes, *Revue Celtique*, XLV, pag. 385.

2. F. Ribezzo, *Riv. Indo-Greco-Italica*, III, pag. 93-110, *La originaria unità tirrena dell'Italia nella toponomastica* (*ibidem*, IV, pag. 83-97) e *Carattere mediterraneo della più antica tobonomastica italiana* (*ibidem*, IV, pag. 221-236) con numerose

A tal fine vorrei qui lumeggiare gli antichi filoni per i quali i tipi sardi *Gavoi* e *Colostrais*, interpretati già dal Terracini nel suffisso, possan dirsi congiunti anche nella radice a un vasto sostrato mediterraneo, ed aggiungere un esame più particolareggiato del tipo sardo *Talasai*, nella radice (TAL-) e nei suffissi (-AS + -AI), attribuibile allo stesso sostrato per il consenso delle fonti antiche e delle aree attuali.

1. *Il tipo sardo* GAV-OI *in rapporto con la famiglia idronimica di* GAV- *nel bacino del Mediterraneo.*

Entro l'ambito sardo il nome di luogo *Gavoi* — villaggio sulla strada che da Orani conduce a Fonni — è sorretto **nella radice** dal toponimo *Gabazzenar*, documentato per l'anno 1113 (*Codex Diplomat. Sard.*) e **nel suffisso** dai toponimi sardi del tipo *Gotoi, Nùrgoi*, ecc., attestati dai primi documenti medioevali. Al di fuori della Sardegna la radice GAB- ch'è in *Gabazzenar* e in *Gavoi* trova un appoggio nell'idronimo alpino *Gabellus*, affluente del Po, attestato da Plinio (*Hist. nat.*, III, 118) e nei due idronimi pirenaici *Gabarùs* [1] e *fluvius Gavasensis* [2], due affluenti dell'Adour, il primo menzionato verso la fine del secolo ottavo, il secondo conservatoci da un documento dell'anno 982.

Sopravvivenze di questi idronimi anticamente documentati sono riconoscibili lungo una larga zona costiera dai Pirenei alle Alpi, fra

citazioni delle ricerche del Fick, del Pauli, dello Schulze, dello Scala, dello Herbig, del Kretschmer, del Sundwall, del Trombetti e del Philipon.

In quanto alle conferme che ai risultati dei linguisti portarono antropologi, archeologi, storici e giuristi rimando alla ricca bibliografia contenuta nell'articolo di Carlo Tagliavini nella *Zeitsch. f. roman. Phil.*; XLVI (1926), pag. 27-54 e specialm. pag. 39. Cfr. pure C. Battisti, *Per lo studio dell'elemento etrusco nella toponomastica italiana* negli *Studi Etruschi*, I, 1927.

Un riassunto recentissimo del problema e dei metodi ci è datto dallo stesso Ribezzo nella *Riv. Indo-Gr. -Ital.*, XII (1928), pag. 75-92 sotto il titolo *Metodi e metodo per interpretare l'etrusco* con nuove aggiunte bibliografiche.

1. Nel fiume *Gabarus* è stato identificato l'odierno *Gave de Pau*; cfr. Longnon, *Atlas historique*, pag. 181; *Dictionn. topogr. des Basses-Pyr.*, *s.v.*; Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, I, 1509; Philipon, *Romania*, XLIII, pag. 30 e XLVIII (1922), pag. 4; A. Dauzat, *Romania*, XLIX (1923), pag. 265; P. Aebischer, *Annales Fribourgeoises*, 1922, pag. 10 seg., 1923, pag. 38-45.

2. Dal *Dictionn. topogr. des Basses-Pyr.*, *s. v. Gabas.*

cui *Gave de Gavarnio*, il primo tratto del *Gave de Pau* , *Gavarresa*, affluente del Llobregat, *Gabas*, affluente dell'Adour, *Gabarrot* e *Gabarret*, rivi del Béarn (Iberia), *Gavanno*, *Gavarno*, *Gaval* e *Gavia* (antica Liguria) e *Giau*, *Giaf*, *Giavals* (Ladinia) [1] sono i tipi più perspicui e più significativi. L'intervallo geografico tra i Pirenei e le Alpi è colmato dagli idronimi *Gabanel* (Cantal), *Gabian* (Hérault), *Jabron*, affluente della Durance, e *Jabron* [2], affluente del Verdon, *Javroz* e *Javrex* [3], fiumicelli della Svizzera romanda, mentre il gruppo alpino s'estende per l'arco delle Alpi fino nell'Appennino toscano con *Gavino*, *-a*, rivi nella regione del Serchio [4], e scende con frammenti isolati fino nell' Umbria (*Gavelli* presso Spoleto).

L'indizio sull'antichità della base desunta dalle fonti e dalle aree degli idronimi viene ad assumere maggiore efficacia probativa per la coesistenza di appellativi corradicali, distribuiti in due gruppi distinti ai due margini estremi dell'area di GAV- in diretta rispondenza coi due nuclei idronimici più rigogliosi, dei Pirenei e delle Alpi. Un gruppo è rappresentato da *gabi*, *gao* « rivière » della Guascogna [5], l'altro da *ǧao*, *ǧaf*, *ǧo* « rivo » della Ladinia orientale [6], mentre

1. G. Marinelli, *Monti ed acque* nella *Guida del Canal del Ferro*, II, pag. 23 e C. Tagliavini, *Il dialetto del Comèlico* in *Arch. Roman.*, X (1926), pag. 11, dov'è menzionato il torrentello *Giau Storto*.

2. In un documento del 1264 si legge : « Ad pontem *Aquae Brunae* vel vulgariter *Agabronis* », come per il nome del fiumicello *Jabron*, che passa per Montélimar e si getta nel Roubion, s'è conservata la forma antica *riperia Jabronis* del 1404. E non c'è dubbio che la duplice denominazione d'oggi : *Jabron* e *Aiguebrun* (cfr. Mistral) risale a un'unica forma, probabilmente a *riparia* *Gabronis, passato a *r. Agabronis* (la forma in realtà documentata) e interpretato *acqua bruna*, donde *Aiguebrun*. Cfr. De Laplane, *Hist. de Sisteron*, II, pag. 330; Brun-Durand, *Dictionn. topogr. du départ. Drôme*, 1891, pag. 181.

3. Jaccard, *Essai de toponymie*, pag. 214; Aebischer, *Annales Fribourg.*, 1922, pag. 7 seg., 1923, pag. 38; J. U. Hubschmied, *Festschrift Bachmann*, 1925, pag. 179-180, nota 6; Aebischer, *Annales Fribourg.*, 1927, pag. 64 seg. Cfr. Vendryes, *Revue Celtique*, XLV, pag. 385.

4. Cfr. S. Pieri, *Toponom. delle valli del Serchio e della Lima*, nel V *Suppl.* dell'*Arch. glott. ital.*, pag. 122 ; cfr. pure Bianchi, *Arch. glott. ital.*, IX, pag. 414. Quale toponimo è vivo qui nelle forme : *Gavena*, *Gavina*, *Gavinana*, *Gavignalla*, *Gavone*, *Gavozzo*, *Gavassa*, *Gavasseto*, *Gavedo*, *Gavella*, ecc.

5. La carta 1159 « rivière » dell'*Atlas* contiene: *la gão*, femm. ai punti 694 e 695; *gabi*, masch. al p. 697. Il Mistral ha : *gavo* « torrent » e *gavi* « cours d'eau, ruisseau, torrent ».

6. Il Marinelli (*Rivista geograf. ital.*, IX/2, 1902, pag. 98) ha raccolto le forme : *giao*, *giou*, *giau*, *gavo*, *giavo*, *giàva*, *gava* e *gavez* « torrente, valli torrentizie ripide »

l'ossolano *gabi* « letto di torrente » (Salvioni) [1] e il piemontese *gòia* « paludello » (Gavuzzi) costituiscono i tipi intermedi. S'accordano nel senso col tipo piemontese, verso oriente nella pianura friulana *ǧavín* « paludello » [2] e nell'Istria *gavuso* « pantano, acqua stagnante » [3] e ad occidente il provenzale *gabin* « flaque d'eau croupissante », *gaboui*, *gabot*, *gabiot* « mare » (Mistral) e *gaulho* « creux où l'eau séjourne, flaque, petite source dans un pré » (Mistral).

Dai materiali dell' *Atlas* (carte : « mare », 1621, e « boue », 154) il dominio di quest' ultimo tipo risulta esteso a un'area che ha per limiti ad oriente una linea che congiunge Bernex [*gòta*] nel Cantone di Ginevra e Evolène [*gòla*] nel Vallese, attraverso Courmayeur [*gòte*] nel Valdostano e Theys [*gòta*] nell' Isère, con Saint-Firmin [*gàuta*] nelle Hautes-Alpes, e ad occidente una linea che congiunge Saint-Claud [*gòt*] nella Charente e Limoges [*gàulo*] nella Haute-Vienne, attraverso Saint-Pierre [*gàolo*] nella Dordogne, con Pouillon [*gòle*] nei Landes. Inoltre un appellativo *gavula (-ia) « acqua stagnante » potrebbe trovare nella toponomastica la conferma in *Gabouliaga*, nome d'uno stagno nel Cantal (dal *Dict. topogr.*; cfr. per la forma : Gabuleo nell' Illirio, dalla *Tab. Peut.*), in *Golières* « pâturage marécageux aux Hauts-Geneveys » (Pierrehumbert), in *Goglio* (*gòj*), affluente del Serio, e in nomi di località paludosa non rari specialmente nel Canavese, quali *Golio* (a. 1201), ad *Goyam* (a. 1516), *Goglietto* (a. 1602), *Gogliassa* (a. 1684), ecc. [4].

Spetta senza dubbio al Tappolet [5] il merito non solo d'aver preso in accurato esame le singole forme, ma anche d'aver per primo

nelle diverse regioni del Cadore e nello Zoldano. Cfr. pure A. Lorenzi, *Geonomastica polesana* nella *Rivista geogr. ital.*, XV/2, pag. 81 e A. Prati, *Quistioncelle di toponom. trentina*, pag. 13, nota 1; D. Olivieri, *Saggio di una illustrazione gener. della toponom. veneta*, 1915, pag. 266 e da ultimo C. Tagliavini, *Il dialetto del Comèlico*, nell' *Arch. Roman.*, X, 1926, pag. 121.

1. Salvioni, *Bollett. stor. d. Svizz. Ital.*, XIX, pag. 126.

2. G. Costantini, *Toponom. del Comune di Tricèsimo*, 1921, pag. 7-8 (Opusc. Soc. fil. friul., nr. 5), cfr. per l'esattezza delle indicazioni, le parole di D. Olivieri, *Italia dialett.*, II (1926), pag. 230.

3. Cfr. *Archeografo Triestino*, XXX, pag. 161; il Marinelli, *Il Canal del Ferro o Valle del Fella* (Fagliamento) menziona a pag. 122 e 123 il tipo *Giavús*, *Zavús*, quali idronimi nella regione.

4. Le forme canavesi risultano da spogli del Serra che con squisita cortesia le metteva a mia disposizione. È lecito aggiungere qui l'irp. *gòglia* (Nittoli) « pianta palustre usata a impagliare »? Cfr. Merlo, *Italia dialett.*, V, pag. 107, nota 4.

5. Cfr. E. Tappolet, *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der franz.*

rilevato le difficoltà d'ordine fonetico che s'oppongono a una provenienza germanica del tipo, ammessa in via del tutto problematica dagli autori dello *Schweiz. Idiot.*, II, 223, a proposito dello svizzero tedesco *gülle* « pozzanghera », e poi sostenuta dal Meyer-Lübke. Del resto anche dal punto di vista semantico l'ipotesi d'un nome francone o meglio (col Tappolet) alemanno indicante « pantano » che superi il confine linguistico, tanto da invadere un vasto territorio, dalla Svizzera alla Guascogna, ovunque a danno di eventuali nomi indigeni, male si spiegherebbe col carattere eminentemente arcaico della terminologia di accidentalità del terreno. Basti pensare ai riflessi gallo-romani di *bawa « boue », alla vasta discendenza di *palta — *balta « pantano », alla famiglia iberica di *balsa (*Balsa*) « palude », ecc. [1]. Dalla consonanza dei vari tipi coi riflessi di folium (*feuille*), il Tappolet giungeva invece a un prototipo *golya, che così bene s'accorda col punto di partenza ch'io vorrei qui proporre : *gav-ula, -ia (cfr. per Gava, Gavia, *Gavula il trinomio parallelo : Seca, Secia, Secula, oggi fiume *Secchia*) [2]. Pur ammettendo la possibilità di spiegare qua e là qualche forma da immistioni secondarie, resta tuttavia il fatto molto significativo che l'area di *gàulo*, *gàuło*, *gòle*, *gòłe*, ecc. col senso di « paludello » copre ancor oggi l'intera Francia meridionale, cosicchè questi tipi, se interpretati in nesso con la radice idronimica *GAV-, verrebbero a collegare le due zone in cui tipi corradicali s'accordano fra loro nel significato di « rivo », « torrentello » : l'alpino *ǧau* (*ǧo*, *gabi*, ecc.) col pirenaico *gao*, *gabi* (basco *gavarra* « rivo »).

Il campo delle comparazioni s'allarga appena con l'esame dei **suffissi** con cui la radice GAB- negli idronimi e negli appellativi risulta congiunta.

Schweiz, II, 1917, pag. 69-71 ; cfr. invece Meyer-Lübke, *ZRPhil.*, XIX, 279, e *REW*, 3912.

1. Per la discendenza gallo-romana di *bawa « boue » cfr. v. Wartburg, *FEW*, I, 302 e le note bibliografiche ivi citate ; di *balta, *palta e *balca s'occupano : Brüch, *Glotta*, VIII (1917), pag. 83 seg. e di recente Kurylowicz in *Mélanges Vendryes*, pag. 207 seg. In quanto a *balsa cfr. Hübner, *MLI*, *Prolegom.*, LXXXI e Kleinhans in Wartburg, *FEW*, I, 212, nota 6. Il nome di località paludosa *Balsa* nella Sardegna (Serra, *Italia dial.*, III, pag. 209) che ha il suo omofono in *Balsa* dell'Iberia (Hübner) è da aggiungersi alla serie di antiche concordanze ibero-sarde.

2. In quanto a Seca, Secia, SECULA, quali formazioni analoghe a Gava, Gavia, Gavula si tengano presenti le pagine del Terracini, *Arch. glott. ital.*, XX, 6 seg.

Il tipo *Gabellus*, data la fonte storica (Plinio), la posizione geografica (il bacino del Po) e il valore semantico (nome di fiume), si rivela quale formazione ligure per via di un elemento derivativo -EL- sicuramente non identico all'omofono suffisso latino. Anzi la notevole frequenza di tipi in -EL- in fonti d'impronta indubbiamente ligure quali la *Sententia Minuciorum* e la *Tabula alimentaria* di Veleia, uniti a quelli risultanti dalle iscrizioni lepontine (come il leponzio *rupelos* non separabile dal toponimo ligure *Rupelascā*) [1], permette di considerare l'antica Liguria come uno dei nuclei d'espansione di tipi in -EL- [2]. Non occorre qui rammentare, per es., il nome di monte *Clax-elus* [3] a poca distanza dal fiumicello *Porcoberā*, menzionato dalla *Sent. Minuc.* (*CIL*, V, 7749) o i tipi *Vinelasca* e *Tutelasca*, affini a *Gabellus* in quanto sono nomi riferiti a corsi d'acqua. Ma per il nostro caso riuscirà particolarmente istruttivo l'esempio di Ἐντέλλας (Tolomeo), oggi *Entella*, fiumicello che sbocca nel mare a oriente di Genova, poichè ha un compagno nel toponimo omofono Ἔντελλα (pure di Tol.), città ligure della Sicilia, proprio come all'alpino *Gabellus* di Plinio fa riscontro nella Sicilia un *Gabella*, fiume che scorre presso Piazza Armerina.

Non mancano tracce neppure del suffisso -ASK-, caratteristico del ligure, poichè accanto al nome di torrente *Gavia Burmina* (dagli « Inventarii ») gli « Statuta nemorum » del comune di Bormio ci hanno conservato l'idronimo *aqua de Gauiascho* (Longa) [4], para-

1. La formazione lepontina *rupelos* è nome di persona (al nomin.) iscritto sull'urna funeraria trovata a Giubiasco (Herbig, *Keltoligurische Inschriften aus Giubiasco* in *Anzeiger für schweiz. Altertumsk.*, VII, 4, pag. 198 ; H. Pedersen, *The Lepontian Personal Names* in *Philologica*, I (1921), pag. 40 ; per la radice RUP- cfr. C. Pauli, *Altital. Forschungen*, I, pag. 105.

2. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habit. de l'Eur.*, 1894, II, pag. 195 e seg. ; Kretschmer, *Die ligurische Sprache*, in *KZ*, XXXVIII (1902), pag. 125 ; K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumsk.*, III, pag. 183-186 ; Herbig, *Anzeiger schweiz. Altertumsk.*, VII, pag. 198; Vetter, *Ligures* in Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, pag. 528 ; E. Philipon, *Les peuples primitifs de l'Eur. mérid.*, 1925, pag. 137 e 237; Terracini, *Osservazioni topon. sarda*, pag. 12 e 17, nota 49 e *Spigolature liguri* in *Arch. glottol. ital.*, XX (1926), pag. 11.

3. La base ch'è in *Clax-elus* ritorna forse nell'odierno *Chiasso* (antic. *de Classio*, cfr. *Boll. Stor. d. Svizz. Ital.*, 1898, pag. 159) e in *Monclassico*, villaggio presso Malé (1211 *de Moclassico* dal *Codex Wangianus*, pag. 486, 487, 489).

Per *Claxelus mons*, cfr. Hülsen in Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, *s. v.* e Grassi, *Atti della Soc. Ligure*, III, 449.

4. Cfr. G. Longa, *Studi romanzi*, IX, 1912, pag. 299.

gonabile per il suffisso con la base * Gabarascu riconosciuta da Aebischer nel nome di rivo *Javrex* della Svizzera romanda. Ed anche il tipo *Gavârno* potrà forse recare un nuovo indizio del partecipare della base alla vita del ligure; è il nome di un rivo nella Val Seriana con un elemento di derivazione -RN- comune all'appellativo piemontese *gavurna* = « *Rumex aquatica* » [1]. Il tipo ritorna in piena Liguria con *Le Gavarnie*, nome della località presso Sestri Levante, dove ha le sue sorgenti il *Rio Gavotino*, e si protende verso occidente attraverso il toponimo *Gabarn* nel comune d'Oloron-Sainte-Marie [« Lana de *Gavarn* » dell'anno 1251] fino ai Pirenei con *la Gavarnie*, la regione alle sorgenti del *Gave de Pau* (detto pure *Gave de Gavarnio*). Su tutta l'area dai Pirenei alle Alpi non mancano esempi di formazioni analoghe in -RN- da altre radici, più rade verso l'Iberia e più fitte verso la Liguria, la quale costituisce uno dei nuclei più anticamente documentati, per es., con *Libarna* della *Sent. Minuc.* (*CIL*, V, 6425) e degli *Itinerarii* ed ancor oggi più compatti con *Rimbarno*, *Rumarna*, *Bicarnio* (rivo), *Vobarno*, *Cogorno*, *Spotorno*, *Andorno*, ecc. [2].

Nella regione iberica predomina il tipo *Gavarra*, *-o* con quel suffisso -RR- che già Hübner [3] considerava come una delle caratteristiche dell'Iberia; l'idronimia vi concorre con *Gabarret*, torrente che alimenta il *Gave* d'Aspe, *Gabarrot*, rivo che sbocca nel fiume Palu, *Gavarresa*, affluente di sinistra del Llobregat, la toponomastica con *Gabarra* nella provincia di Lérida, *Gavarreto* nella diocesi d'Urgell [4] e il lessico col basco *gavarra* « rivo » e col guascone *gabarro* « ginestrone » [5] (donde *gavarrier* « cespuglio » in generale).

1. Il nome di pianta *gavurna* è vivo a Carpeneto per designare una specie di aiuga (cfr. Penzig, *Flora popolare italiana*, I, pag. 15).

2. Cfr. K. v. Ettmayer, *Der Ortsname « Luzern »* in *Indogerm. Forsch.*, XLIII (1925), pag. 10-39 e particolarmente le giuste osservazioni di C. Battisti, *Studi Etruschi*, I, pag. 18 seg. e II (1928), pag. 678; cfr. pure G. Ipsen, *Indogerm. Jahrbuch*, XI, pag. 104.

3. E. Hübner, *Monumenta linguae Ibericae, Prolegom.*, CII (cfr. *Sigarra*, *Egivarri*, *Susarri*) e Meyer-Lübke, *Homenaje a Men. Pidal*, II, pag. 77.

4. Meyer-Lübke, *Els noms de lloc en el domini de la Diòcesi d'Urgell* in *Butlleti de dialectol. catal.*, 1923, p. 21.

5. È noto che al nome guascone *gabarro* corrisponde una specie di ginestra (il *ginestrone marino*, detto dai botanici *Ulex europaeus*) che predilige il terreno sabbioso lungo le rive dei grandi fiumi e lungo le coste del mare. Per di più, a datare da un'epoca molto remota i pescatori si servono di questa pianta per intrecciare funi

Se le formazioni in -EL-, -ASK- o in -RN- entro l'area alpina oppure quelle in -ARR- entro l'area pirenaica sono indici della vitalità della radice GAV- nel ligure e nell'iberico, non è facile una differenziazione simile di suffissi entro l'area toponimica dell'Appennino. Prevale qui il tipo *Gavino, -a* non soltanto quale nome di rivo, ma anche di valico (*Gavina*, passo donde sgorgano i rivi influenti nel Tidone) o di villaggio (*Gavine* nel comune di Lucca, *Gavina* nel comune de Pistoia). Accanto a questo tipo in -IN-, nel quale si sono fusi e confusi procedimenti di derivazione propri di vari sistemi linguistici, è vivo entro lo stesso territorio il derivato *Gavinana*, formato con duplice suffisso nasale. Un tentativo d'interpretazione di quest'ultimo tipo è stato fatto dal Pieri, che ebbe a notare la frequenza di « nomi locali derivati per- NO (il più spesso in -NANO) da nomi etruschi di persona » [1].

Onde è possibile paragonare, come fece il Pieri, il doppione *Gavĭnna* — *Gavena* con altri quali *Porsĭna* — *Porsenna*, *Caprĭnna* — *Caprena*, ecc., frequenti sul suolo dell'antica Etruria e riconoscere in essi un indice di appartenenza etrusca della base. Similmente non sfuggirono all'attenzione del Pieri quei derivati in -ALE, -ALIA da basi nominali sicuramente non latine, attribuibili all'etrusco : per es., da *Tora* dell'anno 910, *Taura* (corso d'acqua nel Pisano) con le forme secondarie *Torale* e *Toraglia* [2]. Il Pedersen [3] poi prese

e reti da pesca, per rivestire canotti, per fabbricare cestelli per il trasporto del pesce, ecc. (cfr. Hegi, *Illustr. Flora Mitteleur.*, IV, 3, pag. 1215); la frase « embarrassé comme un poisson au milieu d'un *touya* » (= « ginestrone ») raccolta dal Rolland, IV, 88, nel dipart. dei Basses-Pyrénées, allude appunto a un uso della pianta nella pesca.

Tali usanze peschereccie riescono a chiarire l'età e la patria del nome *gabarro*, limitato difatti alla Guascogna, come del resto la pianta stessa può dirsi una specie tipica del Mediterraneo occidentale.

1. Cfr. S. Pieri, *Toponomastica della Valle dell'Arno*, Roma, 1919, pag. 55-65 e dello stesso Autore, *Di alcuni elementi etruschi nella toponom. toscana* nei *Rend. Acad. Lincei*, XXI, pag. 145-190 ed ora *In cerca di nomi etruschi* nell' *Italia Dialett.*, IV/2 (1928), pag. 187 e 210, nota 2; e C. Battisti, *Per lo studio dell'elemento etrusco nella topon. italiana* dagli *Studi Etruschi*, I, pag. 21 e seg. (degli estratti).

Alfredo Trombetti accenna nella sua opera uscita or ora *La lingua etrusca*, 1928, a pag. 54 alle « innumerevoli » formazioni in *-na,-ana,-ena, -ina, -una*, fra cui prevale il tipo *-in-* e mette in rilievo l'oscillazione fra *-in-* e *-en-* (rappresentata nel nostro gruppo da *Gavena*, Pieri, pag. 33 e *Ital. Dial.*, IV, pag. 194).

2. S. Pieri, *Topon. Arno*, pag. 50; cfr. pure Battisti, *Studi Etruschi*, I (1929), pag. 7 (dell'estratto).

3. Pedersen, *Journal of Compar. Philology*, I (1921), pag. 47.

in esame l'elemento di derivazione -ALO-S, -ALA, frequente quale patronimico nelle iscrizioni lepontine (per es. *maešil-alui*, *teki-alui*, *verk-alai*, ecc.), dichiarandolo un suffisso etrusco, vitale tanto nel leponzio quanto nel ligure. Entro la famiglia di GAV- la stessa interpretazione potrebbe essere data a *Gaval*, affluente della Sesia, che a sua volta ben difficilmente potrà venir separato dagli altri due idronimi *Cavagliasco* (che nel secondo suffisso si rivela per ligure) e *Cavaglione*, provenienti tutt'e due dallo stesso sistema fluviale [1]. Nella vicenda tra la sorda e la sonora all'inizio non si dovrà trovare una conferma di tale congettura ? Comunque, alla serie *Tora* — *Torale* — *Toraglia* dell'Etruria farebbe riscontro la serie *Gava* — *Gaval* — *Cavagliasco* nell'idronimia della Liguria in pieno accordo con le consonanze di suffisso etrusco-liguri messe in rilievo dal Pedersen.

Da tutti questi esempi risulterebbe probabile l'appartenenza della radice al sostrato mediterraneo, entro il quale i derivati *Gabellus*, *Gavarro*, *Gavino*, *-inana* rappresenterebbero dei tipi più tenacemente legati agli antichi nuclei toponimici della Liguria, dell'Iberia e dell'Etruria. Ed allo stesso sostrato è attribuibile anche il sardo *Gavoi* con un elemento formativo -OI a cui l'Africa risponde con *Sardoi*, *Sissoi*, *Sanniboi*, ecc., cosicchè il filone sardo-libico per consonanza di suffisso (-OI) viene a completare, attorno all'isolano *Gavoi*, la cornice di GAV- del continente mediterraneo.

2. *Il toponimo sardo* COLOSTRAIS (= AGRIFOLETUM ?) *e la congruenza lessicale* : sardo *colostri* (*gol-*) = basco *gorosti* « agrifoglio ».

Non è però impossibile alle volte di trovare entro lo stesso territorio sardo quell'appoggio del lessico arcaico che nel caso di *Gavoi* s'è trovato al di fuori dell'isola negli appellativi *gao* — *gòia* — *gabi* — *ğo* — *ğau* indicanti « rivo » o « torrente » e raggruppati in nuclei isolati dai Pirenei alle Alpi. La presenza nel lessico sardo del nome

1. Il primo, *Cavagliasco*, è il nome del torrente che spumeggia nella profonda gola a nord del Lago di Poschiavo ; il secondo, *Cavaglione*, un piccolo affluente di sinistra della Sermenza.

Identico a quest'ultimo idronimo anche nel suffisso sarà *Gavayon*, fiumicello nel dip. Drôme menzionato dalle fonti (oggi *Javayol*), inseparabile a sua volta dal toponimo attiguo *Cavaillon*, sorretto dalla testimonianza di Strabone : διὰ Δρουεντία καὶ Καβαλλίωνος (IV, 1, 3).

di pianta *urzula* (= « *Clematis flammula* » e « *Smilax aspera* ») permette, ad es., d'attribuire il valore di collettivo al nome di luogo *Urzulei* [1] e di interpretare in simil modo altri toponimi sardi in *-ei* oppure in *-ai*. È questo, a parer mio, il caso di *Colostrais*, in cui proporrei di vedere un derivato collettivo da *colostri* « agrifoglio » (= *Ilex aquifolium*) [2], una pianta che ha lasciato copiose tracce nella toponomastica anche di altre regioni; si pensi, per es., ai riflessi di Agrifoletum (a. 1349) e alle formazioni equivalenti nella Francia *La Houssaie*, *La Coussière* e *Le Corcié* [3], ecc. L'antichità dell'appellativo risulta meglio confermata dalle tracce della voce nella penisola iberica; infatti non credo che il nome sardo *colostri* « agrifoglio » si possa disgiungere da quello basco *gorosti* pure « agrifoglio » [4]. Per di più, la radice comune KOL- sembra perdurare nella sua vitalità entro l'ambito ario-europeo nel celtico **kol-ino* « agrifoglio » [5]. Ma la congruenza ibero-sarda s'estende, come si vede, pure all'elemento di derivazione -ST-. Sotto quest'aspetto essa viene ad assumere un rilievo tutto particolare, se messa in rapporto con altre congruenze che segnino chiaramente il protendersi del dominio di -ST- da occidente verso oriente. All'equazione : basco *gorosti* = sardo *colostri*, l'indagine potrà riuscire, per es., ad accostare quella non meno significativa : basco *mazusta* [6] =

1. *Urzulei* è un paesello a sud di Dorgali, descritto dalla guida (Bertarelli, *Guida della Sardegna*, ed. T.C. Ital., 1918, p. 162) come « selvaggio e deserto, nascosto fra i boschi, lontano da ogni contatto» ; la topografia conferma dunque l'etimologia.

2. Oltre a *colostri* il Penzig (I, pag. 243) annovera le varianti *olòstiu*, *olostru* tolte probabilmente dagli *Annali del Minist. di agricolt.*, ecc., LX, pag. 72.

3. Cfr. Rolland, *Flore popul.*, IX, pag. 1-2; v. Wartburg, *FEW*, *s. v.* ACRIFOLIUM e Tappolet nel *Gloss. des pat. Suisse romande*, pag. 188.

4. Accanto alla forma *gorosti* vive anche *golosti*; l'alternanza va chiarita tenendo presenti le osservazioni dello Schuchardt (*Iberische Deklination* in *Sitzb. Akad. Wien* 157, pag. 5) sulle sorti dell'*-l-* intervocalico nel basco del tipo : *iri — ili*. Cfr. Colmeiro, *Enumer. de las plantas de la penins. hispanolusit.*, vol. II, pag. 5 ; Schuchardt, *Museum*, agosto-sett. 1903, pag. 401 e da ultimo Gavel, *RIEB*, XII, pag. 376.

La toponomastica dei Bassi-Pirenei conosce *Gorosto*, una parrocchia menzionata in carte del 1757 (cfr. P. Raymond, *Diction. topogr. du départ. des Basses-Pyrénées* pag. 72).

5. H. Pedersen, *Litteris*, II, pag. 85.

6. Colmeiro, *Enum. plantas penins. hispano-lusit.*, IV, 669 : *masusta* « frutto del *Morus alba* » ; Schuchardt, *Museum*, X, 30 e *ZRPhil.*, XXIX, pag. 222. Accanto a *masusta* coesistono le forme *masusa*, *masustra* (Azkue, II, 22) ; cfr. Schuchardt

alpino-lombardo *mažostra* « fragola » che già s'intravede attraverso alle forme intermedie *majousso*, *majoufo*, *mazoufa*, *mazoufra*, ecc. [1]. Se poi si tien conto del basco *masustra* (cfr. *masustragorri* « bacca rossa », una varietà di « rubus »), il paragone fra i tre gruppi lessicali, dell'Iberia, della Sardegna e delle Alpi, è rafforzato dell'alter-

(*Die roman. Lehnw. im Berber.*, pag. 28), dall'Uhlenbeck (*Phonétique comparée du basque* in *RIEB*, IV, 1910, pag. 85) e dal Meyer-Lübke (*Romanobaskisches* in *RIEB*, XIV, 1923, pag. 476 seg.). Aggiungo alcune forme citate dal Colmeiro, II, 319, *mariguria*, *malluguia*, *malhuro*, *malluki*, *marubiya*, tutti nomi della fragola.

Nessuna difficoltà d'ordine semantico offre il passaggio da « mora » a « fragola » o viceversa; si pensi al portogh. *morango* e al galiz. *mora*, *moroga* « fragola » nonchè a *murella* « fragola » (Valle d'Arroscia), *muré* « fragola » (Sella e Carbuta) nella Liguria oppure a *mağustrèi* e *mağustrón* (di Mendrisio e del Vedeggio) « mirtillo », le *mure* o *murùcule* dei Friulani. Ma soprattutto si pensi a *mayoussa*, *madzoufla* e *faragousta* « *Rubus idaeus* » della Loire, del Cantal e delle Basses-Alpes.

Fra i problemi offerti dal lessico botanico uno dei più attraenti, ma anche dei più irti di difficoltà, è senza dubbio quello dei nomi di bacche selvatiche e mangiabili; soltanto da un' indagine condotta sistematicamente su un ampio territorio potranno risultare meglio lumeggiate nei loro rapporti di tempo e di luogo consonanze come quella qui prospettata: basco *masusta-masustra* e alpino *majoussa-mağustra*. Alla quale vorrei accostare un'altra che non mi sembra meno degna di nota nè facilmente dichiarabile casuale dei tipi baschi *mauli* « fragola » e *martzoka*, sinonimo di *mazusta*, con gli alpini: *maöla* del Bresciano e delle Giudicarie e *massöka* (*-ola*) di Condino nella Val Buona, tutt' e due nomi della fragola.

1. Cfr. Jud, *Romania*, XLVIII, pag. 608; per le forme alpine cfr. Penzig, *Flora popolare ital.*, I, pag. 201, specialm. C. Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi*, pag. 234, per quelle francesi Rolland, *Flore pop.*, V, pag. 198 seg.

Verrebbe in tal modo a cadere l'ipotesi d'un nesso di *mağostra* con majus « maggio » (Schuchardt, *ZRPhil.*, XXIX, pag. 220; Merlo, *I nomi romanzi stag. e mesi*, pag. 234 e Meyer-Lübke, *REW*, nr. 5250). Del resto al Merlo e al Meyer-Lübke non sfuggivano le difficoltà che contro un tal nesso opponevano gli elementi derivativi. Jud aggiunge un argomento di più: « il n'y a pas d'autres mots qui désignent la fraise d'après le moment de la saison où elle mûrit » ed in pari tempo chiarisce la serie di suffissi *-ostra*, *-ousso*, *-oufo* (senza però ricordare il nome basco), riconoscendo in essi un elemento non latino che in seno al gallico partecipò allo svolgimento -ST- > -SS- > -F- proprio di voci galliche quali [AMBI-] BOSTA, ecc., studiate nella *Revista de filol. esp.*, VII, pag. 339-350. Cfr. pure Gamillscheg, *ZRPhil.*, XLIII, 1923, pag. 563-565 a proposito del provenzale *baloufo* (da *balusta), la forma gemella di *maioufo*. Però altrettanto insostenibile mi pare la proposta d'una base *vo-lostera (desunta dal cimrico *llus*) avanzata da Jud, *Romania*, LII, pag. 335, per spiegare il tipo ticinese *ğustrún* inseparabile naturalmente dal contiguo *mağustrún* (cfr. per la mobilità di *ma-*: *mamfrágula* di Val Poschiavo).

nanza comune nell' uscita -ST- e -STR-. Infatti, come accanto all'alpino-lombardo *mağustra* di Bellinzona sono vive le forme *majussa* di Val San Martino nel Piemonte e *fragousto* [+ fraga], una varietà di « rubus » nelle Cevenne, così nella Sardegna coesistono una accanto all'altra le forme : *golóstri* (Gerrei) e *golóstie* (Olzai e Orgósolo). E dalla stessa zona isolata dove perdura tenacemente il doppione *golóstri-golóstie* « agrifoglio », circondato all' intorno da formazioni recenti quali *arrangu burdu* « arancio spurio » e *láu spinózu* « alloro spinoso », proviene il doppione *giḍḍóstre-'iḍḍòsta*, nomi molto notevoli raccolti dal Wagner [1] designanti una specie di erica propria della Sardegna.

Tali alternanze -ST- e -STR-, non rare nel lessico botanico arcaico (accanto a esempi quali genesta-genestra, ecc., cfr. *belofa* e *palofra* [2] « frutto del *Prunus spinosa* », che qualunque sia la radice postulano -ST- : -STR- all'uscita), sono rispecchiate nella toponomastica da doppioni quali : Sigestrum (*Sestri*) — Segesta nella Liguria, Alistro (fiume) — Alista (città) nella Corsica, Τιριστρίς — Tiristis nella Tracia, ecc., nonchè dalla nota serie Numestius — Numistrius, Callistanus — Calestrius, ecc., nell' onomastica dell' Etruria [3].

1. Wagner, *La stratificazione del lessico sardo* in questa rivista, IV, pag. 24.

2. Il nome *palofra* col senso di frutto del *Prunus spinosa* è vivo nel contado di Saint-Jean-de-Maurienne, cfr. Rolland, *Flore popul.*, V, pag. 404 e v. Wartburg, *FEW*, I, pag. 624.

3. Nella toponomastica dell'IBERIA cfr. *Alardostus* (Hübner), *Olosta*, fiume della Guascogna (*Cartul. de Sainte-Marie d'Auch*, 64) *Andostennus*, *Andostea* (Hübner), ecc.; per i tipi in -ASTR- cfr. Meyer-Lübke, *Homen. Menén. Pidal*, I, pag. 74. Per -ST- (-STR-) nei BALCANI, cfr. Krahe, *Balkanillyr. geogr. Namen*, pag. 68 seg.; Nelle Alpi : *Venost-es* (*-a*), cfr. Battisti, *Studi Etruschi*, II, pag. 673 seg. ; e P. Skok, *ZONF*, IV/2, pag. 209. Numerose sono le formazioni in -ASTRA dell'antica LIGURIA : *Salastra*, torrente dell'Ardèche, *Ovastra* nella provincia di Genova, *Bolastro* nel Canton Ticino, ecc., che hanno le loro estreme propaggini nella SICILIA : *Camastra*, *Amastra* di Sil. Ital., XIV, 2-267. E vorrei qui richiamare l'attenzione sull'appellativo *palastra* «terra erbosa» (G. Rohlfs, *ZRPhil.*, XLVI, 1926, pag. 159) per cui sarà a vedere se la consonanza con gli oronimi del tipo *Palastra* (cfr. nel *Dict. topogr. Basses-Alpes* il nome di monte *Palastre*) sia puramente casuale. In generale per queste formazioni -ST- e -STR- si consulti il materiale raccolto e studiato da Herbig, *Etruskisches Latein* in *Indog. Forsch.*, XXXVII, pag. 166 seg.; cfr. pure Trombetti, *La lingua etrusca*, pag. 59 e 81.

Un altro notevole esempio di tali antiche congruenze in nomi di piante in -STR- è dato da *alastra «ginestra» : onde *la lastra* a Mortala e *ldstroga* (in

Senza voler, ora, avanzare ipotesi sulla natura e sulla funzione di quest' elemento formativo -R-, l'ampia dispersione dei tipi con -R-, il loro isolamento entro determinate zone arcaiche e la frequenza di tali doppioni in categorie del lessico con carattere eminentemente conservativo, sono indizi bastevoli, a mio avviso, dell'antichità e dell'importanza del fenomeno. Sotto quest' aspetto il nome di luogo *Colostrais*, che in seno alla toponomastica sarda palesa la sua appartenenza agli antichi sostrati già per l'elemento -AIS, comune non solo ai sardi *Segol-ais*, *Mag-ai*, *Lodd-ai*, ecc., ma anche ai libici *Auzai*, *Zarai*, ecc. (in Corippo), rivela nell' altro elemento -STR- (-ST-) una peculiarità che lega, in isoglosse non ancora ben definite, il sostrato della Sardegna con le zone più arcaiche del Tirreno.

3. *I nuclei toponimici di* TAL- *della Sardegna e dell' Iberia e tipi affini nel bacino del Mediterraneo.*

Con *Taloro*, affluente del Tirso, e coi toponimi *Talasai*, *Talava*, *Talana* e *Taleri* la Sardegna rivela una densità di derivati da TAL- paragonabile a quella dell' Iberia con nomi di fiume quali *Táliga* (Badajoz), *Taliscas* (Serra da Estrella) e *Talegones* (Soria) e coi composti anticamente documentati : *Talabrica* (Plinio, IV, 113),

luogo di **alastr-*) a Noli nella Liguria e *alastra* « ginestra » nella Sicilia. Il tipo, isolato nella Liguria e nella Sicilia, è affatto sconosciuto nel rimanente d'Italia (cfr. Penzig, *Flora popol.*, I, pag. 89 e 507), mentre la radice *AL- ritorna in al-ocis « ginestra » delle nomenclature medioevali (Rolland, *Flore popul.*, IV, 93). Cfr. pure *alête* « ginestra » dell'Allier, che nulla ha che fare con ala, come sembra supporre il Wartburg, *FEW*, I, pag. 56.

Ora il fatto che il maggior numero degli esempi di -ST- : -STR- proviene dal lessico botanico arcaico e designa piante selvatiche che come l'erica, la ginestra, la fragola, ecc. crescono in vasti aggregati vegetali, induce ad avanzare l'ipotesi che l'-R- così anticamente documentato e così largamente rappresensato dalle sopravvivenze abbia avuto in origine la funzione di plurale e poi quella di collettivo. Un'indagine più accurata di tali relitti potrà accertare sino a qual punto si possa scorgere nell'elemento -R dell'uscita un residuo di desinenza paragonabile a quelle « forme etrusche di plurale in -R che possono avere anche significato di singolare e sono da considerarsi quali collettivi ricordanti l'uso così largo del suffisso -R- nell'eteo per la formazione dei neutri, degli astratti e dei collettivi, nonchè nella formazione del plurale nei linguaggi caucasici », Hrozný, *Atti congresso internaz. etrusco*, 1929, pag. 190.

Talabara (*CIL*, II, 453), *Talamina* (Ταλαμίνη in Tolomeo, II, 6, 27) e *Talavinda* (Holder, II, 1708).

I due nuclei, sardo e iberico, hanno comunanza di sostrato? e fin dove si possono rintracciare le loro propaggini?

Il fatto che quasi tutti i numerosi toponimi composti di *-brica* (*-briga*) nell'Iberia nel loro primo componente si rivelano per iberici piuttosto che per celtici, aveva indotto già Hübner (sulla scorta di Glück) [1] a raccostare *Talabrica* a *talutium* (var. *talutatium*), considerato quale voce iberica. Qualora inoltre sia lecito di riconoscere nel secondo componente di *Tàlavinda* (oggi *Tallevende*) [2] il noto aggettivo gallico *vindos* « bianco », il tipo potrebbe essere un indizio del perdurare della vitalità di *TALA nel celtiberico. Tratterebbesi dunque di una formazione ibrida, paragonabile al celto-ligure

1. La cronologia del problema di *Talabriga* è istruttiva in quanto rispecchia il progressivo affinarsi del metodo nella ricerca degli elementi di differenziazione fra i residui di due unità linguistiche sopraffatte, l'iberico e il gallico.

La gallicità di *Talabriga*, benchè posta in dubbio già da Hübner (1893) e da Jullian (1906), veniva ammessa da d'Arbois de Jubainville (1906), negata da Philipon (1909) e riammessa da Gröhler (1913), per venir poi scartata con altri argomenti da Schulten (1914).

Contro l'ipotesi di Schulten che vedeva nella prima parte di *Tala-brigà* un vocabolo basco *tala* col senso di « dissodamento » Schuchardt (1915) solleva varie obiezioni, sostenendo ancora una volta la celticità dell'intero toponimo e ritenendo il basco *tala* come una parola di provenienza spagnola: *tala* (francese *taille* « taglio del bosco, radura ») non appartenente al fondo lessicale basco e non avente nulla che fare col toponimo menzionato da Plinio.

Nonostante nuove obiezioni e nuove incertezze, il toponimo *Talabriga* fu dichiarato in via definitiva quale formazione iberica da Philipon (1925) e da Meyer-Lübke (1925). NOTA BIBLIOGRAFICA: Glück, *Die bei C. Julius Caesar vorkommenden keltischen Namen*, pag. 121 e seg., specialm. pag. 126; Hübner, *Monumenta linguae Ibericae*, 1893, *Prolegom.*, XCVIII; Jullian, *Revue des études anciennes*, VIII (1906), pag. 47-51; d'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique*, XXVII (1906), pag. 192-196; Dottin, *Revue des études anciennes*, IX (1907), pag. 175-180; J. Loth, *Revue celtique*, XXVIII (1907), pag. 337-339; E. Philipon, *Les Ibères*, 1909, pag. 160 seg.; H. Gröhler, *Über Ursprung und Bedeutung der französ. Ortsnamen*, 1913, pag. 138; Schulten, *Numantia*, 1914, pag. 70; Dottin, *Manuel de l'Antiquité Celtique*, 1915, pag. 440; Schuchardt, *Mitteil. anthropol. Gesellsch. Wien*, 1915, pag, 120; Philipon, *Les peuples prim. Eur. mérid.*, 1925, pag. 216 e seg.; W. Meyer-Lübke, *Das Katalanische*, 1925, pag. 161.

2. È nome di luogo nel Calvados: *Tallevende*, due comuni situati l'uno presso dell'altro, *Tallevende-le-Grand* o *Saint-Germain-de-Tallevende* e *Tallevende-le-Petit* o *Saint-Martin-de-Tallevende*.

Vindupale, nome di rivo menzionato nella *Sententia Minuciorum* [1]: comune l'elemento *vindo-*, ma inverso l'ordine di composizione.

Anzi sul territorio alpino non è forse impossibile identificare una formazione antica parallela all'iberico *Talavindà*, ma con l'ordine di composizione eguale all'alpino *Vindupàle*. Infatti dal materiale epigrafico studiato dal Pauli ci risulta il nome *vinutàlină*, inciso con l'alfabeto etrusco su un vaso dissepolto nella Valle di Cembra. Sulla tede di *alkouinos* dell'iscrizione di Stabbio, identificato dal Kretschmer, dal Danielsson e dal Pedersen [2] per il composto gallico *Alco-vindos* con lo svolgimento di -ND- > *-nn-* > *-n-* che appare pure in *exanecoti* (**Exandecotti*) dell'iscrizione di Briona (Novara), il tipo *vinu-talina* è interpretabile come **vindu-talina*, derivato di **vindu-tala*. La forma qui supposta corrisponderebbe, come si vede, al tipo *Vindupale* della *Sententia Min.* non solo nell'ordine degli elementi, ma anche nella vocale di collegamento -U- a differenza dell' -A- di *Tala-vinda*.

Ammessa la congruenza di **vindu-tala* con *Vindu-pale*, in un

1. Di *Vindupale* s'occupò di recente il Terracini, *Spigolature liguri*, in *Arch. glott. ital.*, XX (1927), pag. 9 seg. [« roccia bianca »]: « L'identificazione del tema » (preromano *pala* « roccia ») — egli osserva — « dal punto di vista semantico non dà luogo ad obiezioni ; che un torrente venga denominato con una voce significante « roccia », forse più precisamente « roccia bianca », non è cosa strana, tanti essendo nella toponomastica esempi di corsi d'acqua omonimi con montagne ». A conforto di queste parole del Terracini si potrebbe citare il nome del « *riul des Pàles* », il rivo che scende dagli « *sdrups des Pàles* » cioè dal fianco scosceso del monte *Pales*, cfr. Calligaro, *Topon. del Comune di Buia* (*Riv. Soc. filol. friul.*, VI, pag. 58) e soprattutto ricordare il nome del monte *Pietrebianche* che sovrasta a Varese Ligure ad oriente di Gènova.

Si potrebbe inoltre far menzione qui del pliniano « *fluvius Palo* » (*Hist. Nat.*, III, 47) e del nome di luogo « ad *Palem* » nel *CIL*, XI, 3281-84.

Tuttora vivi sul suolo dell'antica Liguria sono vari nomi di torrente dalla stessa radice : *Palobbio*, affluente dell'Oglio, *Palanfré*, rivo nella valle del Gesso (Alpi Marittime), *Palvico* (pron. loc. *paluég*), torrente tributario del Lago d'Idro.

2. Kretschmer, *Die Inschriften von Ornavasso*, *KZ*, XXXVIII, pag. 103 ; Danielsson, *Zu den venetischen und lepontin. Inschr.*, pag. 25 et nota 4 ; H. Pedersen, *Th Lepontian Personal Names*, in *Philologica*, I, 1921, pag. 45.

Per lo svolgimento di *-nd-* > *-nn-* nel gallico cfr. Pedersen, *Kelt. Gram.*, I, pag. 124 ; Holder, *AS*, I, 205 ; Jud, *Arch. Roman.*, VI, pag. 192 (e a proposito di IGUORANDA-*Ingrannes* cfr. F. Lot, *Revue des études anciennes*, XXVI, pag. 125-129 e *Romania*, XLV, pag. 492-496 ; J. Vendryes, *Revue Celtique*, XLII (1925), pag. 219 e seg.) e v. Wartburg, *FEW*, *s. v.* AREPENNIS (AREPENDIS) e da ultimo Terracini, *Spigolature liguri*, *Arch. glott. ital.*, XX (1927), pag. 28.

componente e di *Tala-vinda* con **vindu-tala* anche nell'altro, l'antico dominio di *TALA per l'intervento della testimonianza alpina risulterebbe esteso anche alle Alpi. Se, ora, nella precarietà delle nostre conoscenze sarebbe prematuro dalla diversità nell' ordine di composizione [*Tala-vinda* dei Pirenei rispetto a **vindu-tala* delle Alpi] di trarre un insegnamento sul diverso modo del gallico di assimilare un elemento pregallico *tala, si potrebbe almeno dedurre che in tutt' e due casi l'elemento vindo- sarebbe dovuto a sovrapposizione gallica a un sostrato comune. Al quale sostrato si potrà ascrivere pure il sardo *Talasai*, formazione rivelantesi per arcaica, nella radice e nel suffisso, già in seno alla toponomastica sarda.

Ma non mancano antiche testimonianze della vitalità di TAL- neppure nella toponomastica del Mediterraneo orientale. Plinio menziona il nome di monte *Talarus* (*Hist. nat.*, IV, 2) nell'Epiro con un elemento di derivazione -AR- comune a quello contenuto in Τάλαρες, popolo della Molosside già scomparso all'epoca di Strabone (IX, 434), e a Ταλαρία (Theopomp. in Stefano di Bisanzio, 631), luogo della Sicilia nel territorio di Siracusa con *Talarenses*, gli abitanti ricordati da Plinio (III, 8, 14) [1]. Inoltre la famiglia di TAL- (Ammian., XXIII, 6) è rappresentata da due idronimi, da *Talicus*, fiume della Scizia, e da *Talar*, fiume della Hyrcania, presso il quale si suppone fosse situata la città Ταλαβρόκη (Strabone, XI, 508). A tutte queste testimonianze si potrà aggiungere il toponimo Ταλαντία, dato da Esichio quale antico nome di Ἑστίαια sull'Euboea; a cui però non è facile riconnettere col Krahe [2] il nome di popolo illirico Ταυλάντιοι, documentato una sol volta nella forma Ταλάντινοι (Hec. in Stef.).

Anche nel campo dell'onomastica le comparazioni fra vari derivati da TAL-, conservatici dalle fonti antiche, possono essere estese all'intero bacino del Mediterraneo. Hübner [3] aveva già schierato attorno all'appellativo *talutium* i nomi iberici di persona *Talabarus*, *Talavus*, *Talevus*, *Talorus* e *Talotius*, mentre col gruppo orientale Krahe [4] ricollega il nome veneto di persona *Talasus* e Herbig [5]

1. Cfr. H. Krahe, *Die alten Balkanillyr. geograph. Namen*, 1925, pag. 58.
2. H. Krahe, *l. c.*, pag. 38 et 81.
3. E. Hübner, *MLI*, *Proleg.*, LXXXIII : *Talabarus* [*CIL*, II, 171], *Talavus* [776, 2442, 5750], *Talevus* [5350], **Talorus* [413, 776], *Talotius* [5232].
4. Krahe, *l. c.*, pag. 58.
5. G. Herbig. *Kleinasiatisch-etruskische Namengleichungen*, in *Sitzungsb. bayer.*

accoglie il doppione Δαλασις — *Talasius* (*Talarius*) nella serie di comparazioni onomastiche anatolico-etrusche.

La possibilità di omofonie puramente casuali è di gran lunga ridotta, qualora si tenga conto dell'indizio desunto dagli elementi di derivazione e dalla distribuzione geografica delle sopravvivenze disperse su una vasta area, ma più compatte nelle zone a tendenza eminentemente conservativa. Ai nuclei anticamente documentati dell'Iberia e della Sardegna si può aggiungere con la scorta delle sopravvivenze un gruppo affine nell'idronimia alpina : con *Taloria* e *Talona*, affluenti del Tànaro, con *Talú*, torrente nella provincia di Cuneo, *Talo*, affluente del Maira, *Taleggio*, affluente del Brembo, *Talorba*, affluente della Bòrmida. Altri idronimi isolati permettono di ricostituire la continuità dell'area verso l'Appennino e di colmare l'intervallo geografico fra il gruppo delle Alpi e quello dei Pirenei. Infatti i legittimi dubbi del Pieri [1] di fronte a *Talla*, nome di rivo della Toscana, vengono a cadere, qualora si ammetta ch'esso, unito ad altri affini (*Taglio*, affluente del Tànaro, inseparabile dagli altri due *Taloria* e *Talona*, nonchè da *Tagliole*, affluente della Scoltenna)[2], formi un piccolo nucleo di tal- sul suolo dell'antica Etruria. Ed infine nei nomi *Talago*, fiumicello che sbocca nel golfo di Policastro (Calabria), e *Talvo*, corso d'acqua nella Terra d'Otranto, si potrebbero vedere frammenti estremi dell'area idronimica di tal- verso il mezzogiorno della Penisola. Così pure i

Akad. d. Wissensch., 1914, p.9 e cfr. pure Δαλασις (Tol., V, 8, 6), nome di regione della Sicilia compreso insieme con altri nell'elenco di J. Sundwall, *Die einheimischen Namen der Lykier nebst einem Verzeichnisse Kleinasiatischer Namenstämme*, 1913, in *Klio*, XI. Beih., pag. 66.

1. Il Pieri, *D'alcuni elementi etruschi nella toponomastica toscana* (nei *Rendic. della R. Accad. Lincei, Scienze stor.-filol.*, XXI, pag. 145-190) commenta a pag. 175 il toponimo *Talla* (rio, Poggio d'Acona) e *Talla* nel comune di Arezzo anche in documenti del 1126 nel modo seguente : « a quanto ne posso vedere io, il *tallo* (*thallus*) poco o nulla pare abbia dato alla toponimia italiana ; e perciò non dovrebbe far qui seria concorrenza », ricordando l'etr. *Talla*, *Tallius* dallo Schulze, *Latein. Eigennam.*, 94.

2. Va qui ricordato il toponimo *Tagliolo*, comune nel circondario di Novi Ligure, con ruderi di un castello menzionato in un documento del 1210 « *Taloni* castrum » e nel secolo xiii « fortalitium *Taloni* » (cfr. Amati, *Dizion. corogr. Italia*, VIII, pag. 16). Cfr. pure *Les Talonières*, terra nel comune di Vaudoire (Dordogne) di cui il *Dict. topogr.* ci conserva la forma « *Talonerii* apud fontem Borsiaci » dell'anno 1090.

nomi di fiume o di torrente : *Talent* (Jorat), *Taldoru* (Vaud) [1], *Talaroun* (Ardèche), *Taleyrac* (Gard), *Talobre* (Drôme), *Talovie* (Cantal), *Talvanne* (Nièvre), *Tallent* (Vienne), *Talva* (Morbihan), *Talermo* (Dordogne), rappresenterebbero dei punti di collegamento dalle Alpi verso la penisola iberica.

Trattandosi in generale di corsi d'acqua di scarsa importanza, è naturale il silenzio delle fonti; non per questo l'arcaicità dei tipi risulta meno sicura. Ne fanno fede gli ELEMENTI DI DERIVAZIONE. Dei quali si potrebbero distinguere a sostegno delle nostre argomentazioni quelli rappresentati più densamente nel filone (da sud a nord) LIBICO-SARDO-IBERICO da quelli più densamente rappresentati nel filone (da est a ovest) ANATOLICO-SARDO-IBERICO. I primi rivelano la Sardegna più strettamente congiunta con le zone toponimiche dell'Africa settentrionale, i secondi con le zone dell'Ellade e dell'Asia Minore.

a). — *I suffissi* -ORO, -AVA, -ANA *nei tipi sardi* TAL-ORO, TAL-AVA, TAL-ANA : *filone libico-sardo-iberico.*

Nel tipo *Taloro* si posson dire virtualmente congiunte l'Iberia con *Talori* delle iscrizioni, la Sardegna con *Taloro*, affluente del Tirso, e l'antica Liguria con *Taloria*, affluente del Tànaro. Nè l'iberico *Talori* (*Talorus*, *CIL*, *II, 736, 754, 760, 776) è, per il suffisso, tipo isolato; lo accompagnano entro la Penisola *Sicoris*, fiume menzionato da Cesare e da Plinio (paragonato da Hübner a *Sicor*, porto dell'Aquitania), *Capori* e *Tapori*, nomi di popolo.

Similmente al tipo sardo *Talava*, nome d'una frazione del comune di Torpé (Sàssari), l'Iberia risponde con formazioni quali *Talavi*, *Talavus*, *Talavan* [2], che nella Francia occidentale trovano una diretta continuità nel tipo *Talaverna*, nome di due rivi (*Talverne*, affluente del Choiseul, e *Talverne*, affluente del Tarun). Notevole, quest'ultimo tipo, per la sua evidente concordanza con l'alpino *Talaverna* (documentato per l'anno 1077) [3], oggi *Talfer*, affluente dell'Isarco.

1. Cfr. Jaccard, *Essai de toponymie*, pag. 450, e Muret, *Revue Celtique*, XLIII, 1926, pag. 347.

2. Cfr. Hübner, *MLI*, *Proleg.*, LXXXIII e CXXI; cfr. pure per le formazioni in -ABA : *Isaba*, *Villaba* (Navarra), *Jaraba* (Zaragoza) comprese nell'elenco di toponimi preromani dell'Iberia del Meyer-Lübke, *Hom. M. Pidal*, I, pag. 66.

3. Le varie forme antiche sono raccolte ora dal Battisti, *Studi Etruschi*, II (1928), pag. 663.

E non dovrà sfuggire all'attenzione l'altra consonanza non meno significativa dell'alpino *Tal-av-erna* (con -AV- seguito da altro suffisso) tanto con l'idronimo *Talvanne* (Nièvre) verso occidente, quanto con due oronimi ad oriente *Talvena* (*Talavena* dell'anno 1263), monte formante il displuvio tra il Cordévole e il Piave, e *Talvenna*, monte fra la valle Clusa e la valle del Grisol (Agordo). Nelle Alpi centrali la produttività di -AV- è inoltre comprovata dai tipi affini a *Tal-ava : *Pal-ava [donde, per es., il fossile tirolese e carinziano *palfen* «überhängender Fels», «einzelner Felsblock» in nesso con l'alpino *pala* «rupe, cima scoscesa»] [1] e *Cal-ava con allato *Calavena* dell'anno 1258 del comune di Tubre [2]. Verso oriente il tipo -AV- appare su territorio illirico in un nucleo rigoglioso particolarmente nell'onomastica (*Annava* di Aquileia, *CIL*, V, 1072, *Sattava* 3605, *Lomoliavus* 450) già messo in rilievo dal Kretschmer [3] e rappresentato anche da qualche toponimo: *Leusaba* e *Netabio* (Krahe) [4]. E finalmente nell'Appennino toscano si può forse individuare una formazione analoga in *Taliavento* (Rignano sull'Arno) risultante da un documento del 1150 (Pieri) [5].

Meno vaga risulta pure l'interpretazione storica del tipo sardo *Tal-ana* dopo le ricerche sul suffisso -AN- del Terracini per la Sardegna, del Meyer-Lübke per l'Iberia, dell'Ettmayer per la Liguria e del Pieri per l'Etruria. Se la toponomastica arcaica della Sardegna

1. J. Tarneller, *Zur Namenkunde*, 1923, pag. 90, e *Die Hofnamen im unteren Eisacktale*, 109, 110, 349, 2102 e 2814.

Notizie bibliografiche sul tipo *palava nella toponomastica e nel lessico trovansi raccolte nella rassegna di *Studi dialettologici altoatesini* di Carlo Battisti nella *Revue ling. roman.*, I (1925), pag. 425 seg.; cfr. pure C. Tagliavini, *Il dialetto di Comèlico*, nell'*Arch. Roman.*, X, pag. 150.

2. Per la discendenza di *CAL-AVA nella toponomastica alto-atesina si consultino i recenti studi di C. Battisti in *Studi Etruschi*, II (1928), pag. 662 e 676 e in *Archivio Alto Adige*, XXII (1928), pag. 28.

Cfr. pure Jud, *BDR*, III (1911), pag. 11; P. Aebischer, *Augusta Praetoria*, 1921, pag. 1-7 (estratti) e Dauzat, *ZONF*, II, pag. 216-221.

3. Kretschmer, *Einleitung*, pag. 246; cfr. pure v. Scala, *Umrisse der ält. Gesch. Eur.*, pag. 73; ed ancora Holder, *AS*, I, pag. 305.

4. Krahe, *Die alten Balkanillyr. geogr. Namen*, pag. 75; cfr. P. Skok, *Zur illyrischen Ortsnamenkunde* in *Festschrift Kretschmer*, pag. 256.

5. Pieri, *Appunti toponom.* in *Studi romanzi*, X, pag. 121; per Taliamentus del Geogr. Ravenn. (IV, 36), l'odierno fiume *Tagliamento*, attestato da Plinio nella forma *Tiliaventus*, rimando allo studio del Battisti, *Il nome del Tagliamento e un fonema dialettale gallico*, specialm. pag. 89 seg.

era ricca di tipi in *-an* (*Ozan*, *Olgan*, *Utan*, *Arthacan*, rispecchiati almeno in parte dai nomi in *-ana* d'oggi : *Ottana*, *Tiana*, *Salana* ed anche il nostro *Talana*), la stessa uscita -AN(A) non soltanto spesseggia nell'Iberia con *Obana*, *Tagana*, *Bovana*, ecc. (Hübner, *Prolegom.*, CX), ma costituisce qui una delle caratteristiche comuni anche all'Africa coi suoi innumerevoli esempi di nomi di persona in *-an* in Corippo : *Altifatan*, *Cullan*, *Carcasan*, *Audiliman*, *Ialdan*, *Mestan*, ecc. Queste le « osservazioni » del Terracini. È chiaro che, entrando nei tipi sardi anche *Talana*, la comparazione dello Schulten fra l'Iberia coi suoi composti di Tala- e la Libia coi toponimi Tala- può essere ora integrata dalle tracce nella Sardegna con Tal-ana, cosicchè per consonanza della radice e del suffisso, si può intravedere quel filone **libico-sardo-iberico**, confermato da tante altre congruenze [1].

b). — *Il suffisso* -ASAI, -ASSAI *nei sardi* TAL-ASAI, ARD-ASAI, UL-ASSAI, USS-ASSAI *in rapporto con tipi affini dell'Ellade e dell'Anatolia.*

Concepita la Sardegna quale anello naturale di un'antica concatenazione etno-linguistica da sud verso nord, non è essa però impartecipe di concordanze che verso oriente legano le isole del Tirreno con le isole e penisole dell'Egeo.

Già il tipo TALAR- che predomina nelle zone del Mediterraneo orientale con *Talarus*, per es., di Plinio (monte dell'Epiro), si continua in *Talaria* (*Talarenses*) della Sicilia e trova, forse, gli estremi rappresentanti marginali nei toponimi dell'Iberia : *Talara* (Sierra Nevada), *Talaren* (Oviedo) e in *Talaroun*, affluente dell'Érieux (Ardèche) [2].

Ancor più significativo è il sardo *Talasai*, nome di un colle a sud di Abbasanta. Non è un tipo isolato ; in *Ardasai* esso ha il suo

1. Il Philipp (per iniziativa del Sieglin) ci offre ora (1927) sotto l'articolo SARDINIA della *Realencyclop.* di Pauly-Wissowa un elenco di congruenze LIBICO-IBERO-SARDO-LIGURI, di cui però molte, per confessione dello stesso compilatore, discutibili.

2. Cfr. J. Rein, *Beiträge zur Kenntnis der spanischen Sierra Nevada* in *Abhandl. geograph. Gesellsch. Wien*, 1899, pag. 248 ; Meyer-Lübke, *Das Katalanische*, pag. 161 seg.

Cfr. pure *Talaris* nella Gironda e *Talariacum* menzionato nel *Dict. topogr.* del dip. Gard : « tenezo de *Talairac* » dell' anno 1262.

gemello e in *Ulassai*, *Ussassai* (con -ss-) i suoi prossimi parenti. È noto che lo stesso elemento di derivazione con la stessa alternanza fra la consonante semplice e la geminata (-s- e -ss-) fu dichiarato come una delle caratteristiche più spiccate nel fondo toponomastico più arcaico dell'Ellade e dell'Asia Minore [1]. Caratteristica che assume un valore tutto particolare in quanto formazioni in -SA sono state ripetutamente messe in rilievo come uno dei tratti arcaici che l'etrusco ha in comune con l'eteo (p. es. *Pitašša*, *Palašša*) [2] e in quanto il basco [3] sembra conservare ancora un'analoga potenzialità formativa.

Ora, movendo dal presupposto di una vasta unità etno-linguistica corrispondente all'unità fisico-geografica del Mediterraneo e rispecchiata ancor oggi, se pur frammentariamente, dalla toponomastica, è da attendersi l'affiorare di analoghe formazioni in -S- o in -SS- nelle zone montuose più conservative. Onde i tipi in -ASS- della Sardegna (es. : *Ussassai*), uniti a quelli anticamente documentati dell' Iberia (es. : *Turiasso*) [4] e della Liguria (es. : *Salassoi*), potrebbero risultare meglio lumeggiati in seno alle formazioni simili della toponomastica preellenica. La coesistenza di doppioni quali Ἄβα-Ἄβασις [5], Τύρβη- Τύρβασος [6], Τύμνος-Τυμνησσός [7], ecc., ha permesso

1. Kretschmer, *Einleitung in die Gesch. der griech. Sprache*, pag. 311 e seg. e Fick, *Vorgriech. ON*, pag. 126 e specialm. pag. 152; Pauli, *Eine vorgriech. Inschr. von Lemnos*, nelle *Altit. Forsch.*, II/1, pag. 44 e seg.; Sundwall, *Die einheim. Namen der Lykier*, pag. 268; Ribezzo, *Riv. Indo-Greco-Ital.*, IV, pag. 71; H. Krahe, *Die alten Balkanillyr. geogr. Namen*, 1925, pag. 10.

2. Cfr. E. Fiesel, *Namen des griech. Mythos im Etruskischen*, 1928, pag. 52 seg.; Ribezzo, *Riv. Indo-Greco-Ital.*, IV, pag. 230; Trombetti, *La lingua etrusca*, 1928, pag. 57; E. Forrer, *Mitteil. deutsch. Orientgesellsch. Berlin*, 1921, pag. 26 seg.; Kretschmer, *Glotta*, XIV, pag. 301; e cfr. da ultimo Hrozný, *Atti congr. etrusco*, 1929, pag. 190.

3. A. Luchaire, *Études sur les idiomes pyrénéens de la région franç.*, pag. 168; Schuchardt, *Die iberische Deklin.*, pag. 36; A. Trombetti, *Le origini della lingua basca* in *Memorie Accadem. Bologna*, 1923, pag. 155.

4. Hübner, *Monumenta*, pag. 242; per *Turia* (*Turiasson*) cfr. Schuchardt, *Mitteil. anthrop. Gesellsch. Wien*, XXXXV, pag. 112 e per *duriasu* = *Turiaso*, cfr. *Die iberische Deklin.*, pag. 40 (e pag. 22). Alcuni toponimi in -ASS- nell' Iberia sono raccolti da Meyer-Lübke, *Butlleti dialect. catal.*, 1923, pag. 8.

5. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griech. Sprache*, pag. 315.

6. Kannengiesser, *Aegäische, besonders kretische Namen bei den Etruskern*, in *Klio*, IX, pag. 46.

7. Fick, *Vorgriech. Ortsnamen als Quelle für die Vorgesch. Griechenl.*, pag. 32 e 33 (Κύρβα-Κύρβασα).

d'allargare lo sguardo in cerca di altre forme e per altri tipi anche al di fuori dell' Ellade e dell' Anatolia. Si potevano pertanto istituire dei raffronti fra *Olbasa* dell' Africa e dell' Asia Minore e *Olba* nella Spagna, *Bargasa* nella Caria e *Barga* nell' Italia [1]. Pure tali comparazioni a grande distanza lasciano quasi sempre il senso del vuoto intermedio. In alcuni casi però non manca il modo di colmare le lacune. Il filone che da Βάργασα della Caria porta a *Barga* dell' Italia si continua dall' Appennino tosco-emiliano per tutta una larga zona alpina fino oltre i Pirenei. Il nome di luogo *Barga* della *Tabula Veleiana* [2] vi segna una delle tappe più antiche. Per di più su quest' area occidentale *barga* sopravvive anche quale appellativo col senso di « capanna di paglia », « capanna di pastori costruita sul monte », « fienile » [3]; sopravvivenza che ci rende meno esitanti a vedere in *Bargasa* la forma derivata di cui *Barga* rappresenta quella primitiva [4]. Anche l'intervallo geografico tra l'africano *Olbasa* e l'iberico *Olba* (oggi *Huelva*) oppure tra quest' ultimo e l'asiatico Ὄλβασα potrebbe venir colmato da formazioni toponimiche del tipo *Olba* e *Olbia*. Ma avranno esse un' origine comune? Il famoso *Olbia* della Sardegna, pur essendo situato proprio al punto dove i due filoni s'incrociano,

1. E. Hübner, *MLI*, *Prolegom.*, LXXXVII; Schulten, *Numantia*, pag. 136; Trombetti, *Origini della lingua basca*, pag. 155 ed ora *La lingua etrusca*, pag. 58.

2. *Barga*, nomen vici, nel *Thesaurus* : « saltus praediaque *Bargae* » (*Tab. Vel.*, *CIL*, XI, 1147).

3. Jud, *BDR*, III, 8 e *Romania*, XXXIV, pag. 620, XLVI, pag. 473, nota 3 (per *barca) e v. Wartburg, *FEW*, I, pag. 253 *s. v.* * BARGA; Battisti, *Studi di storia linguist. e naz. del Trentino*, 1922, pag. 53; Tagliavini, *ZRPhil.*, XLVI, pag. 48 e seg. e *Dial. Comèlico*, *Arch. Rom.*, X, pag. 94; Prati, *Studi Trentini*, III, pag. 175 e *RDR*, V, pag. 95; Olivieri, *Topon. veneta*, pag. 302; S. Pieri, *Topon. Serchio*, pag. 139; Gualzata, *Nomi locali del Bellinzonese e Locarn.* in *Bibl. Arch. Roman.*, VIII/2, pag. 69; Kübler, *Die roman. und dt. ON Graub.*, 1926, pag. 59.

4. Nulla impedisce, per es., di ritrovare la forma *Barca*, così riccamente rappresentata nella toponomastica alpina, nel *Barca* dell' Iberia, paragonato già da Hübner col *Barca* della Cirenaica (*Prolegom.*, LXXXVII).

Ed altre comparazioni si presentano quasi spontanee alla mente. Così già lo stesso Hübner accostava l'iberico *Oeaso* all' africano *Oea* (Mela, I, 5 e Plinio, V, 4, 4). A tali concordanze si potrebbe aggiungere Καῦκα dell' Iberia (Tol., II, 6, 49) e Καύκασα di Chios (Fick, *Vorgr. ON*, pag. 61) e tener presente il doppione *Berga* (Barcelona) e *Bergasa* (Logroño) insieme con le osservazioni del Meyer-Lübke sul tipo BERG- nell' antica toponomastica dell' Iberia (*Vorröm. ON. iber. Halbins.*, in *Hom. Pidal*, I, pag. 64 e seg.).

potrà venir diviso da Ὀλβία Ἰβηρική di Ecateo e da *Olbia* (oggi *Eoubes*) della Gallia meridionale? non si tratterà in tutt' e tre i casi di fondazioni elleniche [1], come Ὄλβια della Bitinia, della Sarmazia e della Scizia? Permane tuttavia il dubbio che in qualche caso l'immistione di ὄλβιος o di Ὀλβία (femminile di Ὄλβιος « Giove ») [2] sia secondaria, specialmente se si tien conto della coesistenza di Ὄλβα (nella Panfilia), Ὄλβη (nella Cilicia) accanto a Ὄλβηλος (deformato poi in Ὄρβηλος nella Macedonia) [3] e accanto ai tre Ὄλβασα [4].

La facoltà formativa rispecchiata dai doppioni *Barga-Bargasa* e *Olba-Olbasa* sarebbe forse attribuibile anche al ligure, se in Σαλασσοί, nome di popolo della Liguria (Strabone, IV, 6, 5; *Salassi* in Plinio, III, 134) [5], si possa scorgere quella radice SAL- ch' è, per es., nel nome di pianta *saliunca* [6] e nel nome di rivo *Salascus* [7], provenienti dalla stessa regione e rivelantisi per liguri nel suffisso, senza ricorrere al paragone con l'omofono (ma incerto) demotico Σαλάσσοι

1. Cfr. Terracini, *Osservazioni topon. sarda*, pag. 17, nota 41. Fra i tipi in -ANE, a pag. 10 è citato il toponimo *Olbane*. Alla storia dell' antica *Olbia* il Pais dedicò una dotta monografia: E. Pais, *Intorno alla storia d'Olbia* dalla *Silloge Epigr. Olbiense* di P. Tamponi.

Per l'iberico *Olbia* (*Olba*?) cfr. Hübner, *MLI*, *Prolegom.*, LXXXVII e Meyer-Lübke, *Vorröm. ON. iber. Halbins.*, pag. 65, soprattutto nota 2.

Per *Olbia* nel dipart. Var (« Tum post Athenopolim et *Olbiam* et Tauroin et Citharisten est Lacydon Massiliensis portus », Mela, 2, 5, 77) cfr. Holder, II, 842 e Ribezzo, *RIGr.-Ital.*, IV (1920), pag. 68, dove è ricordato anche l'*Olbia*, nome delle Alpi, in Posid. (cfr. il nome del monte *Olbe* nella Carnia).

2. Kretschmer, *Einleitung*, pag. 420.

3. Fick, *Vorgriech. ON.*, pag. 106.

4. Ολβασα, città della Pamphylia, della Cilicia e della Cappadocia (cfr. Sundwall, *Die einheim. Namen der Lykier*, pag. 228).

5. Cfr. la ricca documentazione nel tesoro di Holder, II, 1300 e Philipp, SALASSI in Pauly-Wissowa, *Realenc.*, *s. v.*

6. Kretschmer, *KZ*, XXXVIII, pag. 119; *Arch. Roman.*, X, 1-20.

7. In un documento del secolo XII°: « rivus *Salascus* », affluente del Po, e cfr. *Salasco*, villaggio nella provincia di Novara; così *Salascus* in docum. del secolo IX° e X°, oggi *Salasc* nel dip. Hérault; per di più *Salasca* è nome di luogo nella Corsica (Ajaccio), cfr. d'Arbois de Jub., *Les premiers hab.*, II, pag. 51, 92 e 100. Cfr. pure Aebischer, *Annales Fribourg.*, 1928, p. 60 seg.

Fra i tanti nomi di corsi d'acqua dalla radice SAL- sul suolo dell' antica Liguria ricordo *Salubiasca*, torrente che forma una valletta laterale della Val Codera (Chiavenna).

della Mauretania Caesariensis (Tol., IV, 2, 20) [1]. In tal caso non sarebbero da interpretarsi diversamente *Tulliasses*, nome di popolo menzionato nell' editto di Claudio del 46 d. Cr. (*CIL*, V, 5050) e di *Vervasses*, nome di popolo della Valle di Non (*CIL*, V, 5059). Il primo, *Tulliasses*, sembra avere la radice comune con *Tullare* della *Tabula alim.* e coi due toponimi geograficamente più vicini : « de *Tulene* » dell'anno 1191 (*Codex Wang.*, p. 112) e « in loco *Tulis* » dell'anno 955 nell'Alto Adige [2]. La radice ch'è in *Verv-asses* sopravvive non solo nel nome di luogo *Vervò* (pron. *Vervòu*, in un documento del 1186 *Vervo*) [3], ma anche nel nome di torrente *Verva*, affluente della Bormina e del rio *Verva*, formante una valletta laterale della Val *Vermolera* (pure da VERV-?). Andrà forse schierato qui anche il toponimo *Clavasse* [4], attestato per il secolo XII°, oggi *Clavás* nella valle di Non, in quanto anche la radice CLAV- è riconoscibile in vari nomi di fiumi o di torrenti della regione alpina : *Ciavona* (Clavōna), nome di due torrenti, uno presso Roncegno (Valsugana) e l'altro presso Calvene (prov. di Vicenza), *Ciaón* (Chiavone), affluente del Láverda e *Chiavenna*, affluente del Po (presso Cremona). La vitalità di SAL-, VERV-, CLAV- nell' idronimia è naturalmente un indizio dell'antichità delle radici. E perciò nei casi in cui fa difetto la documentazione, molto significativa è la presenza di toponimi in -ASS- entro l'area di appellativi indicanti « accidentalità del terreno » e quindi attribuibili a una delle categorie più arcaiche del lessico : per es., *Gandasso*, valico nelle Alpi Orobie, *Gavassa* nella pianura padana e *Gavasa*, monte della Liguria (forma lo spartiacque fra il torrente Borbera e il Curone), il primo entro l'area di *ganda « pendio

1. Cfr. Dessau in Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, *s. v.* ; per il nome di popolo *Salassos* in rapporto con formazioni iberiche in -ASS- cfr. Meyer-Lübke, *Butlleti dial. catal.*, 1923, pag. 8.
2. Cfr. Prati, *Ricerche topon. trentina*, pag. 11 e 59 ; Battisti, *Studi di storia linguist.*, pag. 14 e *Sui più antichi strati toponom. Alto Adige*, in *Studi etruschi*, II, pag. 656.
3. Cfr. Prati, *Ricerche di topon. trentina*, pag. 12 e 20.
4. È la forma postulata dal Meyer-Lübke [*Clavass- o * Clevass-] per l'odierno *Chivasso*, quantunque un documento del 1159 ci conservi la forma *Clavasco* (*ZONF*, III/3, 1928, pag. 222). Cfr. pure P. Massia, *Del nome locale di Chivasso*, Ivrea, 1909, pag. 7 e A. Prati, *l. c.*, pag. 16.

In quanto a *Clavenna (etr.-lat. *Clavennius*, Schultze, pag. 568) e al nome di torrente *Chiavenna* cfr. Pieri, *Italia dialettale*, IV, pag. 205.

dirupato », i due altri entro l'area di *gava « rivo di montagna » [1].

Estendendo, ora, le possibilità alla Sardegna mi pare si debba rilevare il fatto che dei sardi *Ulássai*, *Ussássai*, *Ardasai* e *Talasai* la forma primitiva sembra essere rappresentata da nomi di fiumi, di torrenti o di monti, sia entro il territorio dell' isola sia in regioni aventi con essa presumibilmente il sostrato comune. Come accanto ai sardi *Ulássai* e *Ussássai* sono vivi il sardo *Ula*, nome di monte (paragonabile, forse, a *Ulla*, nome di fiume dell' Iberia; Mela, III 10)[2], e *Usso*, nome di torrente (paragonabile a sua volta a *Ussone*,, torrente della Liguria), così al sardo *Ardasai* [3] che trova l'appoggio del toponimo *Ard-ar* (Terracini) già entro il suolo dell'isola, al di fuori di essa potrebbero far riscontro *Arda* [4], nome di fiume anticamente documentato per la Liguria (con l'odierno *Ardana*, torrente presso l'antica *Libarna*).

1. Il Pieri, *D'alcuni elementi etruschi*, ecc. nei *Rendic. Accad. Lincei*, XXI, richiama l'attenzione sul nome di torrente *Trove*, che scende dai Monti di Montepulciano, *Trova* fosso (a cui aggiunge ora *Tròvole*, cfr. *Italia dialett.*, IV, pag. 199, e *Topon. Arno*, p. 52); il tipo è schierato sotto Tubra (Dubre), etr. Θupre (Schultze, pag. 302) donde *Tubra* (fluvio) citato fra i nomi di oscura od incerta provenienza nella *Topon. Serchio*, pag. 221 e *Tubre* nella Val Monastero (da Battisti, *Arch. A. Adige*, XXII, 19).

Vanno uniti qui anche *Trovasta*, paesello nella Liguria (Val d'Arroscia), *Trovo*, paese nella Lomellina (a sud di Binasco) e soprattutto *Trobaso* della Val d'Intragna in quanto non si debba separare dal non lontano *Drobasso* nella Val Mesolcina ad occidente di Roveredo? L'alternanza tra la sorda e la sonora all' inizio della parola potrebbe essere di conforto all' ipotesi.

2. Cfr. pure *Ulia* (Plinio, III, 10), *Ulisi*, *Ulisitanus* (*CIL*, II, 5497, 5498) raccolti da Hübner nei *MLI*.

3. Cfr. pure *Ardasina* nel *CIL*, XIII, 10010.

4. Per *Arda*, cfr. *Atti della R. Accad. di Torino*, 1896, pag. 920-930; *Ardae* (fluvius) in Holder, *Aggiunte*, 663.

La stessa radice è probabilmente contenuta in *Ardò*, affluente di sinistra del Piave, e *Ardò*, altro torrente delle Alpi Agordine, in *Ardivestra*, affluente della Stàffora (vi sbocca presso Godiasco); *Ardof* (val d'*Ardof*) nella Valfurva (Longa, *Studi romanzi*, IX, pag. 297); *Ardenza*, torrente che scende dal Monte Maggiore (Livorno) e sbocca a Torre nel Tirreno.

In quanto alla radice *ARD- non sarà inutile ricordare che Hübner riconosceva in ARDO- contenuto in Ardo-briga un elemento iberico non identificabile senz'altro con quello ch'è nel gallico Arduenna (Hübner, *MLI*, *Proleg.*, XCVIII e Pedersen, *Kelt. Gramm.*, I, 51). E Kretschmer, *Glotta*, XIV, 1925, pag. 318, nota 1 richiama l'attenzione sulla parola *ardiš*, più volte attestata nelle iscrizioni caldee, a proposito del nome di colle 'Αρδηττός a oriente di Atene e del nome di divinità *Ardinis*.

Infine il tipo *Tala*, nome di torrente nella Liguria e nell' Etruria, e *Tala-* (in *Tala-briga*, ecc.), componente toponimico dell'Iberia, concorrono a mettere in rilievo l'elemento derivativo -ASAI nel sardo *Tal-asai*. In questi tipi in -s- e -ss- della Sardegna come nei tipi affini anticamente attestati per l'Iberia e per la Liguria è lecito dunque vedere dei resti di una tendenza formativa che sul suolo dell' Ellade e dell' Asia Minore appare in una rigogliosa fioritura.

c). — *Indizi sul valore semantico della radice* *TAL-.

Ricostruita con la scorta delle testimonianze antiche e delle sopravvivenze attuali una vasta area mediterranea di TAL-, resta a tentare di raccogliere tutti gli indizi desumibili dalle fonti sul valore semantico della radice. A tal fine il materiale toponomastico giova poco ed ancor meno quello onomastico. Tutto il peso probativo ricade sul lessico. L'equazione : iberico *Tala-vinda* = alpino *vinutalina* (**vindutalina*) potrebbe prestare, per es., un valido appoggio, se in seno al materiale epigrafico raccolto e studiato dal Pauli *talina* fosse uno degli elementi meno oscuri. Il Pauli identificava la radice con quella in *talape* (Fabretti, 446) ; per quest'ultimo tipo proponeva la lettura **talane* e dal fatto che tanto *talina* quanto *talape* sono nomi incisi sullo stesso oggetto (pentole) credeva di poter arguire, pur in via del tutto provvisoria, che nelle due voci fosse celato l'appellativo indicante « secchia» o « pentola ». Malgrado questi ed altri tentativi d'interpretazione, l'iscrizione resta oscura non solo nei singoli vocaboli, ma anche in quanto alla sua appartenenza linguistica[1]. Gli interpreti s'accordano tuttavia

1. L'iscrizione, pubblicata dal Pauli, *Altital. Forsch.*, I, pag. 17, comprende le seguenti parole : *lavisesela-rupinu pitiave-velχanu-φelna vinutalina-kusenkustrinaχe*. In quanto all'appartenenza linguistica, se in alcuni vocaboli furono riscontrate chiare consonanze etrusche (specialm. in *pitiave* e in *trinaχe*), non mancherebbe la possibilità di comparazioni con altri nuclei linguistici. In *rupinus*, per es., si potrebbe identificare la radice ch'è in *rup-elos* delle iscrizioni lepontine ; se *pikutiu* dell'altra iscrizione nello stesso alfabeto ricorda nel suffisso l'etrusco *mazutiu* (Pauli, I, 106 ; Fabretti, 314), ricorda pure i nomi di persona non latini in -UTIUS ed anche l'iberico *tal-utium*. Nè credo si possa asserire che *kusenku* si rivela nell'elemento -NK- come « una delle più caratteristiche formazioni etrusche » (Pauli, I, pag. 106). Cfr. però in quanto ad *hatrencu*, Torp, *Etruskische Beitr.*, II, pag. 130 seg. ed in quanto al suffisso -NK- dichiarato « raro »

almeno in un punto: nell'attribuire a *talina* valore di appellativo con un suffisso *-ina* comune a un altro vocabolo, *rup-inus*, della medesima iscrizione. Risulta in tal modo isolato un appellativo **tala*, scevro da elementi secondari e tanto simile nella sua struttura al famoso appellativo *pala* « pietra sepolcrale » (?) delle iscrizioni lepontine.

Maggior sussidio sul valore semantico di TAL– viene indubbiamente da *talutium*. Ecco il testo di Plinio: « cum aurum ita inventum est in summo caespite, *talutium* vocant, si et aurosa tellus subest; cetero montes Hispaniae aridi sterilesque et in quibus nihil aliud gignatur huic bono fertiles esse coguntur » (*Hist. nat.*, XXXIII, 67). L'accenno pliniano alla *aurosa tellus*, quale premessa del nome *talutium*, apre, a mio avviso, uno spiraglio di luce su tutto il ceppo. È chiaro anzitutto che *talutium* rispecchierà un nome iberico latinizzato da Plinio; onde mi pare di poter avanzare l'ipotesi che nel sostrato mediterraneo avesse avuto le sue prime radici un appellativo movente da TAL– e indicante « terra », la cui vitalità non si spense col sovrapporsi dello strato ario-europeo. Le sue nuove diramazioni sarebbero in tal caso riconoscibili nella nota famiglia ario-europea, di cui fanno parte: sanscr. *talima-m* « pavimento », irland. ant. *talam* « terra », pruss. ant. *talus* « pavimento », slavo ant. *tĭlo* « suolo », arm. *thał* « regione », ecc. [1]. E fra i relitti che tuttora affiorano alla super-

nell'etrusco: Trombetti, *La lingua etrusca*, pag. 56; per la produttività di -NK- nel ligure invece, cfr. Kretschmer, *KZ*, XXXVIII, pag. 121 e seg.

Comunque, dall'analisi dell'iscrizione sembrano risultare con una relativa verosimiglianza i seguenti dati: 1) che *trinaχe* è una forma verbale (Torp, *Etrusk. Beitr.*, I, pag. 45); 2) che *φelna* è nome di persona identico a *φelna* (Fabretti, nr. 1356); 3) che *kusenkus* è un nome di persona (Bugge, *Das Verhältnis der Etrusker*, ecc., pag. 159) nella forma però del genitivo (Pauli, I, pag. 105). Contro l'interpretazione del Bugge di *vinutalina* « pentola di vino » basti l'osservazione del Bugge stesso che in tal caso ci attenderemmo **vinum-talina*, la forma, cioè, in cui la parola *vinum* ricorre per ben tredici volte nel testo della mummia.

Queste osservazioni tendono soltanto a dimostrare quanto sia oscura la cornice linguistica donde ci risulta *vinutalina*. Tuttavia, considerando col Torp *trinaχe* come una forma del verbo significante « offrire in voto » di cui *φelna* sia il soggetto con *kusenkus*, genitivo da esso dipendente, non sono chiuse tutte le possibilità di interpretare *vinutalina* in istretto rapporto con *φelna* e nel senso qui prospettato.

1. Cfr. H. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Sprachen*, I, 132; Walde, *Latein. etym. Wörterb.*, *s. v.* TELLUS; Boisacq, *Dict. étym. langue grecque*, *s. v.* τηλία; Lewy, *Beiträge zur Gesch. der deutsch. Sprache*, XXXII, pag. 137.

fice romanza vanno annoverati i tipi *talus*, *talbero*, *taubero*, *tauvero*, *touvro* « terreno in pendio », ecc., che costituiscono il legame tra *talutium* dei Pirenei e *tala (+ suff.) delle Alpi e che, venuti a noi attraverso il gallico, parteciparono con tutta probabilità della vita tanto dell'iberico quanto del ligure.

Il paragone col tipo pala, istituito dianzi per la sola struttura, può essere esteso, ora, anche alla produttività dei due tipi nella toponomastica : pala « roccia » particolarmente vitale nell'oronimia, *tala « terra ghiaiosa alluvionale » (?), in accordo col significato primitivo di *talutium*, nell'idronimia. Il composto *Talavinda* dell' Iberia, se interpretato « terra bianca », avrebbe in toponimi quali *Giralba* (documentato *Glarea alba*) nel Bellunese oppure *Terralba*, nella Sardegna e presso Pàdova [1], dei paralleli sinonimici; e similmente i derivati di TAL- in quanto si riferiscono a torrenti sarebbero dunque ispirati dalla ghiaia e dai ciottoli che ne formano il letto.

Ma il vasto sostrato mediterraneo di TAL- che così s'intravede, con l'iberico *talutium* al margine occidentale, diventa particolarmente perspicuo se si riconoscano gli estremi frammenti ad oriente in alcuni appellativi da TAL- tuttora vivi nel Caucaso. Infatti il georgiano conosce il nome *tali* « ciottolo, pietra focaia » che a sua volta pare riconnettersi coi pure georgiani *talaki* (Gruzia) e *talax* (Ingiloi) [2], tutt'e due col senso di « terra fangosa », non molto dissimile dunque da quello del pliniano *talutium*.

Alla congruenza **pireneo-alpina** *gao* — *go* « rivo » legata ai due nuclei idronimici di *Gabarus* (IBERIA) e *Gabellus* (LIGURIA) con *Gavoi*, quale frammento della SARDEGNA, unita a quella **ibero-sarda** *gorosti* — *colostri* « agrifoglio » sorretta dal toponimo sardo *Colostrais*, l'una e l'altra prese in esame nelle due prime parti di questo saggio, si può, ora, accostare una terza, certamente non

1. Cfr. D. Olivieri, *Topon. veneta*, pag. 266 e 296 ; S. Pieri, *Topon. Serchio*, s. « TERRA », pag. 167; Gualzata, *Nomi loc. Bellinzonese*, *Bibl. Arch. Roman.*, VIII, pag. 72. Si tengano infine presenti i numerosi riflessi di glarea nell'idronimia.

2. Cfr. v. Erckert, *Die Sprachen des kaukasischen Stammes*, pag. 95 ; cfr. A. Trombetti, *Memorie Accad. Bologna*, 1918, pag. 20; le voci mi furono confermate dal dott. Peradze, nativo della Georgia e lettore di georgiano all'università di Bonn, che qui ringrazio per le cortesi informazioni. Per il problema della parentela del basco con le lingue paleo-caucasiche rimando al recente studio dell'Uhlenbeck, *Over een mogelijke verwantschap van het baskisch met de palaeo-kaukasische Talen* in *Mededeelingen k. Akad. v. Wetensch. Amsterdam*, LV, 1923, pag. 105-137, e alla ricca bibliografia ivi citata.

meno significativa, **pireneo-caucasica** *talutium* — *talaki* sorretta dal toponimo sardo *Talasai*. All'interpretazione delle tre serie giova l'indizio degli elementi derivativi nei toponimi; se è lecito col Terracini vedere nei libici *Sard-oi* e *Auz-ai*, ecc. i tipi affini più contigui ai sardi *Gav-oi* e *Colostr-ais*, è altrettanto ovvio, par mi, di riconoscere nell'uscita *-asai* (*-assai*) dei sardi *Tal-assai* (*Tala*), *Ard-asai* (*Arda*), *Uss-assai* (*Usso*) e *Ul-assai* (*Ula*) un elemento derivativo che nelle regioni del Mediterraneo orientale raggiunge il massimo grado di coesione. Onde a completare l'antica compagine mediterranea, oltre al **filone libico-sardo-iberico** già messo in rilievo dal Terracini, si va delineando meno indistintamente il **filone da oriente verso occidente anatolico-egeo-iberico** con la Sardegna quale punto d'appoggio e d'incrocio.

*
* *

Questi esempi bastano per convincere quanto sia difficile interpretare storicamente una radice per mezzo dell' esame delle desinenze con cui essa è congiunta; se anzi questo è un terreno pressochè inesplorato, lo è probabilmente perchè i più valenti linguisti ne intuirono la poca solidità. Gli studi degli ultimi anni hanno però dimostrato che sarebbe errore, e grave, il trascurare affatto quest'indagine preliminare intesa a inquadrare un dato elemento costante (TAL-) entro la cornice degli elementi mobili di derivazione; indagine che, a parer mio, può raggiungere buoni risultati, soprattutto se limitata per intanto a singole regioni o a determinate radici e se sorretta da copioso materiale antico e moderno.

Ciò fece il Terracini per la Sardegna. Il quadro della « più antica toponomastica sarda » da lui tracciato così limpidamente non verrà a subire rilevanti modificazioni neppure in avvenire, troverà anzi in ulteriori ricerche, se mai, nuove conferme.

In causa del suo **isolamento** la Sardegna rivela, anche nella toponomastica come nel lessico, una fisionomia arcaica molto complessa, essendo per la sua posizione **centrale** la regione depositaria dei più antichi filoni linguistici che solcano e collegano il sostrato del Mediterraneo. Di essi due si possono riconoscere meno indistintamente : l'uno unisce l'isola all' Africa e all' Iberia, l'altro « pare aver il suo centro nel Tirreno settentrionale » e i suoi nuclei estremi d'espansione nei Pirenei e nel Caucaso, nella penisola iberica e in quella anatolica.

Bonn a. Rh. V. BERTOLDI.

LA VALEUR DOCUMENTAIRE
DE L'*ATLAS LINGUISTIQUE DE L'ITALIE* *ET* *DE LA SUISSE MÉRIDIONALE* (*AIS*)[1]

Ce n'est pas ici le lieu ni le moment de retracer l'histoire et la genèse de l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale* (*AIS*) dont le premier volume[2] contenant 199 cartes a paru en automne 1928. La préparation de l'enquête, les idées directrices qui ont présidé à la rédaction du questionnaire, au choix des endroits à explorer et des sujets à interroger, les principes mis à la base de l'enquête même, enfin une orientation sur la façon d'utiliser et d'interpréter les matériaux transcrits sur les cartes du nouvel atlas, tout cela a fait l'objet d'un exposé concis et fouillé dans le volume d'introduction qui a paru en même temps que le premier volume des cartes[3].

Mais il est naturel qu'arrivés au terme de l'enquête sur place, les directeurs de l'*AIS* jugent nécessaire un examen de conscience en se posant franchement la question que voici :

Quelle confiance pourra-t-on accorder aux matériaux lexicologiques que les enquêteurs, MM. Scheuermeier, Rohlfs et Wagner, ont recueillis dans plus de 400 endroits? ou, pour mieux dire : Dans quelle mesure correspondent à la réalité lexicologique des parlers italiens et rhétoromans les données qui se reflètent sur les

1. Texte remanié de la conférence faite au Congrès international de Linguistique romane, à Dijon, le lundi 28 mai 1928.

2. *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* von K. Jaberg und J. Jud, Die Mundartaufnahmen wurden durchgeführt von P. Scheuermeier, G. Rohlfs, M. L. Wagner. I. Band : Familie und Körper. Ringier et Cie, Zofingen (Schweiz), 1928. Le 2e volume doit paraître le 1er novembre 1929.

3. K. Jaberg et J. Jud, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument*, Halle a/S, Niemeyer, 1928. Le volume se vend séparément.

cartes du premier volume et qui se refléteront demain dans les volumes qui vont suivre ? C'est là une question angoissante que J. Gilliéron n'a jamais abordée pour l'*ALF* et à laquelle cependant nous avons jugé prudent de répondre, parce que nous estimons n'avoir rien à gagner ni rien à perdre en appliquant nous-mêmes une critique impitoyable à l'ouvrage que nous avons rêvé de mettre sur pied. Je vais soumettre au lecteur le résultat d'une série de sondages lexicologiques qui représentent, pour ainsi dire, un complément au sondage phonétique sur lequel M. Jaberg et moi venons de publier un article dans le t. 47 de la *Zeitschrift f. roman. Philol.*, p. 170-218.

Dans l'exposé qui va être soumis aux lecteurs de la *Revue de Linguistique romane*, nous nous proposons donc d'examiner les questions suivantes :

1) Quelle est la *valeur documentaire* des matériaux recueillis par l'*AIS* dans une seule commune ?

2) Dans quelle mesure les aires lexicologiques qui s'établissent à l'aide des matériaux de l'*AIS* reflètent-elles la *réalité* :

a) pour une *région restreinte* [1] ;

b) pour une *grande région* ou pour *toute l'Italie* ?

* * *

I. Quelle est la valeur documentaire des matériaux de l'*AIS* pour une seule commune ?

Pour juger avec équité de la valeur d'un atlas au point de vue lexicologique, il n'est pas superflu de rappeler au lecteur que nous allons comparer des matériaux recueillis dans des conditions sensiblement différentes.

Les enquêteurs d'un atlas font une halte de 3 à 6 jours dans la commune qu'on a choisie comme point représentatif, tandis que les auteurs des glossaires ou des monographies de patois dont les matériaux seront utilisés pour nos tableaux comparatifs ont constitué leur lexique soit dans leur pays natal, soit pendant un séjour prolongé

1. Nous prions le lecteur de vouloir bien consulter le chapitre XII du volume d'introduction : *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument*, p. 222-237, où nous avons exposé d'autres résultats de la confrontation des matériaux de l'*AIS* avec ceux d'autres linguistes (Gartner, Salvioni, Battisti, Bertoldi, Morosi, Merlo).

dans une région qui leur est familière. Personne ne saurait exiger que l'enquêteur de l'*AIS* ait pu fouiller — en quelques jours — le lexique communal ou régional avec le même succès que l'indigène ou le spécialiste familiarisé avec toutes les sources d'information qu'une commune peut offrir. Pour mettre à l'épreuve la vérité lexicale de l'*AIS*, il importerait peu de faire défiler devant le lecteur les formes patoises des mots comme duo, tres, auricula, genuculu, pede, etc. ; ce qui l'intéressera bien davantage, c'est de savoir jusqu'à quel point des mots *caractéristiques* — autant que le questionnaire de l'*AIS* le permet — ont été obtenus par les enquêteurs auprès de sujets dont l'attitude et l'intelligence influeront toujours profondément sur la valeur documentaire des matériaux que l'*AIS* fournira pour un point enquêté.

Nous avons choisi comme points de repère les parlers des communes suivantes : *Borgomanero* (étudié par Giuseppe Pagani), *S. Vigil* (étudié par Fezzi-Battisti), *Guardia Calabrese* (étudié par Gius. Morosi), *le Bormino* (étudié par Glic. Longa) et *le Comelico superiore* (étudié par Carlo Tagliavini).

1) BORGOMANERO (Prov. de Novara, Point 129 de l'*AIS*). En prenant, au hasard, comme base de notre tableau les lettres *m*, *n* du lexique de M. Pagani, publié dans les *Rendic. dell' Ist. lomb.*, 51, 919-936, nous reproduisons d'abord, pour les mots communs aux deux enquêtes, les formes transcrites par le linguiste italien et par M. Scheuermeier :

	PAGANI	*AIS* [1]
soltanto	*ma*	*mà* dü milla... (« soltanto due mila »)
schiaffi	*makafúlli*	*zġafá*
gozzo	*magǫ́k*	*magǫ́ᵏ*
ammalato	*maláviu*	*malā́vyu̯*
malvolentieri	*malvuantẹ́i*	*mìa vå̄ntẹ́y* = (« non volentieri »)
magnano	*mañǭ̃k*	*al mañœ̣́ᵏ*
manzo	*manẓǭ ; -ẓǭla*	*mandẓœ́ ; -dẓǭla*
mucchio	*müġġu*	*müġu*

1. Pour des raisons techniques, je suis forcé de simplifier la transcription de M. Scheuermeier.

pannocchia	*mápa*	*la máppa*
sornacchio	*matgajǫ́k*	*! i màkaryų̈́y* (plur.)[1]
nonna	*maribẹ́la, bẹ́la*	*bẹ́la, mắregrǫ́sa*
domenica	*dménga, mẹnga, mẹngadẹ́*	*ménga*
mettere	*mẹ́tti*	*mắtų̈* (p.p.)
falce messoria	*mẹ́ula*	*la mẹ́wla*
mica(négation)	*mia*	*míα*
zia	*miñá*	*dzíyya*
menare	*minẹ́*	*minúma* (prés. 4.)
suocero	*missẹ́*	*αl mẹsẹ́*
zolla	*mǫ́ta*	*na mǫ́·tᵗa*
moccolo	*mukẹttu*	*al mukə̀ttų*
lucignolo	*mucüššu*[2]	*stupíᵏ*
moneta	*munẹ́ja*	*la mųnéyya*
mungere	*múnzi*	*mų̈́ⁿzi*
faccia, muso	*múru, mustašu*	*! mų̈́zu*
montone	*mutǫ́k*	*al mutǫ́kᵏʸi* (pl.)
moccio	*nargúlla*	*! la nargúlla*
andare	*nẹ́*	*nẹ́*
prendete	*ñẹ́*[3]	*čápa l martẹ́* (imp. 2.)
rosso	*ñiffu*[4]	*rússų*
ramarro	*nigrǫ́*	*αl nigrœ́*
nuvola	*nivla*	*una nívlα*
nuvolo	*nivlu*	*l ẹ nívlų*
niente	*nútta*	*nútta*

Analysons rapidement les divergences entre les deux relevés. Il est entendu qu'un linguiste indigène comme M. Pagani a tout le loisir nécessaire pour noter dans son carnet à l'intérieur de sa famille ou auprès de ses connaissances les termes vieillis, pittoresques

1. Le point d'exclamation traduit sur la carte l'explosion de rire qui accompagnait le mot donné par le sujet.

2. Le sens « lucignolo » est-il assez précis ? Cherubini cite *moccusc* avec le sens de « quella parte del lucignolo della lucerna e dello stoppino della candela che per la fiamma del lume resta arsiccia e conviene torla via ».

3. *ñẹ́* = « venite » a été aussi recueilli par M. Scheuermeier.

4. La définition « rosso » donnée par M. Pagani est-elle exacte ? Cherubini cite exclusivement *persegh gnif* = pesca sanguigna, di sugo rosso. Dit-on à Borgomanero : *kavitti ñifi* « capelli rossi » ?

ou en train de se perdre; le sujet de Borgomanero, quelque excellent qu'il fût, ne pouvait pas, au cours d'un interrogatoire de trois jours, étaler à M. Scheuermeier toute la variété du vocabulaire d'un bourg de 8000 habitants. On ne s'étonnera donc pas que M. Pagani offre le terme plus ancien ou plus original dans *makafúlli* « schiaffi » (en regard de *zgafá*), *miñá* « zia » (en regard de *dzíyya*), *múru*, *mustašu* « muso, faccia, ceffo » (en face de *mü̃zu*), mais on nous permettra de remarquer que *zgafá* est néanmoins un type usuel dans toute la région, que *miñá* « tante », attesté exclusivement dans les environs immédiats de Borgomanero [à Oleggio, Borgo Ticino (d'après Tappolet) et à Suno (d'après Salvioni)], a dû nécessairement glisser à travers les mailles du filet de l'*AIS* du moment que le sujet de Borgomanero répondait par le terme plus moderne et sans doute très vivant : *dzíyya*. Les mots *múru*, *mustašu*, loin d'être absents sur la carte de l'*AIS*, figurent aussi sur la carte « viso » dans les parlers environnant Borgomanero pour les points 118, 128, 133, 137, 139, 158, 271.

S'il est vrai qu'en face du seul *menga*, donné par l'*AIS*, M. Pagani constate la présence de trois formes concurrentes pour « domenica » : *dménga*, *mẹnga*, *mẹngadé* — sans toutefois nous dire laquelle est en recul ou en progrès —, il est par contre intéressant de constater que pour « sornacchio », « faccia » et « moccio » (*i màkaryü̃y*, *mü̃zu*, *nargúlla*), l'enquêteur de l'*AIS* a pris soin de noter dans son carnet l'explosion de rire que provoquait chez le sujet la prononciation de ces mots, ce qui nous permet de déterminer avec plus de précision leur valeur stylistique et affective. Il est non moins intéressant de savoir que la femme, sujet de l'*AIS*, insiste sur ce que sa petite-fille l'appelle tout court : *bẹ́la* (grand'mère); il y a là sans doute un indice utile pour mieux comprendre la genèse de la forme abrégée *bẹ́la*, issue de *maribẹ́la*.

Mais si, au point de vue de la variété des termes pittoresques et affectifs, le relevé de l'*AIS* ne peut prétendre à se mesurer avec le glossaire de M. Pagani, l'*AIS* reprend sa supériorité sur le lexique de M. Pagani quand on examine les réponses données par le sujet de Borgomanero aux questions qui concernent par ex. l'élevage du bétail et la laiterie (p. 15-20 du Quest. normal) [1]. Voici la termi-

1. Voir les questions qui figurent aux p. 15-20 du Quest. dans le *Sprachatlas als Forschungsinstrument*, p. 147-149.

nologie agricole fournie par le sujet de Borgomanero, mais absente du lexique de M. Pagani :

vacca sterile	*na stę̂rna*
La vacca vuole il toro	*l ę tǫ́ra*
recipiente per dare il latte al vitello	*tsivrə̀ttu̯*
giogaja	*la kulą̊na*
nettare, « governare » la stalla	*règulẹ́ la stăla*
far uscire le vacche dalla stalla	*fẹ́ ñi fǫ́yi* (« farle venir fuori »)
richiamare le vacche	*va lá vultẹ́la !*
vaccaro, servo	*ɑl famẹ́y*
ruminare	*rų̈ngẹ́*
mugghiare	*brüǵẹ́*
siepe viva	*la šẹ́za*
porta nella siepe	*ɑr restẹ́*
greppia	*la manǵǫ́ra*
luogo dove sta la vacca nella stalla	*ɑl lẹ́čču̯*
fossa per l'urina delle vacche	*ɑl puz mœ́rlu*
mettere lo strame	*tẹndi̯ l váki̯*
canale d'irrigazione nei prati	*i rù̃zarœ́y*
« scanno » da mungere	*skañíkʸi*
secchio per mungere	*katsǫ́kʸi̯*
colostro	*ɑl sɑrǫ́ə*
colatoio	*ɑl kulíə*
panna	*la grẹ́ma*
spannare	*gramẹ́*
zangola	*la bülarǫ́la*
pestone nella zangola	*al bàtarœ́*
rancido	*ę rǫ́ʸnšu̯*
cuocerlo (scil. il burro)	*fẹ́ zliəgwẹ́lu̯*
feccia del burro	*ɑl lačǫ́*
arnese per dar la forma al formaggio	*la fulmə̀tta*

M. Pagani, en réunissant les matériaux du glossaire de Borgomanero, a surtout porté son attention sur les éléments de la langue familière du milieu bourgeois : par là s'explique la présence du

grand nombre des mots affectifs et pittoresques qu'un explorateur ne saurait guère provoquer spontanément au cours d'un interrogatoire artificiel. Par contre, tout ce qui concerne la terminologie professionnelle du paysan ou la faune populaire a beaucoup moins intéressé le savant italien : les lacunes de l'*AIS* qui fixe surtout le fonds objectif du lexique seront donc comblées par le vocabulaire de Pagani qui, à son tour, est complété par l'*AIS*.

2) SAN VIGIL, *fraction de la commune de Mareo* (*Marebbe, Enneberg*) (Prov. Trento, P. 305 de l'*AIS*).

Pour le parler ladin de Mareo, nous possédons, en dehors du glossaire d'Alton [1], les matériaux relevés sur place par Hermes Fezzi, jeune linguiste originaire de Saint-Vigil et publiés, après la mort de l'auteur, par Th. Gartner [2]. J'extrais de ce dernier travail, dû aux soins du grand linguiste, tous les mots concernant la fenaison en confrontant la transcription de Fezzi avec celle de M. Scheuermeier.

	FEZZI-GARTNER	SCHEUERMEIER (*AIS*)
tagliare il fieno	*s^{i}e*	*sių̨*
falce fienaia	*faltš*	*falć*
manico della falce	*faltχá*	*lẹ fal'ćá* [3]
maniglia della falce	*krǫtša*	*lẹs krǫ́ćαs*
la cote	*ko^{u}t*	*kú*
astuccio per la cote	*kodá*	*lẹ kọdá*
martellare (la falce)	*batər (lạ faltš)*	*bátαr la fálć*
incudine	*aŋküny*	*aŋkǘña*
il martello	*ma^i*	*máy da batαr*
la falciata	*bagǫ́t*	*aldáñ* « tratto falciato nel prato » ; *bagǫ́'ć* pl
spandere (il fieno)	*španė*	*španẹ bagǫ́'ć* « spandere il fieno falciato »

1. *Die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo*, 1879.
2. *Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern*, Beiheft 73 de la *Z. f. rom. Phil.*, 1923.
3. L'imprimerie ne possédant pas les signes *c* et *g* surmontés d'un double accent, par lesquels Ascoli et l'*AIS* transcrivent le *tχ* et le *dy* de Gartner, je les remplace ici par *c*, *g* avec apostrophe et accent superposé : *'ć*, *'ǵ*.

seccare (il fieno)	*setχé*	*sẹ'čẹ́ lẹ fẹ́n*
palo per seccare il fieno (« Heureiter, Heinzen »)	*štíflər*	*štíflαr*
mucchio di fieno sul prato	*kogói*	*(fa) kọgóy ; ẹn kọgọ́l*
la forca fienaia	*fũrtχa*	*la fúr'ča da fẹ́n*
il rastrello	*rəštel*	*lẹ rαštẹ́l*
gran mucchio di fieno nella montagna	*müdl*	*ẹn mű̃dḷ dẹ fẹ́n*
fienile	*tablé*	*lẹ tablẹ́*
il falciatore	*sotú*	*lẹ sọtú*
il guaime	*artigö*[1]	*l artigẹ́y* [1]
il seme del fieno	*armanyes*	*lẹz armáñαs*

Deux mots enregistrés par Fezzi-Gartner manquent dans l'*AIS* : *tsópa* « mucchio di fieno nel fienile » et *rəštlé* « rastrellare » ; par contre, le lexique de Fezzi-Gartner ne signale pas les dix mots suivants qui font partie de la terminologie de la fenaison : *ǫ̃ẓẹ fẹ́n* « rivoltare il fieno », *lintsọ́ da fẹ́n* « lenzuolo per trasportare il fieno », *ntọ'čẹ́ lẹ fẹ́n* « ammucchiare il fieno », *pọ́wfαl* « terzo fieno », *la pàšụntắda* « erba che cresce dopo il terzo fieno », *la bàtadűrα* « il martello e l'incudine del falciatore », *αn αgűtsα la fálč* « si affila la falce », *la vìra dal fal'čá* « cerchietto del ferro della falce », *lẹ táy* « parte tagliente della falce », *lẹ špinẹ́ d la fálč* « orlo rimboccato del tagliente della falce ». Et même, en faisant appel au dictionnaire d'Alton, nous y constatons des lacunes nombreuses : *króča*, *bagót*, *may*, *lintsó*, *špine*, *vira* manquent avec le sens indiqué ci-dessus, et les termes *armáñas*, *nto'čé*, *bàtadűrα*, *štíflαr* font défaut. Nous pourrions nous déclarer satisfaits du résultat du sondage que nous venons de faire en comparant les matériaux amassés par deux philologues indigènes avec ceux de notre enquêteur. Mais, par acquit de conscience, nous tenons à consulter la liste des trois cents mots [2] qu'a recueillis M. C. Battisti vers 1905 pour en extraire un choix de mots intéressants, rangés dans l'ordre qu'a suivi le professeur de Florence.

1. La forme de Fezzi provient de Marebbe, celle de l'*AIS* de San Vigil.

2. *La vocale A tonica nel ládino centrale*, 1907. Je laisse de côté, pour des raisons techniques, certains signes spéciaux employés par M. Battisti, tels que *a* avec deux points sous la voyelle ou les *o*, *a* renversés. Nous discutons ici de la valeur *lexicologique* des matériaux et non des variations inévitables entre les perceptions auditives des deux enquêteurs.

	Battisti	*AIS*
fienile	*tublẹ* [1]	*le tablẹ́*
resina del larice	*larjẹ́*	*lẹ lariẹ́*
spago	*špǻk*	*lẹ trẹ́* [2]
osa (3. du verbe « osare »)	*vẹgα*	*vaygẹ́* (inf.); *al la váya* 3.
fragola	(Marebbe) *pjẹiọrα*	*la pyẹ́yura*
capo	*ᵗjẹ*	*'ćẹ́*
rapa	*re*	*rẹ́*
ava, nonna	*laα*	*lǻa*
ape	*ẹ*	*ẹ́* ; *lẹs ẹ́s* (pl.)
fava	*fāᵘ*	*lẹs fáws*
mucchio di sassi	(Marebbe) *grūm də perəs*	(S. Vigil) *ẹn grụ̈m de pẹ́ras*
scarpa	(Marebbe) *tχaltsā*	(S. Vigil) *i 'ćaltsā̊*
scala	(Marebbe) *litrα*	(S. Vigil) *la lǐtra*
casale	*mẽš* [3]	*ŋ̥ lǘ* [3] *da páwr* (= podere)
cugino	*ẓormā̃*	*ẓọrmán*
rana	*arọ̄šk*	*arọ́šk*
sciame	*sā̃*	?; verbe : *sọmαné*
aja	*ārα*	*ǻra*
scopa	*grαnǻrα*	*granǻra*
calcagno	*χalᵗχañ*	*lẹ rẹnćẹ́y*
tessitore	*tᵒšẹ̄ra*	*lẹ tẹšẹ́re*
bugiardo (Marebbe)	*mõnsonạ*	*mùntsαná*
madre	*ọma*	*ọ́ma*
zappa	*sẹ̄rtl*	(vb.) *sartlé* [4]
tignola	*tẹ̄rmα*	*les tẹ́rmas*
qualche cosa	*val̮(k)*	*..vǻl* ; *..vǻlk*

1. Cf. Fezzi : *tablé* pour Marebbe ; Battisti, par contre, « *tublö* ».
2. = spago impeciato, v. aussi *tré* « Schusterfaden » dans Alton, *op. cit.*, *s. v.*
3. Cf. Alton, *s. v. mẽš, lüc.*
4. « Ammonticellare la terra intorno le patate ».

acetosella	*ažjα*	*ẹrba ǻžiα*
canape	*ᵗχ̣anāpyχ*	*la 'ćanápia*
zia	*medα*	*méda*
spalla	*šablχ*	*šǻbla*

Nous avons donc le droit de prétendre que le relevé de M. Scheuermeier reflète l'état actuel du parler de San Vigil (Point 305 de l'*AIS*) avec la même fidélité que celui de M. Battisti et que, au point de vue lexicologique, M. Scheuermeier mérite toute la confiance qu'on accorde sans sourciller à ses prédécesseurs, à Gartner, Fezzi et à M. Battisti.

3) Guardia Piemontese (Prov. di Cosenza, P. 760 de l'*AIS*).

Il y a plus de quarante ans, Gius. Morosi a noté sur place un certain nombre de formes du parler de Guardia Piemontese en Calabre, qui maintient jusqu'à l'heure actuelle avec une rare ténacité les traits essentiels d'un patois provençal des Alpes piémontaises (*Arch. glott. it.*, XI, 381-393). En 1924, M. Rohlfs visite la même commune pour l'enquête de l'*AIS*. Il peut être curieux de voir jusqu'à quel point le second relevé, fait à la distance d'une quarantaine d'années, s'accorde avec le premier. Pour varier le procédé des sondages, nous prenons comme point de départ *tous* les mots cités par Morosi aux §§ 1-3, 142-143 — pour autant qu'ils figurent dans notre questionnaire —, et ensuite le présent de deux verbes irréguliers.

	Morosi	Rohlfs
mano	*mån̶*	*mán̶*
domani	*dẹmån̶*	*dəmán̶*
bilancia	*balån̶ço*	*la balánts*
inanzi	*dẹnån̶t*	*enán̶* (adv.)
santo	*sån̶t*	*sánt*
canto 1.	*ćåntu*	*ćantǻvə*, impf. 3.
mando	*måndu*	*lu månt*
grande	*grånd ; -do*	*gránt*
salice	*såḷ* [1]	*lů sǻlᵊ*

1. Selon Morosi, *Arch. glott.*, XI, 343, *ḷ* « si pronunzia nella gola, spingendo e lasciando la punta della lingua contra la radice dei denti superiori ». J'avoue que la définition donnée par Morosi est quelque peu obscure pour un phonéticien moderne.

sale	*sāḷ*	*la sā̊l*
animale	*animā̊ⁱḷ*	*nəmátə*, pl.
esco	*så̊tᵘ*	*sátə* (inf.)
stalla	*štā̊lla*	*la štál*
cavallo	*kavā̊ⁱḷ*	*kavál*
alto	*åut*	*al ẹ yā̊wt* [1]
andare	*anā̊ʳ*	*anár*
mangiare	*minġā̊ʳ*	*minġár*
focolare	*fugā̊ʳ*	*fugulā̊r*
aja	*åjra*	*åyrᵊ*
carro	*kår* [2]	*kár*
bacio	*båis*	*båyz̧*
passero	*pås'ra*	*la pasulíl*
pasta	*påšta*	*la pášt*
fame	*fåm*	*... fā̊m*
ramo	*rā̊m*	*lu branćiṇ*
faccio	*fåu*	*ʃā̊w*
latte	*låjt*	*ḷǻyt*
più	*måj*	*...mā̊y...*
acqua	*åjga*	*l ā̊yga.*
aratro	*aråjre*	*arā̊yrᵊ*
cassa	*kåjsa*	*kǻys*
compro	*aćåtu*	*ćatár* (inf.)
matassa	*matejsa*	*matás*
volta	*vieġġ, jeġġ*	*yẹ́ġ*
formaggio	*furmeġġ, -ej*	*...lu̇ kā̊z̧*
natale	*dẹnā̊ⁱḷ*	*dənā̊lᵊ*
ditale	*diåⁱḷ*	*lu diyā̊lᵊ*
potare	*puǻr*	*pwár*
potere	*puẹ̈r*	*a vẹ́ pwẹ́r* (p. rem. 3.)
se potessi	*s'puvēsᵘ*	*pwẹ́sənə* 6.
scodella	*šquēla*	*la škwẹ́l*
padella	*pēla*	*la pẹ́l*
vitello	*vẹⁱḷ*	*vẹ́l*
maturo	*méur*	*mẹ́wrᵊ*
mietere	*mejre*	*mẹ́yr*

1. Sur *y* devant une voyelle initiale, v. Morosi, *Arch. glott.*, XI, 389, § 165.
2. Sur l'*ā̊* de Morosi, v. p. 263, n. 2.

anatra	*ánj^a*	
fiato	*fjå*	*lu jyá*
prato	*prå*	*erbåǵ*
strada	*strå*	*la vīy^ə*
ragno	*rañå*	*la rañá*
chiusa (p. p.)	*sarå*	*sårá*
aceto	*eẓí*	*l ẹzí*
sete	*sé*	*sẹ́*
dito	*dé*	*dẹ́*
marito	*marẹ̈*	*marí*
nipote	*nibü*	*nəbọ́*
cognato [1]	*kjinåt*	*'ćənåt*

Conjugaison de *anå^r* [2] « andare » : *våu^v*, *våj^u* (*vǻwə*) ; *vā* (*vá*) ; *va* (*vǻy*) ; *vå^ə*, *anén* (*anẹ́n*) ; *vé*, *ané* (*anẹ́*) ; *vǎn*, *ánẹn* (*ván*).

Conjugaison de *få^r* « fare » : *fåu^v* (*fāw*) ; *fā* (*fẹ́*) [3] ; *fá* (*fåy*) ; *fẹẓén*, *fān* (*faẓẹ́n*) ; *fẹẓé*, *fé* (*faẓẹ́*) ; *fån* (*fán*).

La divergence principale entre les notations de Gius. Morosi et de M. G. Rohlfs a trait à deux faits d'ordre phonétique, la voyelle finale et *l* final : *måndu* (Morosi) : *månt* (Rohlfs) « mando » ; *ṡtålla* (Morosi) : *la ṡtál* (Rohlfs) ; *kavå^l* (Morosi), *kavál* (Rohlfs). Mais la différence de notation entre les deux dialectologues n'est qu'apparente ; en effet, Gius. Morosi, dialectologue scrupuleux, nous avertit dans le § 48 de sa phonétique que les voyelles finales « si turbano et si dileguano nei casi stessi in cui si turbano e dileguano tra i Valdesi del Piemonte. *Solo è da notare che la tendenza al dileguo è qui ancora più viva e intacca pure l'-a finale*. Manca pur l'-*e* di appoggio, in luogo del quale si ha una vocale *indistinta assai cupa*, che i nativi trascrivono, come farò anch'io, per -*u* ». Et encore au § 57 : « L -*a* io di regola l'ho segnato, per *amor di chiarezza* ; ma, in effetto, egli è appena percettibile, massime dopo *j* e gli altri suoni palatili... e si riduce talvolta (come fanno del resto anche le altre atone finali), massime dopo *r*, all'*u* indistinto, come

1. Les formes patoises, correspondant à l'it. « pensando », « alba », « coltellata », « seta », « companaggio », « addomesticato », « occhiata », « annata », « giornata », « ferita », « nidata », « ajutare », enregistrées par Morosi dans les paragraphes de sa phonétique, ne figurent pas dans le questionnaire de l'*AIS*.

2. Je place les formes de l'*AIS* entre crochets.

3. Mais « fa » dans la phrase : *pi'ćẹ́ tə lu fa pyụ̊r* « perchè lo fai piangere » ?

in *kur*ᵘ « qua hora », *jeur*ᵘ « adesso », *ćárb*ᵘ « canapa ». Morosi a donc délibérément généralisé et unifié les variantes phonétiques de la voyelle finale qu'il désespérait sans doute de faire entrer dans une « loi », tandis que M. Rohlfs transcrit côte à côte des formes telles que : *la váć*ᵃ *pręñ*ᵃ « vacca pregna », *la váć ł a la muntīn*ᵃ = « la vacca è in caldo » (en regard de *váća*, conforme à la notation de Morosi) ; il note dans son carnet les troisièmes personnes *ćǭm*ᵊ « meriggia », *ṡkām*ᵊ « miagola », *rumīy* « rumina », *mfẹ́r* « inferra (un cavallo) », etc. (en face de *ming* « mangia » de Morosi) et fixe ainsi la perception momentanée sans retoucher après coup les variantes phonétiques. Quant à la notation *animåᵊl*, *kavåᵊl*, *cirveᵊl*, Morosi nous dit expressément à propos de la consonne finale : « Ṣ'ode ancora (en 1887 ?), ma solo in poston. e anzi in fine di parola, ed è in verità *evanescente* [1], la particolare pronunzia del *l* valdese e la vocale parasitica che in Piemonte volontieri l'accompagna : *animaᵊl̦* « animale », *kavaᵊl̦* « cavallo », *çirveᵊl̦* « cervello ». Comme M. Rohlfs, familier avec les parlers méridionaux, distingue sans difficulté l'*l* latéral et cacuminal fréquent dans le Midi de l'Italie, il ne l'aura pas noté à Guardia, parce que sans doute son sujet, âgé de 38 ans, avait abandonné cet *l* caractéristique déjà en voie de disparition au moment du relevé de Morosi (1878 ?) [2].

Notre relevé de Guardia Piemontese qui, au point de vue du lexique, l'emporte sur celui de Morosi, pourra donc être consulté avec la même confiance en ce qui regarde la phonétique.

4) Bormino (Isolaccia = P. 209 de l'*AIS*).

Le Bormino peut se vanter de posséder un vocabulaire régional qu'un instituteur, Longa, mort prématurément, a préparé avec un soin remarquable sous la direction de C. Salvioni. C'est en 1909 que j'ai fait sa connaissance personnelle dans son pays qu'il avait parcouru en compagnie de son père, botaniste excellent, dans toutes

1. Cf. les notations de Morosi pour « pelle » : *pẹ́l̦* ; « filo » : *fẹ́l̦* ; « martello » : *martẹ́l̦*, où il n'a déjà plus entendu la « vocale parasitica ».

2. Morosi unifie de même la notation *å* (<lat. Á) tout en prenant soin d'avertir le lecteur que « è innanzi tutto *pressochè* costante la tendenza all' *å*..... (§ 1) » : on n'a qu'à parcourir les notations de M. Rohlfs pour se rendre compte que nous sommes en présence d'une « *tendance* » qui est loin d'avoir triomphé et dont la victoire est plus que jamais douteuse, sans doute en raison de l'ascendant du calabrais environnant et de l'italien littéraire.

les directions. C'est à ma prière qu'il rédigea les beaux articles-spécimen qui traitent de la terminologie du chanvre et du lin, du battage du blé et de la cuisson du pain, publiés dans *Wörter und Sachen*, III, 110-116, VI, 174-193. L'éternelle insuffisance d'un dictionnaire même excellemment préparé ne saurait être mieux démontrée que par le fait qu'une autre linguiste [1], originaire elle aussi d'une vieille famille de Bormio, a apporté, quelques années après, une belle cueillette de mots nouveaux qui ne figuraient pas dans le *Vocabolario bormino*. Je choisis pour notre but les mots désignant les « mammifères sauvages » et la terminologie du « poulailler ».

Bormio	Longa [2]	*AIS*
a) mammifères sauvages :		
camoscio	*kamǫ́č*	*il kamǫ́č*
capriolo	*kabriǫ́l, kavriǫ́l* [3]	—
donnola	*bẹ́rǫla, -rüla*	*la bę̄r̄ula*
ermellino	*ẹ́rmẹlín*	*l ẹrmelín*
faina	*fǫín*	*fuín*
lepre	*lẹ́gur*	— [4]
lontra	*lúdria*	?
lupo	*lǫ́uf*	*al lǫ́wf*
marmotta	*marmǫta, mǫntanẹ́la* (Livigno)	*mar̄mǫ́ta, muntanẹ́la*
martora	*mártǫl*	*mar̄tul*
orso	*ǫrs*	*l ųrts*
pipistrello	*mẹzrat ẹ mẹzužẹ́l*	*la gr̄iñapǫ́la*
scojattolo	*la gúža*	*la gūža*
tasso	*tás*	*al tás*
topo	*rẹ́t*	*un r̄ẹ́t*
toporagno	*ratpíz*	—

1. A. Bläuer-Rini, *Giunte al Vocabolario di Bormio*, Biblioteca dell' *Archivum romanicum*, VII, 97-165.

2. Longa donne ordinairement la forme de Bormio, centre plus moderne que les vallées latérales, conservatrices au point de vue lexical. Mais il cite souvent, entre crochets, les variantes des vallées (Semogo, Cepina, etc.) que j'admets de préférence dans les colonnes du tableau.

3. Ce mot — de forme savante — n'est pas relevé dans le corps du lexique, mais dans la terminologie de la faune (p. 289).

4. A la question : « fiutare la lepre », le sujet s'est borné à répondre par *nastá*, de sorte que le mot « lepre » n'est pas entré dans le carnet de l'explorateur.

volpe		*gọᵘp*	*la gólp*
b) *terminologie du poulailler :*			
gallina	(Semogo)	*gẹlína*	*la gẹlīna*
gallo		*gal*	*il gál*
chioccia		*klóća*	*la klọća*
chiocciare		*klọćīr*	*klọćír̄ ; klućiš* 3.
far l'uova		—	*fẹr œ̄f*
pulcino		*pọlin*	*i pulin*
cresta		—	*la krẹ̄šta*
becco		*la bẹ́ka*	*il bẹ́k*
ala		*ala*	*l'åla*
penna		*plúma*	*una plůma*
sprone		—	?
uovo		*ȫf*	*l'œ̣̄f*
guscio d'uovo		*al krös d ȫf*	*al kr̄œ̣s*
torlo		*al rọs de l'ȫf*	*al rọ́z del œ̣̄f*
albume dell'uovo	(Semogo)	*la ćẹ́yra d'ȫf*	*la ćẹ́yr̄a*
gallare		—	...*kapunẹ́* (p. passé)
covare		*kọår ; kóa* 3.	*kuẹ́r̄ ; kůa* 3.
bastone del pollaio	(Semogo)	*pulinẹ́yr*, *pọlẹ́yr*, *kaponẹ́jra* [1]	*al pulinẹ́yr̄*, *pulyẹ́r̄*
pipita	(Semogo)	*pída*	*la pīda*
spennare una gallina		*šplumår*	*šplumẹ́*

Un glossaire régional se propose de dresser l'inventaire aussi complet que possible des mots et locutions d'une *vallée* ou d'une *province* ; par conséquent le glossaire de Longa offrira des termes techniques du vocabulaire du chasseur ou de l'aviculteur que le questionnaire d'un atlas, destiné à rechercher l'équivalent patois de notions ou d'objets *connus dans un pays entier*, devra nécessairement écarter. L'*AIS* n'a pas demandé l'équivalent de « covaccio delle galline » (*niča de li ğalina*), de « gallinella che comincia appena a far uova » (*pọla*), de « pollina » (*skuíta*), du terme enfantin désignant la poule (*pipí*). Le sujet d'Isolaccia, si excellent qu'il fût, pouvait fort bien ignorer le nom de la loutre et de la musaraigne —

1. Longa attribue expressément les deux premiers mots aussi aux dialectes des « vallées », tandis que *kaponẹ́jra* ne semble être connu qu'à Bormio ; or l'*AIS* a recueilli le parler d'Isolaccia et non pas celui du centre !

dont il faudrait d'ailleurs connaître la fréquence actuelle — qu'un chasseur passionné pouvait au besoin communiquer à Longa. Mais, à part ces termes spécifiques, les matériaux relevés à Isolaccia sont confirmés par Longa qui, à son tour, n'a pas enregistré « fare uova » (*fẹr öf*), « gallare » (*kapunḗr*) et « cresta » (*krẹ́šta*). Mais l'*AIS* se révèle supérieur au vocabulaire régional dès l'instant où le géographe désire être informé sur l'aire d'un mot tel que bormin. *krös* « guscio dell'uovo ». Malgré l'affirmation de Monti dans son *Vocabolario comasco*, le mot n'est pas particulier à Bormio : un regard jeté sur la carte « coquille de l'œuf » et « coquille du colimaçon » suffira pour situer *krös* au milieu de sa famille, attestée ailleurs dans la Valteline, dans le Val di Bregaglia et dans les Grisons romanches. L'atlas arrache le mot de son isolement dans le vocabulaire où il surgit au hasard de l'ordre alphabétique ; il le replace dans sa véritable ambiance régionale et fournit au linguiste une foule de faits synchroniques dûment transcrits et exactement localisés.

5) Padola (P. 307, Comelico superiore, prov. di Belluno).

Dans l'*Archivum romanicum*, X, 1-200, M. Carlo Tagliavini a publié la première monographie vraiment scientifique qui traite des parlers si intéressants du Comelico superiore : l'étude systématique de la phonétique et de la morphologie d'une quinzaine de villages est suivie d'un glossaire des mots caractéristiques de la région, avec leurs variantes locales.

Padola représente le numéro 3 de la série des villages enquêtés par M. Tagliavini : toutes les fois que je cite une forme attestée chez Tagliavini non pas pour Padola, mais pour les deux villages voisins, Candide (1) ou Casamazzagno (2), j'ajoute entre crochets le numéro dont M. Tagliavini a affecté le village sur la carte jointe à la p. 24 de son travail.

Dans le premier tableau, on trouve un choix de mots caractéristiques et communs aux deux enquêtes qui sont compris sous les lettres L et M du lexique de Tagliavini. Sur la même ligne, je place à côté des formes obtenues par le savant italien les réponses faites à M. Scheuermeier par son sujet de Padola.

	Tagliavini	Scheuermeier
pietra del focolare	*larínə* (1-2)	*arínə ; arínəs*, pl.
leccare	*lẹndi* (1-2)	*lẹ́yndi*, *lẹkā̆*

ombellico	*limbarþǫ́n*	*l ìmbärθún, ìmb-.*
lì, là	*vilǫ́*	*vilǫ́*
slitta	*lieuza*	*lię́wza*
nevica	*máia*	*máya ; mayę́*
mucchio di fieno che si fa entro il fienile	*mδęna*	*mδę́na*
sacrestano	*mǫ́ngu* (1-2)	*mǫngu*
mattone	*muδǫ́n*	*muδún*
lamponi	*mũia ; mui*, pl. (1)	*al muy* (pl.)
vaso di legno con dei fori che serve alla fabbricazione del formaggio	*mul* (1)	*al múlʹǫ* (vieilli)
andare nei pascoli di alta montagna	*muntįé* (1-2)	*mǫ́ntyę́*
strumento per far tornare la caldaia	*músa* (1-2)	*múša*

S'il y a concordance parfaite entre les types lexicologiques, les variantes formelles ne manquent certainement pas [1]. En regard de la forme *larín* relevée par Tagliavini notre enquêteur a noté la forme *arín*, répétée deux fois sans l'article par son sujet. En face du résultat intéressant de umbilicu : *limbarþǫ́n* de M. Tagliavini, notre enquêteur a obtenu *l ìmbärθún, ìmb-*, et cette dernière est confirmée par le lexique du curé Pietro da Ronco qui connaît à fond le vocabulaire de cette région.

Dans le second tableau, j'ai réuni, sur la foi du glossaire de M. Tagliavini, la nomenclature si typique de tous les arbres forestiers de la vallée supérieure de la Piave.

	Tagliavini	Scheuermeier
faggio	*vę́spla, fagę́r* (3)	*la vę́špǫla, al lę́n fagę́r*
betulla	*boδę́i* (12) [2]	*ęl bǫdǫ́y ; i bụdǫ́yș*
larice	*láres*	*al lãraș*
abete	*vδín*	*al vδín*
pina dell'abete	—	*la píta*
abete rosso	*pþúa*	*al pθúa*

1. D'ailleurs, pour huit mots, les formes n'ont pas été relevées dans la même commune !

2. 12 = forme de la commune de Valle.

aghi dei coniferi	*ðẹ́ma*	*la dẹ́ma*
rami	*ramu*, sg.	*rámα*
rami sottili	*fráisä* (1-2)	*frayṣä*
ontano	*áunu*	*l áωno*
ontano nano	*mṹga*	*la mṹga*
nociuole della cembra	—	*i ćúrći*
acero	*áiẹr*	*l áyαr*
alberella	*trẹ́molo* (1-2)	*il trẹ́mọlo*, *-mọ*
sorbo	*mlẹ́star*	*ᵐlẹ́stẹr*
sorba	—	*pumẹ́la*
ginepro	(*d*)*nẹ́gui*	*i nẹ́gwi*
ontanello	*ampiaðẹ́i* (12)	*i àmpyavẹ́ṣ*
pruno selvatico	—	*li parúmbuḷị*

Si je ne me trompe, notre enquêteur, M. Scheuermeier, n'a qu'à se féliciter d'avoir engrangé une moisson aussi riche et d'avoir même recueilli quelques mots que ses sujets n'ont pas communiqués à M. Tagliavini.

II. Valeur lexicologique des matériaux de l'*AIS* pour une région ou pour tout le territoire enquêté par l'*AIS*

Nous disposons, à l'heure actuelle, d'une série d'études onomasiologiques dont les auteurs ont recueilli les matériaux dans un grand nombre de communes de la Suisse romane, de l'Italie et de la France, dans les glossaires imprimés ou dans les recueils inédits des glossaires régionaux de la Suisse.

Ces travaux, basés sur une documentation abondante pour certaines régions, sont d'un précieux secours pour le contrôle des cartes de l'*AIS* qui, du reste, avec leurs quelques centaines de formes synchroniques et exactement localisées, fournissent un point de départ presque idéal pour toute étude onomasiologique. Qu'on s'avise une belle fois de supprimer dans les travaux sur les noms des mois, des saisons, du carnaval, de la Pentecôte, de la Chandeleur, etc., tous les matériaux que M. Merlo a puisés dans les cartes de l'*ALF*, on verra qu'alors il ne lui resterait plus assez de formes pour reconstituer la répartition géographique des types lexicologiques principaux sur le sol de la France !

Nous allons maintenant essayer les sondages les plus variés, toujours dans le but de permettre un jugement personnel aux linguistes désireux de se renseigner sur la valeur documentaire des matériaux donnés par l'*AIS*. Nous allons examiner les résultats de l'enquête de l'*AIS* pour :

a) les noms de la « *faux* » dans les parlers rhétoromans et trentins ;

b) les désignations du « *regain* » dans les Alpes ;

c) les mots désignant « l'*étincelle* » dans les parlers émiliens et romagnols ;

d) l'extension des types *ghezzo* et *zamardo* = ramarro en Lombardie et en Toscane ;

e) les mots signifiant « *éteindre* » dans les Grisons et le canton du Tessin ;

f) les noms du « *dindon* » en Sicile et dans le canton du Tessin ;

g) les mots « isolés » désignant « l'*automne* » et le « *mois de juillet* » dans l'Italie entière.

a) *Les noms de la « faux » sur le territoire rhétoroman et lombard du Trentin.*

Pour connaître les noms de la faux, nous disposons des matériaux recueillis dans plus de cent communes du territoire rhétoroman et du Trentin par Gartner[1] et M. v. Ettmayer[2]. 80 % des endroits possèdent le mot latin falce. Je me borne à donner le tableau comparatif des formes recueillies dans *le même village* par deux linguistes autrichiens 50 et 30 ans avant M. Scheuermeier et à passer ensuite en revue les seuls termes qui sont ou des dérivés de falce ou des mots d'origine inconnue.

GARTNER-ETTMAYER[3]		*AIS*	
Stalla	*fẹtš*	P. 35	*fẹ̄č*
Zernez	*fọtš*	P. 19	*fọ̄č*
Poschiavo	*fåltš*	P. 58	*fålš*
Gröden (Gardeina)	*faᵘtš*	P. 312	*fáwč*

1. *Handbuch der rätoromanischen Sprache und Literatur*, 1910, p. 131.

2. *Rom. Forsch.*, XIII, 359 ss.

3. Je laisse de côté les notations des six espèces d'*a* que l'oreille du savant viennois était capable de percevoir et de distinguer.

S. Vigil	*fåltš*	P. 305	*la falć*
Arabba [1]	*fa$^{u t}$š*	P. 315	*fáwć*
Ampezzo	*fǫ^{u}tse*	P. 315	*fǫ́wtsẹ*
Pejo	*fautš*	P. 320	*fáwć*
Rabbi	*fa̯utš*	P. 310	*fạ́wć*
Castelfondo	*fåutš*	P. 311	*fawḉ*
Stenico	*faltš*	P. 331	*fẹ́r da ṣẹgå̃r*
Roncone	—	P. 340	*fẹr da ṣẹgå̃r*
Bagolino	*blam*	P. 249	*la blám*
Tiarno di Sotto	*fåltš*	P. 341	*fẹr da ṣẹgå̃r*
Limone	—	P. 248	*fẹ́r da ṣẹgár*
Lumezzane	—	P. 258	*la ránẑa*
Padola	*fa^{u}θi*	P. 307	*la fáωẑẹ*
Claut [1]	*fálθ*	P. 326	*la fálθ*
Forni di Sotto	*faltsét*	P. 327	*fåltš*(v.), *fal^{t}sẹ́t*
Tramonti	*faltš*	P. 328	*fálć*

Il n'existe que pour une seule commune une divergence de forme : à Stenico, M. v. Ettmayer avait obtenu : *faltš*, M. Scheuermeier : *ránza*, c'est-à-dire le type du bresciano inférieur qui a poussé jusqu'à Limone (P. 248), près de Riva sur le lac de Garde.

Quant aux dérivés de falce ou aux mots d'origine inconnue qui désignent la faux, je les réunis ci-dessous :

1) *blam*, qui doit être identique au *voulame* du Midi de la France, est attesté pour le seul village de Bagolino (P. 249), selon M. v. Ettmayer et l'*AIS* ;

2) *ranza* a été noté par v. Ettmayer à Villanova S. Clisi près de Salò (lac de Garde) à proximité du P. 247 (Monasterolo) : *la rándza* ; à Breno et à Ponte di Legno (Val Camonica) dans le voisinage immédiat de Borno (P. 238) : *la rándza*, de Sonico (P. 229) : *al ránθ*, et enfin dans la partie inférieure du Val Bona où nous n'avons pas de relevés [2] ;

3) *meṣǫ́ra* à Malcesine doit être une erreur du sujet de M. v. Ettmayer confondant momentanément la « faucille » (= messora) et la « faux » ;

4) *faltsét* est attesté pour Forni di Sotto (P. 327) par Gartner et

1. D'après Battisti, *La vocale A tonica*, no. 158.

2. Nous avons choisi Roncone, dans la partie supérieure de la vallée, qui a *fer da segar*, confirmé par le *fer* relevé par M. v. Ettmayer dans la commune voisine de Lardaro.

l'*AIS* ; *faltšét* de Clauzetto, *faltšét* à Gemona sont situés entre *falčét* de Moggio (P. 329) et *falčẹ́t* de Tricesimo (P. 338). Selon l'*AIS*, *falčét* est aussi vivant à Cedarchis (P. 319), à Sant'Odorico (P. 348), et à Ronchis (P. 357). L'expansion du diminutif *falčet* aux dépens de *falč* semble être en rapport avec la diffusion d'un type de faux plus légère que celle employée par le paysan d'autrefois ;

5) *falšót* que M. Gartner avait rencontré à Gorizia en 1882 ne figure pas dans le carnet de M. Scheuermeier qui a choisi à Gorizia comme sujet un serrurier indigène. Le mot *falšót* est attesté par M. Ugo Pellis, dans son étude sur le parler frioulan des bords de l'Isonzo, mais le même auteur ajoute prudemment (p. 35) que, à côté de *falšot*, « in qualche luogo si dice *falš* ». Lorsque M. Scheuermeier a fait le relevé du patois de Ruda au sud de Gorizia, il a eu sans doute à faire à l'un de ces villages, où *falšot* est inconnu ou bien remplacé par *falš*.

C'est donc le seul terme qui, pour les noms de la « faux », ait échappé, dans la région des Alpes orientales, aux mailles de l'*AIS*.

b) Le « regain » dans les parlers alpins de l'Italie et de la Suisse.

En utilisant les matériaux de mon fichier personnel et ceux de Gartner, *Handbuch*, p. 271, je groupe tous les types régionaux depuis le col de Tende jusqu'à Udine pour les confronter avec les données de l'*AIS*.

SOURCES DIVERSES [1]	*AIS* [1]
I) REIS(S)A : Castellinaldo *rẹ́ši*, (piém. *risi*).	I) Points 160, 161, 165, 167, 170, 172, 175, 176, 177, 181, 182, 184 [2].

1. Dans la colonne de gauche, on trouve les types lexicologiques régionaux désignant le « regain » que j'ai puisés à toutes les sources écrites dont je dispose ; dans la colonne de droite, je cite les termes recueillis par M. Scheuermeier soit dans le même village, soit — ce qui est plus fréquent — dans la même vallée ou dans la même région, en indiquant les numéros des points de la carte de l'*AIS*. Il est impossible que les formes souvent assez vaguement localisées qui figurent à gauche (piémont., ossol., Val Blenio, frioul.) soient toujours identiques à celles placées à droite et dûment localisées. Ce qui importe ici, c'est de signaler au lecteur l'étonnante richesse formelle des mots, l'accord souvent frappant entre les variantes locales à gauche et à droite, et enfin la présence, sur la carte « regain » de l'*AIS*, de *la totalité des types* lexicologiques alpins qui sont actuellement connus depuis Ventimiglia jusqu'à Udine.

2. Ils se continuent en France, v. *ALF* carte « *regain* », cf. aussi E. Tappolet, *Bulletin du gloss. des patois de la Suisse rom.*, X, 17 ss.

II) RESEITA : Usseglio *arseità*.

II) Points 142, 153.

III) RECHORDA : Pral *rkort*, Pragelato *rękǫ́rt*, Val Soana *rekórp*, Val d'Aoste *recors*, piém. *riorda*, Piverone, Valle di Strona *riorda*, valses. *argorda*, Borgomanero (= P. 129) *argǫ́rda*.

III) Points 114, 117, 121-129, 131-138, 140, 143, 144, 146, 152, 155, 156, 158.

IV) REVIOURE : —

IV) P. 150.

V) RECIDIVU : 1) ossol. *arsí* ; 2) Valverzasca *resciadiv* ; 3) Valmaggia *arẓadíw*, *rasadíw* ; 4) Bellinzonese *radisì* ; 5) Arbedo *redesì* ; 6) mesolc. (San Vittore) *reẓíf* ; 7) Val Blenio *radesí* ; 8) com. *resariv* ; 9) Surselva *rischdiv* ; 10) Disentis *rəẓdíf* ; 11) Celerina *raẓdíkf* ; 12) Savognin *raẓdékf* ; 13) Sent *raẓdíf* ; 14) bergell. *rašdíf* ; 15) Fondo *aŋǧiva*, *arǧíva* « Grummethaufen » ; 16) Val Camonica *ressiva* ; 17) Val di Sole (Vermiglio) *rišío* ; 18) trent. *erẓiva* ; 19) roveret. *arẓiva* ; 20) vicent. *ersiva* ; 21) venez. *arẓariva* ; 22) Portogruaro *arẓilīva* ; 23) frioul. *arẓive* (sans localisation, Pirona).

V) 1) ossol. (P. 115) *l arẓí*, (P. 107) *rẓíy*, etc. ; 2) P. 42 *rèẓadíf* ; 3) P. 41 *raẓadíf*, P. 50 *àrẓadíw* ; 4, 5) P. 53 *radaẓí* ; 6) P. 44 (Mesocco) *ęl rǫdęẓíf* ; 7) P. 22 *rαdαẓí* ; 8)—9) P. 1 *riẓdíf* ; 10) P. 11 (Surrhein) *riẓdíf* ; 11) P. 28 (Zuoz) *rαẓdíkf* ; 12) P. 25 (Reams) *rαẓdękf* ; 13) P. 7 (Ardez) *rαẓdíf* ; 14) P. 45, 46 *rαẓdíf* ; 15)—16) P. 229 *α rręšíf*, Ossimo *rišíα* ; 17) le reste de la vallée a le type VI, cf. aussi 331 (Stenico) *reẓedíf* ; 18)—19) P. 343 *ęrẓíva* ; 20) P. 352, 354 *ardíva*[1] ; 21) P. 375, 385 *arẓaríva* ; 22) P. 346 *àrdęlíva*[1] (= terzo fieno) ; 23) P. 359 *arẓíva*. [Je laisse de côté d'autres variantes de l'*AIS*].

VI) (A)DIGÖR : 1) Basse-Engadine : Sent *adǧör*, Remüs (P. 9) *a'dyœ́r* ; 2) Val Müstair *arǧör* ; 3) poschiav. *digör*[2] ; 4) Bormio (*a*)*digöjr* ; 5) Val di Non : Fondo *diguę́r*, *ăguę́r*, Cunevo

VI) 1) P. 9 *a'ǧœ̨́r*[1] ; 2) P. 29 *αr'ǧœ̨́r* ; 3) P. 58 *αdigœ̨́yr* ; 4) Isolaccia (P. 209) *adigœ̨́yr̂* ; 5) Castelfondo, P. 311 *aguę́r* ; 6) P. 320 *dę'ǧœ̨́y*, P. 310 *argyœ̨́r* ; 7) P. 332 (Faver) *dęgœ̨́r* ; 8) P. 323 (Pre-

1. Le -*d*- provient de -ẓ- dans certains parlers vénitiens de la Terra ferma ; sur la valeur de 'ǧ, v. p. 257, n. 3.

2. Tiraboschi connaît aussi *digör* (Val Brembana), mais, dans son *Supplément*, il déclare que *cort* est vivant dans toutes les vallées : l'*AIS* ne connaît *adegör* que pour la Valsassina (P. 234).

degœr ; 6) Val di Sole, Malè *deghjör*, Ossana *degör*, Termenago, Pejo (= P. 320) *degöi*, Rabbi (= P. 310) *argjhör* ; 7) Val Fiemme *adigœ*[i] ; 8) Val Fassa inf., Vigo *digé* ; 9) Gardena *digúei* ; 10) Marebbe *artigoe*[i] ; 11) Livinallongo (Buchenstein) *artaguói* ; 12) Ampezzo *antigoi* ; 13) Comelico superiore *utigói, oti-* ; 14) Val Fiorentina *varteguöi* ; 15) Forni Avoltri (= P. 318) *urtigoul* ; 16) frioul. *altijul, antijul, artijúl*.

dazzo) *l adigǣy* ; 9) P. 312 *digúαy* ; 10) P. 305 (S. Vigil) *l artigéy* ; 11) P. 315 *l artęgwǿy* ; 12) P. 316 (Zuel) *l ǫwtigǿy* ; 13) P. 307 (Padola) *ǫtigúy* ; 14)-15) P. 318 *urtigǿwl* ; 16) P. 319 *àntivūl*, P. 327 *altigǿj*, etc. [L'*AIS* a encore d'autres variantes qu'on laisse ici de côté].

VII) (A) DORK, KORT : 1) berg. *cort* ; 2) Valvestino *kǫ́rš, kǫrt* ; bresc. *cort* ; 3) Val Rendena *kòrθ* ; 4) Giudicarie (Pinzolo) *cort* ; 5) bellunes. trevis. *dorch*, Erto *dǫrk* ; 6) Valsugana : *kòrθo*.

VII) 1) P. 236, 237, 244, 245, 247 ; 2) P. 238, 249, 258 ; 3) P. 330 *kǫ́rt* ; 4) P. 340 ; 5) Bellunese P. 325 *adǫ́rk*, P. 336 *dǫ́rk* ; P. 326 *dǫ́rk* ; 6) P. 344 *kǫ́rdǫ*.

VIII) ARIESI : frioul. *ariesi* (Pirona, forme non localisée) (= type I ou V?).

VIII) Frioul, P. 328 *riẹ́zi*, P. 337 *riẹ́ze*.

Si on parcourt cette immense variété de formes, presque troublante au premier abord, on reste frappé de deux faits : 1) l'accord vraiment remarquable, pour les types et leurs formes diverses, entre l'enquête de l'*AIS* et les documents recueillis avant l'*AIS* ; 2) la présence sur la carte de *l'AIS* de *tous les mots* jusqu'ici connus pour désigner le « regain » dans la région *alpine*. Pas un seul n'a échappé aux mailles du filet de notre enquêteur.

c) Les mots qui désignent l' « étincelle » dans l'Émilie et la Romagne.

Dans une brochure intitulée *L'Atlante linguistico italiano con un saggio di Atlante emiliano-romagnolo*, M. Tellini a inséré une cinquantaine de cartes qui résument une enquête poursuivie sur une quarantaine de points à l'aide de sujets habitant Bologne, mais originaires des différentes régions de la Romagne et de l'Émilie. Je choisis à dessein parmi ces cartes celle intitulée « favilla » (p. 89),

parce que la variété des types lexicologiques y est particulièrement remarquable. En effet, le professeur de Bologne fait figurer sur sa carte jusqu'à 16 mots différents disséminés dans les deux provinces [1]. De ces 16 mots, quatre n'apparaissent pas sur les cartes de notre *Atlas* [2] : l'un n'est attesté, d'après Tellini, que dans deux endroits, les trois autres n'ont été recueillis que dans une seule commune. Par contre, les matériaux de l'*AIS* ajoutent aux 16 termes recueillis dans la brochure de Tellini 5 autres types qui lui ont échappé, et dont l'un aussi a été relevé dans deux communes [3]. Il est donc évident, lorsque l'on a affaire à des mots qui n'obéissent pas aux ordres venus des langues directrices de la ville, qu'aucun atlas de l'Italie entière ne saurait emmagasiner la multitude des termes existants pour rendre une idée comme celle de « l'étincelle ». C'est aux atlas régionaux ou aux glossaires locaux de nous offrir une connaissance plus complète de certaines aires lexicologiques et de nous fournir les matériaux qui permettent de voir comme au microscope tout le mouvement de la vie lexicale à l'intérieur d'une région explorée par des spécialistes jusque dans le dernier de ses villages.

d) Les aires de GHEZZO *et de* ZAMARDO « *ramarro* ».

La publication par M. Adriano Garbini des deux volumes intitulés *Antroponimie ed Omonimie nel campo della zoologia popolare* [4] met à la disposition des linguistes un admirable trésor de matériaux recueillis par l'auteur lui-même ou par des correspondants dans toutes les régions de l'Italie. Aucun atlas de l'Italie ne pourra rivaliser avec la documentation hors de pair de M. Garbini : tout au plus les formes transcrites sur les lieux mêmes par un enquêteur linguiste à l'aide d'un système phonétique pourront-elles servir à mieux interpréter la prononciation des mots fournis par les correspondants de M. Gar-

1. La carte, trop imparfaite au point de vue technique, ne permet pas de localiser exactement les mots émiliens-romagnols dont voici la liste : *falestra*, *fanfaluga*, *floskula*, *sintella*, *losna*, *lösla*, *faliva*, *smela*, *favolesca*, *sflezna*, *sora*, *ludə*, *locclə*, *kaña*, *polc da prit*, *skẹten*.

2. Cf. la carte-spécimen « favilla » qui se trouve jointe au prospectus de l'*AIS*. Nous n'avons pas *floskula*, *losna*, *favolesca*, *sora* (deux fois) ; *loccle* (= *ločlə*), attesté dans l'extrême sud de la Romagne, à Savignano, est confirmé par l'*AIS* aux points 528, 529, 537, etc.

3. Je rends sous une forme « italianisée » les types patois : 401 *sciatin*, 412 *stissa*, 424, 444 *fyameda*, *fyamella*, 499 *i skin*, 454 (Prignano) *fuleyna*.

4. Libreria Mondadori, Verona, 1925.

bini et à corriger certaines erreurs inévitables dans toute grande enquête linguistique.

De l'examen minutieux des matériaux recueillis par M. Garbini et l'*AIS* pour désigner le lézard vert (« ramarro »), je détache ici deux chapitres concernant les aires de *ghezzo* et de *zamardo*.

Le type *ghezzo* (< aegyptiu) couvre, d'après les matériaux recueillis par M. Garbini [1], p. 827-828 et l'*AIS*, le territoire suivant :

GARBINI	*AIS*
1) *Canton du Tessin* : Lugano.	1) P. 41 (Cavergno), 42 (Sonogno), 50 (Campo di Val Maggia), 51 (Vergeletto), 52 (Aurigeno), 70 (Indemini), 71 (Breno), 73 (Corticiasca), 93 (Ligornetto) [2].
2) *Valteline* : Sondrio, Bianzone.	2) —
3) *Comasco* : Guanzate, Bellano, Lamazzo, Varese, Taino, Valdomino, Besozzo, Grantola, Porto Valtravaglia, Rongio di Lecco, Valbrona, Vill'Albese.	3) 231 (Arcumeggia), 234 (Introbio), 243 (Canzo).
4) *Milanese* : Abbiategrasso, Turbigo, Saronno di Gallarate, Castellanza, Legnano di Gallarate, Lainate di Gallarate.	4) 250 (Bienate), 252 (Monza), 261 (Milano).
5) *Pavese* : Bereguardo (= P. 273), Vigevano (= P. 271), Langosco, Cassolnuovo.	5) 271 (Vigevano), 273 (Bereguardo).
6) *Novara* : 40 communes.	6) 137 (Carpignano), 139 (Galliate).
7) *Alessandria* : Pecetto di Valenza.	7) —
8) *Bergamasco* : —	8) 236 (Branzi), 244 (Sant'Omobono).

1. Je ne tiens compte ici que des matériaux de M. Garbini lui-même, en les accompagnant de l'abréviation r. p. (recueilli personnellement).

2. D'après les résultats d'une enquête de M. Bertoni, communiqués à M. Garbini, *ghezz* vit dans les parlers du Val Blenio (où nous ne l'avons pas relevé à Olivone), à Agno et à Balerna (cf. P. 71, 93 de l'*AIS*).

9) *Cremona* : —	9) 263 (Rivolta d'Adda, situé sur la rive gauche de l'Adda qui sépare les provinces de Milan et de Crémone).

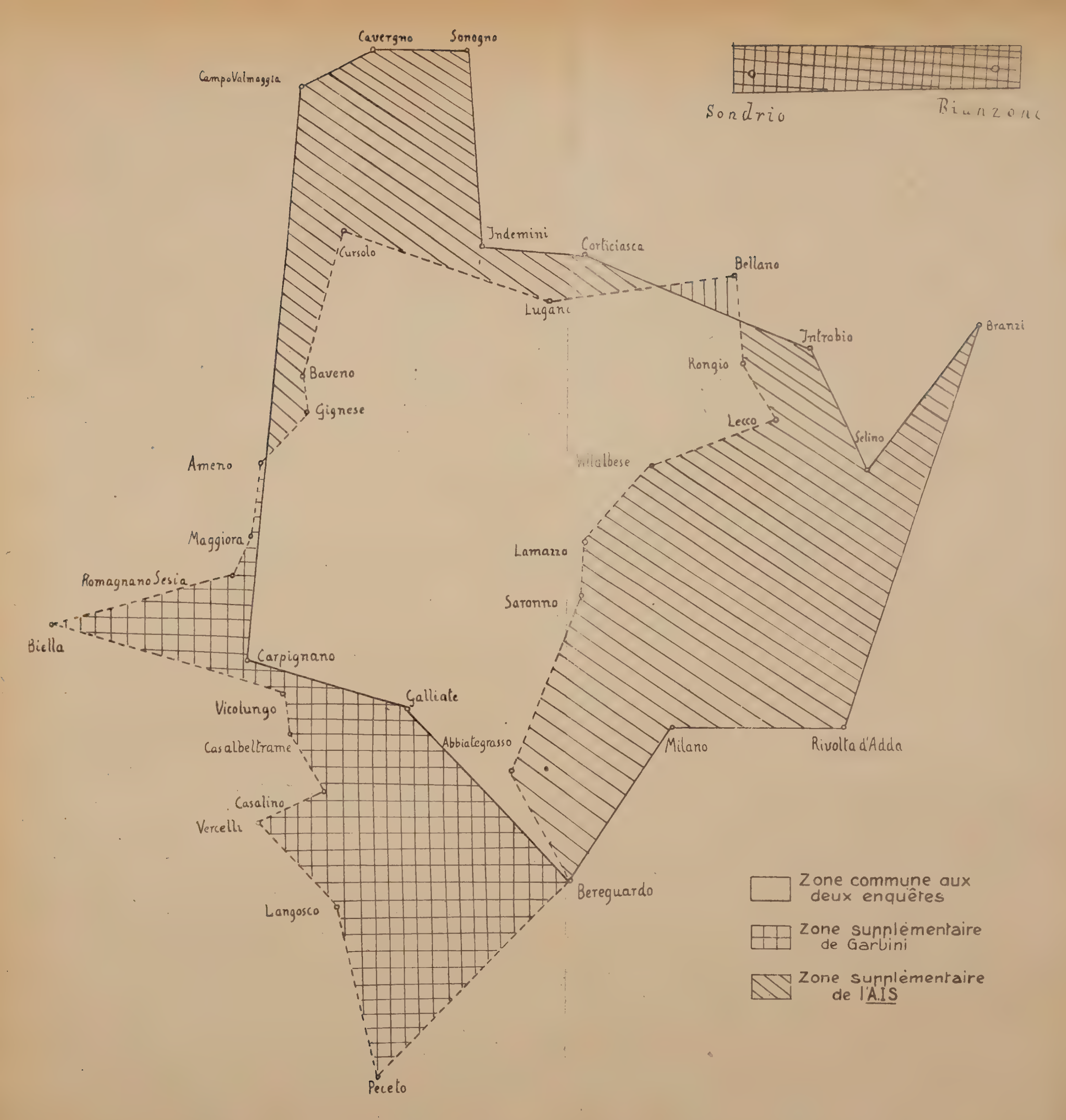
Si l'on reliait par une ligne droite (v. la carte) l'aire de *ghezz* attestée par l'enquête de M. Garbini et les points extrêmes de celle de l'*AIS*, on constaterait aisément que la zone de l'*AIS* ne comprend ni les deux communes de la Valteline (qui dans son ensemble offre un autre type lexicologique), ni, au delà du Pô, le village de Pecetto. Mais, d'autre part, la zone de « ghezzo » comprend en outre, d'après les seuls relevés de l'*AIS* [1], le Sottocenere du canton du Tessin et une partie du bergamasque où les matériaux de Garbini font défaut.

A côté de « ramarro », M. Garbini a découvert l'existence des formes curieuses *zamardo*, *zamarro*, *ramaLLo*, qui couvrent d'ailleurs des zones assez restreintes dans le Nord de la Toscane.

GARBINI	*AIS*
zamardo : Pistoja (Prov. di Lucca) [2], Montesummano, Montecatini di Lucca, Pieve a Nievole.	—
zamarro : Pistoja, Lamporecchio, Marliana, Volterra (Pisa).	P. 522 (Vinci), 523 (Firenze), 532 (Montespertoli), 542 (Montecatini Val di Cecina).
ramallo : Pistoja, Serravalle Pistojese, Prato ; Campagnatico (Grosseto) [3].	515 (Barberino).

L'enquête de l'*AIS* n'ayant pas porté sur une seule des communes situées dans l'étroite bande du territoire de *zamardo* ce type n'apparaîtra donc pas sur la carte ; par contre, la zone de *zamarro* de l'*AIS* est plus vaste que celle de Garbini. Enfin l'*AIS* donnera des

1. Confirmés par Tiraboschi qui attribue *ghezz* au Val San Martino.
2. La ville de Pistoja aurait donc, selon Garbini, les formes suivantes : *ramarro*, *ramallo*, *ramaldo*, *ramarlio*, *zamardo*, *zamarro* ; mais ces formes existent-elles concurremment dans la seule commune de Pistoja ?
3. Est-il vraiment usuel dans la province de Grosseto ?



L'aire de " ghezzo " d'après les matériaux recueillis (r. p.) par Garbini et par l'*AIS*. Les noms des communes indiquent les points extrêmes des zones de " ghezzo ".

variantes qui ne figurent pas dans Garbini : *amarro* à Stia (P. 526), à Radda (P. 543), à Sienne (P. 552).

Le linguiste désireux d'être renseigné sur la variété des noms du lézard vert en Italie et dans la Suisse méridionale aura donc à sa disposition des matériaux recueillis dans des conditions différentes par deux enquêtes simultanées, qui se contrôlent et se complètent heureusement.

e) « *Éteindre* » *dans les dialectes rhétoromans des Grisons et les parlers de la Suisse italienne.*

Pour exprimer la notion d' « éteindre », les parlers des Grisons recourent à deux types lexicologiques que j'ai étudiés dans la *Rev. Ling. rom.*, I, p. 192 ss. : ces deux types sont distribués, comme nous allons voir, d'une façon assez curieuse dans les différentes vallées du canton. En prenant comme base les matériaux bien plus complets que M. Pult, directeur du *Dizionari rumantsch*, a bien voulu me communiquer, je présente dans la première colonne les formes du *Dizionari rumantsch*, exactement localisées, et, dans la deuxième colonne, les formes de l'*AIS*.

PULT		*AIS*
SURSELVA (dans tous les villages) :	*stizzar*	P. 1, 3, 10, 11, 13 : *štitsā̊(r)*
SUTSELVA		
a) *Plaun* : Trins, Rhäzüns	*stizzar*	—
Ems (= P. 5)	*stidar*	P. 5 : *štidā ǫ̊*
b) *Domleschg* : Feldis, Paspels	*stidar*	P. 16 (Scharans) : *štídā 'ǵẹw* (« spegnere giù »)
c) *Heinzenberg* : Präz (= P. 14)	*stizzar*	P. 14 : *štítsā ǫ* (= « spegnere fuori »)
d) *Schams* (tous les villages)	*stizzar*	P. 15 (Mathon) : *štítsār ǫ̊r*
e) *Sutsaissa* : Lenz (= P. 17), Brienz, Alvaneu, Tiefenkastel	*stidar*	P. 17 : *štidār ǫ̊r*
Bergün, Latsch (= P. 27)	*stizzer*	P. 27 : *štitsẹ́r*

f) *Sursaissa* : Stürvis	*stizzar*	
les autres villages	*stidar*	P. 25 (Reams) : *štídār ǫr*
Stalla (P. 35)	—	P. 35 : *štǘtsẹ́r*
ENGADINE		
a) *Haute-Engadine* :	*stüzzer*	P. 28 (Zuoz), P. 47 (Fex) : *štǘtsẹ́r*
b) *Basse-Engadine* :		
Brail, Zernez (= P. 19) :	*stüzzer*	P. 19 : *štütsár*
Süs, Lavin, Ardez (= P. 7), Tschlin	*stüzzar* et *štǘdar*	P. 7 : *štǘdər*
Guarda, Fetan, Schuls, Sent, Strada, Ramosch (= P. 9)	*stǘdar*	P. 9 : *štǘdər*
c) *Val Müstair* :		
Cierfs :	*stǘzzar* et *stǘdar*	
les autres villages	*stǘtsar*	P. 29 (Santa Maria) : *štǘtsər*

Chacun conviendra que toutes les variantes principales du verbe : *stitsár*, *stütsár* et, avec déplacement de l'accent, *stǘtsər*, ensuite *stidár*, *stüdár* et, avec l'accent retiré sur le radical, *stǘdər* sont représentées sur la carte de l'*AIS*. Ce serait pourtant une grande erreur de croire que les auteurs de l'*AIS* s'imaginent avoir saisi simultanément toute la vie lexicale du verbe *stütsar* ; pour cela, il aurait fallu faire entrer dans le questionnaire des demandes telles que : « spegnere la sete, spegnere la fiamma » qui compléteraient le domaine sémantique du verbe. En effet, l'examen des matériaux du *Dizionari rumantsch* nous permet de pénétrer plus à fond dans le microcosme linguistique : il existe dans la Basse-Engadine, selon les données du *Dizionari rumantsch*, une zone où *stüzzar* et *stǘdər* semblent s'être installés dans le même village, mais avec des acceptions différentes :

Süs : *stüzzar il fö*, mais *stǘdar la glüsch* ;
Lavin : *stüzzar il fö*, mais *il fö as stüda* ;
Ardez : *stüzzar il fö*, mais *stǘdar la glüm* ;
Tschlin : *stüzzar il fö*, mais *stǘdar la glüm* ;
stǘdar la sait ;
il fö as stüda.

Comme notre questionnaire ne contient que « spegnere il fuoco », mais non pas « spegnere il lume, la sete », la concurrence des deux formes dans un territoire, d'ailleurs très restreint, ne se reflétera pas sur les cartes de l'*AIS*.

Passons au canton du *Tessin*, pour lequel M. Merlo vient de publier les matériaux fournis en grande partie par les correspondants du *Vocabolario della Svizzera italiana* [1].

Je commence par placer côte à côte les formes [2] du *Vocabolario* et celles de l'*AIS* qui se rapportent au même village.

	Merlo [3]	*AIS*
Stampa (Val di Bregaglia)	« stuzzare », « smorenzare »	« smorenzare »
Soglio (Val di Bregaglia)	« smorenzare »	« smorenzare »
Poschiavo	« smorenzare »	« far morire »
Mesocco	« morentare », « morenzare »	« morentare », « smorenzare »
Olivone	« smorzare »	« smorzare » [4]
Osco	« stuzzare », « smorzare »	« smorzare »
Cavergno (Val Maggia)	« smorzare »	« far morire »
Aurigeno (Val Maggia)	« smorzare »	« stuzzare »
Vergeletto (Val	« smorzare »	« smorzare »

1. *Italia dialettale*, III, p. 298-302. — Au lieu de m'adresser le reproche d'avoir ignoré l'existence de *stüzzar* dans certains parlers tessinois, M. Merlo aurait mieux fait de jeter un coup d'œil sur la carte d' « éteindre » jointe à l'article de la *Revue Ling. rom.*, I, p. 236 : j'y ai laissé le canton du Tessin *en blanc*, parce que, selon la note de la *Rev. Ling. rom.*, I, p. 117 (à laquelle j'ai expressément renvoyé p. 193), les relevés du canton du Tessin étaient encore à faire en 1925. Pour l'explication à donner aux formes *stütsar*, je renvoie à un article où je vais exposer encore une fois le problème.

2. Comme M. Merlo ne donne que des types schématiques régionaux, il est impossible de comparer les formes transcrites phonétiquement. M. Merlo ne nous renseigne pas sur le contexte où le verbe a été demandé : est-ce « spegnere la candela » ou « sp. il fuoco » ? Est-ce « il fuoco si spegne » ? Est-ce l'impératif ?

3. Sur la base des matériaux fournis par les correspondants du *Vocabolario della Svizzera italiana* et les relevés phonétiques des rédacteurs.

4. A Chironico (= P. 32 de l'*AIS*), à Prosito (Riviera) (P. 53) où M. Merlo ne cite pas de forme, les sujets ont répondu par le type « far morire ».

Onsernone)		
Campo (Val di Campo)	« smorzare »	« smorzare »
Sonogno (Val Verzasca)	« stuzzare »	« stuzzare »
Riva sinistra « del Lago Maggiore »	« smorzare »	P. 70 (Indemini) « smorzare »
« L'intero Luganese »	« smorzare »	P. 71 (Breno) « far morire », P. 73 (Corticiasca) « smorzare»
« L'intero Mendrisiotto »	« smorzare »	P. 93 (Ligornetto) « smorzare »

Examinons ce tableau. Pour neuf endroits l'*AIS* et le *Vocabolario* possèdent des informations concordantes (Soglio, Mesocco, Olivone, Vergeletto, Campo, Sonogno, Riva sinistra del Lago Maggiore, Luganese, Mendrisiotto). Pour Stampa (Val di Bregaglia), l'*AIS* n'a que le seul « smorenzare » en regard de « smorenzare » et « stuzzare » du *Vocabolario*; pour Osco (Val Leventina), l'*AIS* ne donne que « smorzare », mais le *Vocabolario* offre « smorzare » et « stuzzare », tandis que pour Aurigeno (Val Maggia) nous avons « stuzzare » en face de « smorzare » du *Vocabolario*. Ce dernier a donc l'avantage de signaler deux fois l'existence du type ancien « stuzzare » (à côté de la forme plus moderne), tandis que l'*AIS* signale « stuzzare » à Aurigeno où le *Vocabolario* ne connaît que « smorzare ». L'enquête du *Vocabolario* ne paraît pas avoir retenu la forme « far morire » que notre enquêteur a relevée à Poschiavo (où « smorenzare » est sans doute plus ancien) et à Cavergno (Val Maggia). Dans ces conditions, je ne vois pas que l'*AIS* ait à redouter le démenti du *Vocabolario*, même en tenant compte du fait que le *Vocabolario* a l'immense avantage de posséder un réseau très serré de correspondants dont les informations permettent de délimiter les aires avec une grande précision. Que M. Merlo fasse surgir dans chaque province de son pays les glossaires régionaux créés sur le type du *Glossaire des Patois de la Suisse romande* : les initiateurs de l'*AIS*, plutôt que d'en prendre ombrage, seront les premiers à applaudir aux résultats de ces enquêtes.

Passons encore en revue la série des types lexicologiques que M. Merlo a constituée en dépouillant les matériaux du *Vocabolario* pour le Canton du Tessin, le Val d'Ossola et la Valteline. Ce sont d'abord « *stuzzare* », « *smorentare* », « *smorenzare* », « *smorzare* » qui sont aussi attestés dans l'*AIS* ; ensuite, les matériaux inédits du *Vocabolario* offrent en plus « *distuzzare* » dans un *seul* village (Rivera, Luganese), « *dismorzare* » dans un *seul* village (Cavargna, prov. Como, près de Porlezza), « *mazzare* » dans un *seul* village du Tessin (Mergoscia) et à Livigno (Bormino, selon Longa, *s.v. smorenzar*). L'*AIS* ajoute : « *far morire* » attesté dans cinq communes du canton du Tessin, ensuite à Prestone (Val San Giacomo, prov. Sondrio), à Lanzada (Val Malenco, prov. Sondrio), etc., que le *Vocabolario* semble ignorer.

Nous osons donc affirmer en toute modestie que la carte « spengere » de l'*AIS* offrira tous les types lexicologiques de quelque importance relevés par le *Dizionari rumantsch* et le *Vocabolario della Svizzera italiana*.

Pour le Val di Bregaglia, mon élève, M. Voneschen, qui est en train de préparer une monographie du patois des différentes communes, me communique que son sujet de 93 ans déclare qu'à Castasegna *stüzzé* n'est pas autochthone; qu'ensuite il faudrait ajouter à la liste des communes qui, d'après le *Vocabolario* offrent « smorenzare » et « stuzzare », les villages de Vicosoprano et Casaccia, et qu'enfin, pour « le feu se meurt », le verbe « morire » s'emploie à Casaccia, Vicosoprano, Stampa, Promontogno. Voilà encore un supplément d'information aux matériaux du *Vocabolario*.

f) « *Tacchino* » *en Italie.*

Sur la base de matériaux recueillis à la suite d'une enquête par correspondance et par des relevés personnels dans 497 communes du royaume d'Italie, M. Maccarrone[1] a publié une excellente étude onomasiologique sur les noms du « dindon » et de la « dinde », tandis que l'*AIS* n'a consigné dans ses carnets les noms du « dindon » que pour 352 communes de l'Italie. Toutefois, en examinant la densité des points qui sont représentés dans la liste de M. Maccarrone et dans la carte future de l'*AIS*, on arrive à constater ceci :

Pour la Lombardie, M. Maccarrone disposait des formes de 40 points, pour la Toscane de 35, en regard de 41 et de 28 de

1. *Arch. glott.*, XX, pp. 1-108.

l'*AIS* ; pour la Sicile — pays natal du linguiste italien —, il a obtenu les réponses de 59 communes, réseau bien plus serré que celui de l'*AIS* avec ses 18 points disséminés dans toute l'île. Au contraire, le canton du Tessin n'est représenté dans la liste de M. Maccarrone que par 3 points en regard des 14 points de l'*AIS*. Dans mon compte-rendu du travail de M. Maccarrone (*Romania*, LI, pp. 373 ss.), j'ai soumis aux linguistes quelques résultats des deux enquêtes indépendantes : la répartition géographique des types lombards, *pulin* : *pola*, *pi* : *pina*, *piton*: *pitona*, telle qu'elle ressort de la carte « tacchino » de l'*AIS*, s'accorde avec une précision remarquable avec celle qu'a obtenue M. Maccarrone. Il est de toute évidence que pour la Sicile, où le linguiste italien pouvait faire appel à l'aide de ses compatriotes disséminés dans 59 communes, l'*AIS* ne saurait entrer en concurrence avec la richesse de documentation du professeur de Turin. Mais, même en tenant compte de cette infériorité numérique vraiment très considérable, je ne vois aucune raison pour ne pas affronter l'examen critique des matériaux de l'*AIS*. Voici d'abord les 5 points siciliens communs à la liste de M. Maccarrone et à la carte de l'*AIS* :

	Maccarrone	*AIS*
803 Palermo	*(g)aḍḍudinnia*	*u allináčču*
826 Mistretta (Messina)	*pipíu* ; *-a*	*u ppíw* ; *a pipía*
817 San Fratello (Messina)	*jẹudindịa* ; *čurra*	*u čụrr ; la čụ́rra*
838 Bronte (Catania)	*nuzzu*; *-a*	*u gállulíndy*[a] (l'oiseau manque)
873 Naro (Girgenti)	*pipí*	*lu pipí ; la* ∾

Pour trois points, l'accord existe entre les deux enquêtes ; pour Palermo, ville de 400.000 habitants où l'unité du lexique est très problématique, le menuisier, sujet de l'*AIS*, a donné une forme peut-être plus moderne [1]. Bronte est situé au milieu d'un territoire de « gallo d'india » (Troiana, Adernò, Paternò) : les deux mots donnés par les deux enquêtes peuvent parfaitement coexister dans la ville.

Voici les matériaux de l'*AIS* pour les autres points :

819, 818 Mandanice, Fantina Novara (Messina) — [2]

1. *Gallinacciu* est certainement vivant en Sicile, puisque, selon M. Maccarrone, il est attesté à Augusta, Castrogiovanni, Sciacca et Trapani.
2. Le sujet ignorait le nom de l'oiseau.

821	Vita (Trapani)	*lu yúttsu*
824	Baucina (Palermo)	*áḍḍuṛínya*
836	Sperlinga (Catania)	*u gàḍḍ*^{u}*díndy*^{a}
844	Villalba (Caltanisetta)	*lu pẹpẹ́ ; la* ∾
845	Calascibetta (Caltanisetta)	*u papíyə; a* ∾
846	Catenanuova (Catania)	*u núttsu ; a núttsa*
851	San Biagio Platani (Girgenti)	*lu pipí ; la* ∾
859	Mascalucia (Catania)	*áḍḍudínia*
865	Aidone (Caltanisetta)	*u pəpẹ́; a* ∾ *; a nọ́tsa*
875	San Michele di Ganzaria (Catania)	*u pipíw ; a pipía*
896	Giarratana (Siracusa)	*u nǘttsu ; a nụ́ttsa*

En sicilien, quatre types prédominent dans les dialectes :

1) *gallodindia.* Profitant du prestige du sicilien littéraire, le mot est attesté, selon M. Maccarrone, sur quelques points de la province de Palermo, de la province de Trapani et aux alentours de Catania, et sporadiquement un peu partout dans les grands centres (Messina, Ragusa), à côte du terme local ; cf. aussi *AIS*, P. 824 (prov. de Palermo), P. 836, 838, 859 (prov. de Catania).

2) *nuzzu* èt surtout le fém. *nuzza* dans la province de Catania et dans la partie occidentale de la province de Siracusa. Ce type se retrouve sur la carte de l'*AIS* au P. 846 (Catenanuova, prov. Catania) et au P. 896 (Giarratana, prov. Siracusa). Une variante *luzzu, -a* à Monte San Giuliano près de Trapani se retrouve peut-être dans *lu yúttsu*, relevé par M. Rohlfs à Vita (P. 821 de l'*AIS*).

3) *pipiu, pipi(a)* — désignations populaires — sont surtout répandues, selon M. Maccarrone, dans les provinces de Palermo et de Girgenti, ensuite à Caltagirone et à Piazza Amerina. En effet, l'*AIS* donne aussi *pipíu* pour San Michele di Ganzaria (P. 875, prov. de Caltagirone), pour Aidone près de Piazza Amerina (P. 865), pour Villalba (P. 844, Caltanisetta), pour Naro, San Biagio Platani (P. 873, 851, prov. de Girgenti), Mistretta (P. 826, prov. de Messina). Une variante *papi(u)* existe, d'après M. Maccarrone, à Caltanisetta et à Piazza Amerina : elle est confirmée par l'*AIS* pour Calascibetta (P. 845, prov. de Caltanisetta).

4) *ciurru* est le type usuel de la province de Messina : l'*AIS* l'a recueilli à San Fratello (P. 818, prov. de Messina).

L'*AIS* n'aura pas sur sa carte les types purement locaux : *piu* (sorti de *pipiu*) obtenu par M. Maccarrone pour 6 points (Ragusa,

Modica, Comiso, Vittoria, Rosolini, Niscemi, Terranova), tous situés dans le voisinage immédiat de Modica où l'*AIS* n'a pas fait de relevé; *cúcuru*, attesté dans une seule commune (Scicli) ; *bursòtt* (coexistant avec *pipí*, *papí*) à Piazza Amerina ; et *gnanu*, type local de Noto et de la commune voisine d'Avola.

En résumé, la carte « tacchino » de l'*AIS* permettra pour la Sicile une orientation suffisamment exacte sur le nombre et l'extension des types lexicologiques qui y sont vraiment vivants. Il est clair que la carte « tacchino » qu'on pourra reconstituer avec les matériaux de M. Maccarrone aura tous les avantages réels d'un atlas régional, destiné à mieux préciser les limites des aires et à mettre en pleine lumière l'ascendant de « gallodindia » et de l'ital. « gallinaccio » sur les autres types lexicologiques « régionaux » de l'île.

Essayons maintenant la contre-épreuve pour le *Tessin*. Si M. Maccarrone signale à Lugano *polín*, à Locarno *takín*, dans le locarnese *polin*, la carte de l'*AIS* donnera pour le même territoire les formes suivantes :

22 (Olivone)	*takíɲ*, *pulíɲ* (rare)
31 (Osco)	*takíɲ* (l'oiseau manque dans le village)
32 (Chironico)	(inconnu)
41 (Cavergno)	(inconnu)
42 (Sonogno)	(inconnu)
50 (Campo)	(*əl takíñ*) (manque dans le village)
51 (Vergeletto)	*al takíñ* (manque dans le village)
52 (Aurigeno)	?
53 (Prosito)	*el pọlíɲ*
70 (Indemini)	*takíɲ* (manque)
71 (Breno)	*takíɲ* (»)
73 (Corticiasca)	*takíɲ* (»)
93 (Ligornetto)	*pulíɲ* (cri d'appel : *pọla*, *pọla !*)

Les informations de l'*AIS* sont doublement précieuses : elles montrent que, dans toutes les vallées du canton du Tessin préalpin et alpin, l'oiseau exotique est pour ainsi dire inconnu. Ensuite nous constatons que le nom de l'animal a été donné, dans 6 communes, sous la forme italienne légèrement patoisée (*tacchin*), ce qui parle en faveur d'une connaissance purement livresque de l'animal ; deux endroits, situés sur la grand'route du Saint-Gothard, répondent par

le milanais *polin*. Il est certain qu'ici l'*AIS* fournit, bien plus que les indications nécessairement fragmentaires de M. Maccarrone, une vision claire des conditions réelles où se présente la terminologie du « dindon » dans le Tessin.

g) Les noms de l' « *automne* » *et du* « *mois de juillet* ».

Pour terminer cet examen de conscience que se sont imposé les auteurs de l'*AIS*, nous invitons le lecteur à confronter les résultats de notre enquête pour les mots désignant l' « automne » et « le mois de juillet » avec les matériaux que M. Merlo avait recueillis, entre 1899 et 1903, dans les dictionnaires, dans les monographies et à l'aide de nombreuses informations personnelles. On ne saurait exiger qu'une enquête faite entre 1920 et 1926 puisse faire apparaître la totalité des mots régionaux et archaïques que des amateurs, il y a cinquante ans, ont pieusement conservés dans les lexiques ou que des linguistes, à l'affût de mots rares, ont recueillis auprès des sujets d'âge avancé. Si l'on demande actuellement à un paysan bernois d'énumérer les noms patois des mois ou des saisons, il est très probable qu'il emploiera de préférence le terme plus courant et plus usuel « Juli » à la place de « Brachmonat », et au lieu de « Ustig » le mot littéraire « Frühli(n)g ». Le calendrier officiel et unifié détruit inexorablement la terminologie provinciale et autochthone en Italie et en France comme en Suisse.

α) Autunno.

Nous ne mentionnons ici, comme pour le mois de juillet, que les mots qui ne remontent pas à autumnu.

	MERLO	*AIS*
1) Campodolcino	*ǫćóvar*	1) —
2) Cimolais	*šǫurainvárn*	2) 328 (Tramonti) *sàruvyă̈r*
Tramonti	*soraimvie̯r*	337 (Aviano) *šuryẹ́r*
Val Seriana	*suerinvẹ́rẹn*	
Clusone	*suerenvéren*	
3) Sora	*primavẹra 'ẹ 'mmẹ́rnẹ*	3) —
4) Sillano	*sẹrǫ́ddẹn*	4) 453 (Sologno) *srúdne*
Scurano (parmig.)	*zródel*	

5) Calabrese *pusterata*	5) 760 (Guardia Calabrese) *la postarát* 762 (Acri) *a pustərắta* 765 (Melissa) *a pustərắta* 771) (Serrastretta) *pusterắta* 772) (Centrache) *a postarắta*
6) Friul. *sierade* (Udine, Gemona)	6) 348) (Sant'Odorico) *syerắdę*
7) Chiusaforte (Frioul) *iešuda* [1]	7) —
8) Zoldo *fardima*, contado bellun., alto trevis. *fardima*, Primiero *ferdima*	8) 336 (Ponte nelle Alpi) *fardíma*
9) Calabr. *refriscata*, nap. *rẹnfrẹškata*, Sora *rẹfrẹskata*, abruzz. *renfrescatẹ* [2]	9) 749 (Salve) *ndifriskắta*
10) Sondalo (Valtellina) *samikẹ́l*	10) —
11) Val Brembana *strẹcia*, Val di Scalve *strẹ́ta*, Val Camonica *strẹ̄ta*	11) P. 228 (Borno) *la ṣtrįtọ*
12) Valses. *brumma*, Malesco (= P. 118) *brime*, Villa d'Ossola *da brima*, Vall' Anzasca *abrüma*, Val Canobb. *brüma*	12) P. 124 (Val Vogna) *la brű m a*; P. 114 (Ceppomorelli) *la brüma*; P. 115 (Antronapiana) *la bríma*; P. 107 *ábrüma*; P. 109 *brűma*; P. 117 *abrụ́ma*; P. 118 *lẹ brímmẹ*

1. Le sens d'« automne », attribué à *iešúda*, qui signifie partout ailleurs en frioulan « printemps », est-il assuré ? Gartner, *Z. f. rom. Phil.*, XVI, 324, semble avoir lui-même des doutes sur la signification réelle du mot à Chiusaforte.

2. Je ne réussis pas à trouver ce mot dans Finamore, *Voc. abruzz.*

13) Morbegno (Valtellina) *vendẹ́mı*, abruzz. *vennignẹ*, Casa Massima (Bari) *vẹnnẹ́ñẹ*	13) P. 338 (Tricesimo) *vẹndẹ́mis*; P. 728 (Alberobello)? *li vənnẹ́ñə*; P. 865 (Aidone)? *la vənníña*.

Trois mots attestés pour un *seul* endroit : Campodolcino *ọćọ́var*, Sondalo *samikẹ́l* et Sora « *primavera dell' inverno* » ne sont pas représentés sur la carte de l'*AIS*; par contre si nous faisons abstraction de « San Martino » avec son sens quelquefois un peu vague (cf. Merlo, *op. cit.*, p. 82-85), l'*AIS* ajoutera à la moisson de M. Merlo les termes suivants :

14) 344 (Roncegno) *tardī̆va*
15) 724 (Acerno) *lᵘ kằpᵘtyẹ́mbᵘ*
744 (San Chirico) *u kapətyẹ́mbə*
745 (Oriolo) *u kapəttī́mpə*
16) 742 (Acquafredda) *la stẹmberā̆ta*.

β) *Luglio*.

MERLO	*AIS*
1) sard. *su mesi de su carmu* (Porru)	1) —
2) Barbania : *la madleina*	2) P. 170 (Pietraporzio) *madalẹ̄nọ*
Rueglio : *la madlaina*	P. 181 (Valdieri) *madalē̆na*
3) Lecce : *miessi*	3) —[1]
4) Vigo : *mesal*	4) P. 313 (Penia) *mẹṣẹ́l*
S. Vigil : *mesé*	P. 305 (S. Vigil) *mẹsẹ́*
5) campid. *mesi de argólas*	5) P. 959, 963, 967, 968, 973, 990
6) gallur. *ałọ́la*	6) P. 922 (Sassari) *ałọ́la*
7) Sassari : *tríula* Tiesi : *triúlas* Nuoro : *tríbulas* Campid. : *treulas*	7) P. 923, 937, 938, 941, 942, 943, 947, 949, 954, 955, 957

1. C'est le sens de « juillet » que Morosi, *Arch. glott. ital.*, IV, 127 attribue à *miessi* de Lecce, tandis que les sujets des P. 729, 738, 739, 749 attribuent au même mot le sens de « juin ».

8) bellun. trevis. : *spigariolo*	8) —
9) sopraselv. : *fenadur*	9) Surselva : P. 1, 3, 10, 11, 13
Disentis : *fanadur*	
Savognin : *fanadokr*	Sutselva : P. 5, 14, 15, 16, 17, 25, 27
engad. *fanadur*[1]	
10) Biasca *cinal'ga*	10) P. 32 (Chironico) *ćəználga*
Pontirone *ćanalga*	

En résumé : nous n'avons pas obtenu le bellun.-trevis. *spigariolo* ni le campid. *mesi de su ca' mu* dont il resterait d'ailleurs à rechercher la vitalité dans les patois actuels ; mais par contre nous avons engrangé les termes suivants qui manquent dans l'enquête de M. Merlo :

11) P. 666 (Morrone nel Sannio) : *yə mməssūrə*[2]
12) P. 739 (Vernole) : *åyᵉre*[3]
P. 729 (Carovigno) : *ẹ̄rᵘ*
P. 738 (Avetrana) : *lẹra*
13) P. 731 (Teggiano) : *mititūrᵘ*[4]
P. 733 (Castelmezzano) : *u mətətọ̄rə*
P. 732 (Picerno) : *mətúlə*, **mərúlə*[4]
14) P. 328 (Tramonti di Sotto) : *sẹz̧olår*.

*
* *

Tels sont les résultats de l'examen critique que nous avons poursuivi pendant des semaines pour juger à fond de la valeur lexicologique des matériaux qui figurent sur les cartes de l'*AIS*. L'*Atlas*, loin de remplacer les glossaires régionaux, sera appelé à faire mieux connaître les trésors que le rigide ordre alphabétique des mots y dérobe souvent à l'œil du linguiste ; le glossaire régional complétera les informations données par l'*AIS*, qui à son tour délimitera et précisera les aires des mots au delà du territoire qu'englobe le glos-

1. M. Merlo doit être tombé dans l'erreur en utilisant Pallioppi qui attribue *fanadur* expressément (*s.v. lügl*) à Bergün. L'engadinais possède seulement *lügl*.

2. Cf. *messuro* d'un document de Collalto (xviiᵉ s.), *Nozze Crocioni*, 217.

3. Cf. un *tempore de are*, *Arch. glott.*, XV, 329.

4. Comp. *mutetore*, *metuglio* « luglio » dans les dialectes de l'Irpino, Salvioni, *Studi rom.*, VI, 35.

saire régional — qui, en Italie, est presque toujours un glossaire urbain, et non un glossaire rural. L'*AIS*, en publiant des séries de cartes sémantiquement rapprochées (famille, corps humain, faune, flore, église, etc.), replacera les mots dans leur milieu naturel, permettra aux linguistes de découvrir les grandes vagues qui unifient certaines tranches du lexique régional, mettra à découvert les zones dépourvues de glossaires régionaux (zone franco-provençale de l'Italie, province de Novara, Marches méridionales, etc.) et éveillera les énergies latentes des amateurs passionnés pour les traditions et le patois du sol natal.



Mais, avant de terminer cet article, je tiens à montrer par un exemple qu'il est des aspects de la réalité linguistique d'un grand pays qu'aucun vocabulaire régional ne saurait révéler, et que c'est seulement grâce à un atlas conçu sur un plan analogue à celui de l'*AIS* qu'on peut réunir les données de certains problèmes et contribuer à en préparer la solution. J'esquisserai l'histoire du mot gaulois benna à l'aide des matériaux diligemment recueillis par l'observateur sagace que fut M. Scheuermeier, auquel l'*AIS* doit la documentation et l'illustration prises sur les lieux mêmes.

Zürich.
(*A suivre.*) J. JUD.

ÉTUDES DE SYNTAXE FRANÇAISE

IV

L'idée de « cas » ou de « rapports casuels » dans des langues comme le latin et le français [1]

Le syntacticien du latin, qui appelle une forme comme *gladio* dans telle phrase un « datif », dans telle autre phrase un « ablatif », se place à un point de vue syntaxique, puisque la forme du mot est la même dans les deux cas. Mais lorsque ce même syntacticien refuse de distinguer aussi nettement l'un de l'autre un *gladio* « ablatif » d'un *gladio* « instrumental », en parlant dans ces deux cas d'un « ablatif », il déplace le critère dans la direction de la morphologie. Il y a alors fluctuation, manque d'unité dans la description syntaxique des « cas ».

Le syntacticien, qui distingue nettement un « datif » d'un « ablatif » et d'un « instrumental », sans parler du tout d'un « ablatif » dans une construction comme *gladio ferire*, applique également un critère syntaxique. Il restera conséquent en considérant p. ex. comme un « locatif » aussi bien une construction *in Roma* qu'une forme comme *Romae* dans *Romae sum*. Mais voici où il deviendra inconséquent à son tour : il déplace lui aussi son critère dans la direction de la morphologie, lorsqu'il réunit, dans un même paragraphe, sous un même nom, p. ex. l'accusatif de durée, l'accusatif de direction et l'accusatif du régime direct, puisque ces trois rapports — dont le premier ne représente même pas un rapport casuel — n'ont de commun que la forme. En d'autres termes, celui qui sépare, dans la syntaxe, *gladio* datif de *gladio* ablatif et de *gladio* instrumental, en se servant de trois noms différents pour ces trois rapports casuels différents, ne doit pas réunir sous un même nom

1. Communication faite au Premier Congrès International de Linguistes, tenu à la Haye (du 10 au 15 avril 1928).

syntaxique les trois rapports syntaxiques différents que représentent des constructions comme : Romam ire, Romam condere et : multos annos regnum obtinuerat.

Ici aussi il y a donc, comme tout à l'heure, fluctuation, manque d'unité dans la description syntaxique des cas.

Quelles peuvent être les causes de la confusion qu'on constate ainsi partout dans la description syntaxique des « cas » du latin ?

Il y a d'abord le fait que plusieurs rapports casuels se confondent déjà souvent dans la morphologie, ce qui fait que les contours s'estompent fréquemment, quand il s'agit de déterminer des rapports casuels syntaxiques.

Il y a ensuite le fait que les syntacticiens « diachronisent » souvent la synchronie, en projetant à tort dans le passé la grammaire purement descriptive, p. ex. lorqu'ils tâchent de rattacher l'accusatif de direction à l'accusatif du régime direct, au nom d'une origine commune qui explique tout au plus l'identité de la forme.

Il y a encore la difficulté que crée une insuffisance dans la nomenclature des « cas », ce qu'on appellerait dans le commerce un système arriéré de « tenue des livres ».

Mais il y a surtout le fait que, des deux éléments qui constituent un « cas », à savoir l'élément syntaxique et l'élément morphologique, c'est ce dernier, l'élément morphologique, qui a toujours trop dominé dans la description des cas, — un peu sans doute sous l'influence du comparatisme, — au détriment de l'élément syntaxique pourtant si important : on assiste quelquefois à une sorte de lutte de la syntaxe — ici comme si souvent ailleurs ! — pour échapper à la tyrannie de la morphologie. Or, ceux qui appellent résolument une forme comme gladio, dans gladio ferire, un « instrumental », en se rendant compte du fait que cet emploi de la forme en *-o* n'a absolument rien à faire ici avec l'ablatif, aussi peu qu'avec le datif, ceux-là n'ont qu'à pousser cette hardiesse logique et scientifique jusqu'à ses dernières conséquences pour arriver à une perspective exacte dans la description des rapports casuels du latin. C'est ce que je voudrais tâcher de faire ici. On voit — et je tiens à le dire tout de suite — que cette tentative, pour être nouvelle, n'a pourtant rien de révolutionnaire; je tâcherai simplement d'appliquer partout et avec conséquence un principe que d'autres ont déjà commencé à appliquer, mais partiellement et sans aller jusqu'au bout de leurs idées. C'est un sujet que j'ai traité ailleurs pour le français et pour

l'italien [1], mais que je voudrais envisager ici sous un autre angle, en m'orientant cette fois-ci surtout du côté du latin.

D'après certains linguistes, on n'aurait le droit de parler p. ex. d'un « locativus » que là où l'on n'aurait pas besoin d'un contexte pour savoir de quel rapport casuel il s'agit. Dans cette conception, Romae ne serait jamais un « locatif » ; ce nom serait exclusivement réservé à une forme comme domi, qui, en effet, ne demande aucun contexte pour être reconnue. Ce principe exclurait la possibilité de parler, en latin, non seulement d'un « instrumentalis » indépendant de l'ablatif, mais même de parler de « cas » dans n'importe quelle construction où se trouveraient des formes comme rosae, gladio, horti, etc., qui ont toutes besoin d'un contexte pour être comprises. On pose alors le principe qu'on ne pourrait parler de « cas » dans une langue que lorsque cette langue aurait une forme absolument spéciale pour exprimer ce « cas ». Dans cette théorie, le latin n'aurait donc que très peu de « cas » ! C'est une conception peut-être trop simpliste de l'idée de « langue », comme c'est peut-être une méconnaissance de l'élément syntaxique dans la définition des cas. Quoi qu'il en soit, ceux qui parlent d'un « instrumentalis » dans securi ferire, en appelant cette même forme (securi) ailleurs soit un datif, soit un ablatif, partent évidemment d'un autre principe, qu'on pourrait formuler ainsi :

Le système casuel d'une langue représente l'ensemble des moyens dont dispose cette langue pour marquer les rapports casuels [2] par des morphèmes qui, lorsqu'ils marquent un de ces rapports, *n'y ajoutent absolument rien de non-casuel.*

Ainsi, Romae est un locatif dans Romae sum. De même : in Roma, pourvu que in soit ici vide de toute signification spéciale de « à l'intérieur ». Mais, dès qu'on précise une localisation, en se servant p. ex. de infra, post, ante, etc., on n'a plus le droit de parler d'un « cas ». *Préciser au moyen d'un signe veut dire que la langue renonce à l'emploi de son système casuel ; celui-ci sert justement à créer la possibilité de ne pas préciser.* De même, « à Paris » sera un locatif, tandis que « dans Paris » ne le sera pas. On pourra exprimer une cause au moyen d'un simple ablatif, le cas du « point de départ » ;

1. Dans mon *Essai sur la Syntaxe moderne de la Préposition en Français et en Italien* (Paris, Champion, 1926), dont cette communication doit être considérée comme une sorte d' « appendice ».

2. Nous verrons plus loin quels sont ces rapports casuels.

mais dès qu'on se sert de propter ou de causa, on précise la nuance, et on ne se sert plus du système casuel de la langue.

Cette conception s'appuie, me semble-t-il, sur la réalité des faits, en donnant sa part légitime à chacun des deux éléments qui déterminent l'idée de « cas », à la syntaxe aussi bien qu'à la morphologie. On l'a appliquée à l' « instrumentalis » et au « locativus » ; appliquons-la à tous les cas.

Dans un « cas », on doit distinguer trois éléments: la forme (c.-à-d. l'élément morphologique), la fonction (c.-à-d. l'élément syntaxique), et les valeurs (c.-à-d. l'élément lexicologique). Le tableau complet du système casuel se divisera donc en trois parties, représentant respectivement l'aspect morphologique, l'aspect syntaxique, l'aspect lexicologique. Commençons par le premier aspect. Nous conserverons ici le système séculaire de la grammaire latine, sans nous demander s'il est basé sur l'observation exacte de la réalité des faits [1]; notre description sera fondée ainsi sur un système traditionnel, sur une base existante. Nous distinguons donc, au point de vue morphologique : un nominatif, un génitif, un datif, un locatif (quelques formes spéciales seulement), un accusatif et un ablatif; dans ce système, gladio ferire représente un « ablatif morphologique ». Nous aurons à revenir sur cette partie « morphologique » de la description que nous tentons ici ; passons d'abord au second aspect, l'élément syntaxique.

Au point de vue syntaxique, il faut distinguer six rapports casuels :

1. Le cas du sujet.
2. Le cas du régime.
3. Le cas de la localisation.
4. Le cas du point de départ.
5. Le cas de la direction.
6. Le cas des circonstances accompagnantes.

Comment faut-il nommer ces rapports casuels syntaxiques? S'il était vrai, comme on l'a prétendu, que les noms existants des « cas » s'appliquent à des signes purement morphologiques, il suffirait d'introduire dans la syntaxe une série de noms différents de ceux dont on se sert dans la morphologie. On appellerait alors p. ex. le cas du

1. Il ne serait pas utile d'oublier tout à fait que certaines erreurs de la grammaire latine sont séculaires et, par là, tellement vénérables et tellement enracinées qu'il serait absolument vain de vouloir les corriger dans la pratique.

sujet, dans la syntaxe, un «subjectivus» ; le cas du point de départ un «originalis», etc. Mais faire cela, ce serait méconnaître le fait que les noms traditionnels des cas ne représentent pas du tout des notions purement morphologiques, mais que les noms de «nominatif», «ablatif», etc., appartiennent, depuis des siècles, *aussi bien à la syntaxe qu'à la morphologie*. Celui qui appelle horti tantôt un génitif (singulier), tantôt un nominatif (pluriel), *parle autant syntaxe que morphologie !* La description syntaxique a donc autant de droit à ces noms que la description morphologique ; aussi la grammaire latine s'en sert-elle régulièrement dans la syntaxe aussi. Dès lors, il n'y a qu'un seul système de nomenclature possible : se servir des mêmes noms dans les deux parties de la description, en ajoutant l'adjectif «syntaxique», lorsqu'il s'agit d'un rapport syntaxique, l'adjectif «morphologique», lorsqu'on parle morphologie. Ainsi, in Roma représentera un «locatif syntaxique», mais un «ablatif morphologique après in» [1]. En appliquant ce principe, nous aurons dans la syntaxe les six cas suivants :

1. un «nominativus» syntaxique,
2. un «accusativus» syntaxique,
3. un «locativus» syntaxique,
4. un «ablativus» syntaxique,
5. un «directivus» (syntaxique),
6. un «instrumentalis» (syntaxique).

Pour ces deux derniers cas, l'adjectif «syntaxique» est superflu pour le latin, puisque la morphologie latine ne connaît pas ces deux noms.

On aura remarqué que les noms de «génitif» et de «datif» manquent dans ce petit tableau ; nous allons voir pourquoi, en précisant maintenant les rapports qui existent entre les cas syntaxiques et l'aspect morphologique de ces cas.

Entrons dans les détails de la description, en commençant par ce que Wundt appelle les «cas de détermination extérieure», c.-à-d. les cas qui ont, en général, besoin d'un signe spécial pour être compris.

Le LOCATIF SYNTAXIQUE aura entre autres les aspects morphologiques suivants : le «locativus» morphologique (Romae, domi), l'«a-

1. Pour une forme comme domi, le seul terme de «locatif» suffirait au besoin, puisqu'ici la syntaxe et la morphologie se couvrent encore exactement.

blativus» morphologique précédé de in, l' «ablativus» morphologique sans préposition (hora quinta; hieme). Dans ces derniers exemples, nous avons la localisation dans le temps [1]; celui qui, dans la syntaxe, place ces constructions dans le chapitre de l'ablatif, parle morphologie, croyant parler syntaxe [2].

L'ABLATIF SYNTAXIQUE aura comme aspect morphologique : l'ablatif, quelquefois précédé d'une préposition : de, ab, ex. Il faut, pour qu'on puisse parler d'un ablatif syntaxique, que la préposition n'ajoute aucune nuance lexicologique spéciale au rapport exprimé ; sinon, l'individu qui parle ne se sert pas du système casuel de la langue ; dans une construction comme ex urbe venire, il y a un ablatif morphologique, mais pas d'ablatif syntaxique, puisque ex a ici un sens lexicologique très déterminé. On rentre dans la syntaxe casuelle en disant p. ex. Roma venire, Jove natus, differre a re.

L'INSTRUMENTAL n'a plus de désinence spéciale en latin ; ce cas est représenté surtout ou par un datif [3] notamment auprès du «gerundivum», plus tard avec d'autres formes aussi du passif, ou par un ablatif morphologique, ou par la préposition cum. En se servant de cum, on reste, en effet, dans le système casuel de la langue, puisque cum n'ajoute absolument rien au rapport casuel en question, mais ne fait que souligner ce rapport. On pourrait dire que, grâce à cum, le latin a retrouvé une forme morphologique spéciale pour l'instrumental, preuve, en même temps, du fait que cette catégorie syntaxique reste très vivante dans la langue. Ici encore, la morphologie induit très souvent le syntacticien en erreur.

Le DIRECTIF est représenté surtout par deux cas morphologiques : l'accusatif et le datif [4]. L'accusatif sera la forme du directif, lorsqu'il

1. On se rappelle que chaque rapport casuel peut être local, temporel ou conditionnel, p. ex. « venir de Paris » (abl. local), « de 5 à 6 heures » (abl. temporel), « mourir de froid » (abl. conditionnel ou abstrait).

2. Le locatif français a les trois aspects morphologiques suivants : constructions avec préposition (« à Paris, à 6 heures, de jour »), constructions non-prépositionnelles (p. ex. « être né un dimanche »), et quelques formes spéciales (« y, là, là-bas ») ; voir mon *Essai*, p. 22.

3. C'est le « datif de l'agent ».

4. A savoir, le « dativus finalis », celui qui se traduit en général par « pour ». Le « dativus relationis » (p. ex. « mihi nocet ») ne représente pas un « directivus », mais une des nuances morphologiques du « cas du régime direct », comme nous le verrons plus loin. Le « datif de l'agent », si répandu en latin postclassique, représente un « instrumentalis » (syntaxique), comme nous venons de le voir.

s'agit d'une direction dans l'espace ou dans le temps, et sera souvent précédé d'une préposition (Romam ire, in Galliam proficisci); le datif morphologique représentera ici un directif abstrait, c.-à-d. une nuance finale non-concrète : mihi fecit ; là, le français se servira en général de « pour » : « faire cela pour moi ». Le datif morphologique aussi bien que « pour » peut aussi marquer le directif non-abstrait, p. ex. « partir pour Paris », et « clamor it coelo ». Le hollandais *tot*, *te* correspond souvent à un directif du latin: laudi esse = « tot lof strekken » ; auxilio venire = « te hulp komen ».

L'ACCUSATIF SYNTAXIQUE a quatre formes morphologiques :

a) l'accusatif morphologique : video eum;

b) le génitif : liber Petri; memini alicuius rei;

c) le datif (de relation) : nocet mihi; mihi videtur;

d) le nominatif morphologique, lorsque celui-ci marque le prédicat : ego sum Romanus, creatus est consul.

Justifions maintenant cette dernière perspective, que nous croyons répondre à la réalité des faits, et par laquelle nous nous écartons aussi bien de la grammaire traditionnelle que de la théorie des cas de Wundt.

Il semble inutile d'insister sur le type video eum.

Quant au nominatif-prédicat, je crois qu'il importe de se rendre compte du fait qu'un verbe comme esse, malgré son nom de « verbe-copule », est un verbe, et non pas une simple copule. Le « prédicat » est le *régime* de « esse », de « paraître », de « sembler », de « devenir », etc. On comprend très bien que pour des prédicats de ce type — qu'il faut rapprocher, dans une langue comme le français, de ce « complément » qu'on appelle le « sujet logique » — le latin se serve du nominatif morphologique; en faisant cela, la langue se place à un point de vue *purement logique*, en se rendant compte du fait qu'il y a *identité logique* entre un prédicat de ce type et le sujet. Voilà qui explique ici l'emploi, en latin, du cas du sujet, malgré le fait qu'il s'agit, au point de vue *syntaxique*, d'un régime, donc d'un accusatif syntaxique. Ici encore, c'est l'aspect morphologique qui déroute facilement le syntacticien, en lui cachant la réalité syntaxique.

Restent le génitif et le datif comme formes de l'accusatif syntaxique.

On se rappelle que M. Vendryes comprend sous le nom de

«catégorie de la dépendance» aussi bien p. ex. le génitif latin qu'une construction comme « le livre de Pierre ». En effet, au point de vue syntaxique, les morphèmes en question ne marquent ici que la simple dépendance, tout comme c'est le cas pour un accusatif morphologique dépendant d'un verbe (amo patrem), ou pour le génitif dans une construction comme «memini alicuius»; il n'y a, en effet, aucune « ellipse» dans memini + génitif; la dépendance y est aussi directe que dans liber Petri, amo patrem, «se souvenir de quelque chose». Nous avons partout le même rapport syntaxique ; il n'y a différence que pour la forme. Ce rapport syntaxique commun, cette « catégorie de la dépendance », c'est notre «accusativus syntaxique». Je rappelle encore cette autre remarque de M. Vendryes : «Le rapport qui existe entre noceo et patri est exactement le même qu'entre amo et patrem». Et voilà le datif (de relation) englobé lui aussi dans cette «catégorie de la dépendance », donc enregistré comme une forme de l'accusatif syntaxique. Ce datif est nettement différent de celui qui marque, au point de vue syntaxique, une direction. Le « datif» sera donc tantôt une *forme* du « directivus », tantôt une *forme* de l'« accusativus », tantôt une *forme* de l' « instrumentalis ». — Dès lors, il semble préférable de ne pas se servir de ce nom pour désigner un des six cas « primaires » eux-mêmes, le « directivus», comme le fait Wundt.

Il est évident que la distinction entre le datif qui n'est qu'une nuance du cas du régime (nocere alicui), et p. ex. celui qui représente un directif (mihi fecit), sera souvent une simple question d'interprétation ; ici, plus que nulle part ailleurs, les distinctions s'estompent. Mais c'est encore une perspective réelle que d'enregistrer ces cas de transition là où ils existent ; ce serait, au contraire, cacher la réalité, fausser la perspective réelle que de refuser, là où la différence est claire, de distinguer le *directif*, exprimé au moyen d'un datif morphologique, de l'*accusatif* syntaxique, exprimé au moyen d'un datif morphologique. C'est pourtant ce qu'on fait encore généralement, en groupant p. ex. un directif comme : mihi fecit, non pas avec d'autres directifs comme : Romam it, ou : laudi est, ou : clamor it coelo, mais avec : mihi nocet, ou avec : mihi parcit. Il faut se rendre compte, il me semble, que mihi fecit représente le même cas syntaxique que Romam litteras mittit, exactement comme : « faire quelque chose pour moi» représente le même rapport que : « je pars pour Paris ». Ce sont des

directifs, et non pas des régimes du type : mihit nocet, ou : « il pense à moi », qui sont des *accusatifs syntaxiques*.

Reste le NOMINATIF SYNTAXIQUE, que je signalerai ici sous trois formes morphologiques :

a) un nominatif morphologique : Caesar vicit;

b) un accusatif morphologique, à savoir dans ce qu'on appelle : « l'accusatif avec infinitif ». En effet, dans une phrase comme : credo patrem aegrotare, l'idée « pater » est le sujet du verbe « aegrotare », et non pas le régime de « credere » [1]. Nous avons là une de ces constructions que M. Sechehaye appelle un « complément à prédication implicite ». Le régime syntaxique de « credo » n'est pas « patrem », mais « patrem aegrotare ». Cet accusatif morphologique (patrem) représente donc un nominatif syntaxique.

Dans une phrase comme video eum mori, nous avons plutôt, dans eum, un « accusatif syntaxique » régime de video, analyse qui trouve un appui dans des phrases comme : video eum morientem, et : video eum qui moritur. D'ailleurs, nous sommes ici encore en présence d'un de ces cas de transition où il y a possibilité de deux interprétations, circonstance que la morphologie nous cache, mais qu'un système syntaxique réaliste permet de faire ressortir ;

c) on aura un troisième aspect du « nominatif syntaxique », un « ablatif morphologique », dans l'ablatif absolu, autre « complément à prédication implicite » ; dans : his rebus peractis, Romam profectus est, l'ablatif morphologique « his rebus » représente le sujet de « peractis », et est donc un nominatif syntaxique. On constatera que dans une construction comme : gladio stricto dimicavit, la morphologie nous cache de nouveau une réalité : la possibilité [2] de considérer « gladio » ou bien comme un nominatif syntaxique, sujet de « stricto » (ablatif absolu), ou bien comme un instrumental, déterminé par « stricto » (= « cum gladio dimicavit »). Le syntacticien qui parle, dans les deux cas, d'un « ablatif », a doublement tort.

*
* *

1. Non seulement au point de vue purement logique, mais aussi au point de vue syntaxique, constructif : il y a « pause » entre credo et patrem, mais non pas entre patrem et aegrotare !

2. Il est clair que celui qui parle *doit* choisir, et ne sera compris *exactement* que lorsqu'il saura suggérer à son interlocuteur la même conception. Ce qui prouve que ces distinctions sont des *réalités*.

Le latin est une langue où tout substantif, adjectif, pronom, participe, etc. *doit* se décliner morphologiquement ; dès lors, il est évident que dans une foule de cas la désinence morphologique ne correspondra à aucun rapport casuel syntaxique. Prenons des constructions comme « l'accusatif de durée », l'accusatif du type : heu me miserum, l'ablatif auprès d'un comparatif (maior me), l'ablatif après sine ou prae, l'accusatif après infra ou post ; ces cas « morphologiques », dont on peut facilement décupler le nombre, doivent être enregistrés dans la syntaxe aussi, évidemment, mais non pas dans le chapitre des rapports casuels, avec lesquels ils n'ont de commun que la forme. Heu me miserum est un accusatif morphologique, que la morphologie enregistrera donc comme tel, en le réunissant dans un groupe avec tous les autres accusatifs morphologiques, — tel, dans une langue comme le latin, l'accusatif (morphologique) de durée, — mais que la syntaxe exclura du chapitre de l'accusatif syntaxique.

Où faut-il placer des cas morphologiques de ce genre ?

Comme nous l'avons dit plus haut, le tableau du système casuel d'une langue comme le latin pourra se concevoir en trois colonnes : une pour les cas morphologiques, une pour la série correspondante des cas syntaxiques, une troisième pour toutes sortes de nuances de ces cas syntaxiques, telles que le « genitivus possessivus », l' « ablativus causae », l' « ablativus originis », le « genitivus objectivus », le « dativus finalis », le « datif du régime », le « datif de l'agent », etc.

Or, il faudra ajouter une quatrième colonne pour enregistrer les cas morphologiques qui n'expriment *aucun cas syntaxique*, p. ex. l'accusatif morphologique de durée. C'est là la place qu'il convient de leur donner dans un tableau complet du système casuel du latin. Une cinquième colonne contiendra les cas morphologiques qui ne représentent *même pas un rapport syntaxique*, p. ex. : (pro) rege.

Ainsi, le manuel de syntaxe aura, à côté d'un paragraphe sur les cas syntaxiques, un autre paragraphe sur les cas morphologiques qui expriment autre chose que des rapports casuels.

De cette façon-là, la syntaxe aura échappé à la « tyrannie » de la morphologie ; la description syntaxique aura comme base des réalités, et ne représentera plus une série de mirages syntaxiques.

Pour arriver à ce résultat, il suffit de pousser jusqu'à ses dernières conséquences la méthode de ceux qui, déjà, distinguent nettement,

dans la syntaxe, une forme gladio, instrumental, d'une forme gladio, ablatif, aussi bien que d'une forme gladio, datif. En outre, il faut se rendre compte du fait que tout cas « morphologique » ne représente pas nécessairement un rapport casuel dans la syntaxe. Troisièmement, il faut se servir le plus possible des noms existants des cas, en ajoutant, pour autant que cela est nécessaire, les adjectifs « syntaxique » ou « morphologique ». Enfin, il faut se rendre compte du fait que, pour le latin, les noms « instrumental » et « directif » désignent exclusivement des cas syntaxiques, et que, contrairement à ce que dit Wundt, le « génitif » et le « datif» ne sont pas des cas syntaxiques, mais des aspects morphologiques de cas syntaxiques, à savoir : de l'accusatif syntaxique, du directif ou de l'instrumental.

Nous ne pouvons revenir ici que très brièvement sur le système casuel du français, tel que nous l'avons élaboré ailleurs. Quelques remarques seulement sur des points essentiels.

Lorsqu'on compare entre elles des constructions comme celles-ci :

Je suis à Rome — Romae sum,

Je vais à Rome — Romam eo,

La maison de Pierre — domus Petri,

Il se nuit — sibi nocet,

Il vient de Rome — Roma venit,

on constate entre ces deux séries de constructions des différences morphologiques, mais *aucune différence syntaxique* ; on ne peut même pas dire qu'il y aurait ici d'une part analyse, d'autre part synthèse, comme l'a si bien fait remarquer M. Meillet. De sorte que nous aurons le droit de parler ici, en français aussi, de génitif, ablatif, locatif, etc., pourvu que les prépositions en question fonctionnent exactement de la même façon que les désinences casuelles du latin. Or, *à* et *de* peuvent être des signes morphologiques à sens tellement affaibli que ces prépositions arrivent à remplir en français *exactement le même rôle syntaxique* que les désinences dans une langue comme le latin. En d'autres termes : *à* et *de* permettent au français d'avoir un système casuel, c'est-à-dire d'économiser de la même façon que le faisait le latin au moyen de ses désinences, pour exprimer les mêmes rapports casuels syntaxiques. C'est pour cela, exclusivement pour cela, que le français a affaibli de et ad ; la langue a obéi là à un *besoin de continuer à avoir un système casuel*. Ce mouvement est la continuation de la tendance latine à renforcer ses « cas » au moyen de prépositions à sens affaibli jusqu'à n'exprimer que des rapports

casuels ; puis, l'emploi de prépositions au lieu de suffixes devient une nécessité à partir du moment où des constructions comme : quiescant reliquias prouvent que les désinences sont mortes. C'est là une évolution morphologique très importante, mais cette évolution *n'est que morphologique*, et c'est ce qu'on n'a pas assez vu. Le français continue à avoir un système casuel, tout comme le latin. Aussi importe-t-il d'introduire, dans une syntaxe descriptive du français, un chapitre sur les « cas », à côté des chapitres sur les temps, sur les modes, sur l'ordre des mots. Les prépositions ne formeront plus alors un chapitre à peu près exclusivement lexicologique ; la plupart des prépositions retrouveront leur place dans les diction naires, qu'elles n'auraient jamais dû quitter. On pourra enfin se rendre compte alors de ce que, sur ce point, la syntaxe et la morphologie des « cas » du latin et du français ont de commun, et de ce en quoi ces deux langues diffèrent. Et on verra une fois de plus que ce n'est pas la morphologie qui régit la syntaxe, mais que la syntaxe évolue, ou n'évolue pas, indépendamment de la morphologie.

On trouvera à la page suivante le schéma d'une description des « cas » du latin [1], d'après les principes exposés plus haut.

V

FACTEURS TROUBLANTS DANS LES ÉTUDES DE SYNTAXE FRANÇAISE [2]

Si l'on apprenait à un non-romaniste que l'analyse d'une petite phrase du type : *l'homme que je vois qui tombe,* a fait couler des flots d'encre, et que parmi les acteurs de ce petit drame linguistique se trouvent quelques-uns des plus grands romanistes, il ne serait pas impossible que notre interlocuteur imaginaire n'en conçût pas une très haute idée des méthodes syntaxiques du romanisme. Aurait-il entièrement tort ?

Quoi qu'il en soit, on n'exagère pas en disant que les études de syntaxe n'ont pas toujours occupé dans la romanistique la place à laquelle leur importance leur aurait donné droit. Et si, par hasard,

1. Voir pour un tableau du français et de l'italien mon *Essai*, p. 22 et suiv.
2. Communication faite au Congrès International de Linguistique Romane de Dijon (du 28 au 30 mai 1928).

MORPHOLOGIE (Formes)	SYNTAXE (Fonctions)	
CAS MORPHOLOGIQUES REPRÉSENTANT DES RAPPORTS SYNTAXIQUES CASUELS	RAPPORTS CASUELS SYNTAXIQUES	NUANCES ET EMPLOIS SPÉCIAUX
Accusatif morphologique = Nominatif morphologique = Ablatif morphologique =	Nominatif syntaxique	P. ex. : sujet, sujet logique ; génitif possessif ; génitif d'objet ; sujet d'un accusativus cum infinitivo ou d'un ablatif absolu ; ablativus causae, originis, etc. ; accusatif (morphologique) de direction (= directivus syntaxique) ; ablatif morphologique « modi » (= instrumentalis) ; datif morphologique « de relation » (= accusatif syntaxique) ; datif morphologique « finalis » (= directivus) ; datif morphologique « de l'agent » (= instrumentalis).
Nominatif morphologique = Accusatif morphologique = Génitif (morphologique) = Datif (morphologique) =	Accusatif syntaxique	
Locatif morphologique = Ablatif morphologique = Ablatif morphologique prépositionnel =	Locatif syntaxique	
Ablatif morphologique = Ablatif morphologique prépositionnel =	Ablatif syntaxique	
Accusatif morphologique = Datif (morphologique) = Accusatif morphologique prépositionnel =	Directif (syntaxique)	
Ablatif morphologique avec ou sans « a » = Ablatif morphologique avec « cum » = Datif (morphologique) =	Instrumental (syntaxique)	

CAS MORPHOLOGIQUES REPRÉSENTANT DES RAPPORTS SYNTAXIQUES NON CASUELS

Accusatif morphologique	« de durée ».
Ablatif morphologique	auprès d'un comparatif = « *quam* ».
Accusatif morphologique	« exclamatif ».
Etc.	

CAS MORPHOLOGIQUES NE REPRÉSENTANT AUCUN RAPPORT SYNTAXIQUE

Après des prépositions comme : ante, post, sine, pro, etc.

on n'était pas de cet avis — ce qui me semble peu probable —, on me concédera pourtant sans peine, je suppose, que ces études de syntaxe ont été presque exclusivement historiques : la syntaxe moderne a à peine intéressé les romanistes. Or, s'il est vrai que, en matière de syntaxe comme ailleurs, la synchronie prime la diachronie, puisque l'analyse des signes syntaxiques précède aussi nécessairement l'étude historique de ces signes que p. ex. la détermination de la nature d'un *a* ou d'un *e* constitue la base nécessaire de l'étude historique de ces sons; s'il est vrai, en outre, que la syntaxe moderne permet des analyses bien plus précises et bien plus contrôlables que la syntaxe synchronique de n'importe quelle époque du passé, on sera tenté de croire avec moi que la romanistique a fait, en partie, fausse route en négligeant trop la syntaxe moderne. Quant à ceux qui ne la négligent pas, ceux-là ont souvent le tort, je crois, d'avoir trop négligé les résultats obtenus par la « linguistique générale ». En lisant des études de syntaxe romane, on se demande plus d'une fois si les auteurs se sont suffisamment rendu compte de la nécessité d'études préparatoires solides et étendues, dans une matière bien plus difficile qu'ils n'ont l'air de le soupçonner : la syntaxe synchronique partage avec la littérature moderne l'honneur d'être une proie facile du dilettantisme scientifique, ce fléau de nos temps modernes ! L'un, pour déterminer la fonction d'un signe syntaxique, remplace la phrase où se trouve ce signe par une autre phrase, où ce signe ne se trouve même pas, pour conclure alors de la seconde phrase à la première, sans se rendre compte qu'il confond ainsi des « valeurs » avec des fonctions, et qu'il n'analyse plus alors la phrase qu'il veut analyser, puisqu'il l'a remplacée par autre chose. Un autre, pour étudier l'histoire d'un temps, emprunte sa conception de la fonction de ce temps au premier manuel scolaire qui lui tombe entre les mains. Un troisième considère l'emploi modal de l'imparfait comme une projection du présent dans le passé, confondant ainsi les temps et les modes. Ailleurs encore, on voit toute une théorie sur le subjonctif français basée, en partie, sur des emplois de ce mode qui n'existent même pas en français. Et ainsi de suite. On peut considérer des erreurs de ce genre comme des accidents, comme de simples *testimonia paupertatis*, qui n'ont pas plus d'importance que n'en ont les études où on les rencontre. Mais il y a, si je ne me trompe, d'autres erreurs, d'un intérêt beaucoup plus grand et plus général, qui constituent de véritables entraves aux études de syntaxe

romane. Parmi ces erreurs, je voudrais en signaler deux ici, qui, d'ailleurs, se tiennent, je crois, étroitement, et que je formulerai ainsi : « la superstition du latin » et : « la tyrannie de la morphologie ».

Voici d'abord un exemple de ce que j'appelle la superstition du latin. Pour expliquer la formation de pronoms ou adverbes concessifs du type : *qui que, combien que*, M. Foulet remonte au latin quisquis : « rien n'empêche », dit-il, « de dériver *qui que* de quisquis, qui aurait passé successivement par les formes quiqui, *quiqui*, puis, par dissimilation, *qui que* ». Or, ni quiqui, ni *quiqui* ne se rencontrent, ce qui rend l'hypothèse de M. Foulet à peu près impossible, en tout cas absolument arbitraire ; elle a été visiblement inspirée par le désir de trouver à la forme *qui que* un ancêtre dans le latin classique, malgré le fait, pourtant évident, que le latin se sert d'un tout autre procédé que le français pour former ses concessifs : le latin redouble son interrogatif, le français renforce son interrogatif au moyen de *que*, procédé qu'on retrouve en hollandais (*wie ook*), en anglais (*who ever*), en allemand (*wer auch*) : là aussi, on a vidé un petit mot, pour s'en servir dans la formation des concessifs. C'est un procédé *européen moderne*, qu'il faut expliquer par l'époque qui le voit naître, et qui représente une rupture nette avec le latin, dont on a laissé tomber, à un moment donné, le système de formation des concessifs par redoublement. Vouloir ramener *qui que* à quisquis, sans même se demander si d'autres explications sont possibles, sans même penser un seul instant à une comparaison du français avec d'autres langues modernes, c'est là un exemple très typique, me semble-t-il, de cette superstition du latin, une preuve très caractéristique du fait que beaucoup de romanistes syntacticiens, et des meilleurs, sont attirés par le latin classique comme les oiseaux de mer sont attirés et *aveuglés* par la lumière d'un phare.

La superstition du latin est peut-être aussi la véritable cause du fait que beaucoup de syntacticiens ont une tendance à donner à n'importe quel signe syntaxique une valeur logique, un contenu. Or, le français, à une époque qui resterait à déterminer pour chaque cas à part, a senti le besoin d'introduire dans ses phrases un certain nombre de mots vides de toute valeur logique, de tout contenu, tout comme plusieurs autres langues modernes. Tantôt ce sera pour combler un hiatus syntaxique, p. ex. devant un « sujet logique », besoin que le latin ignore et que p. ex. l'italien et le hollandais

sentent beaucoup moins que le français. Par exemple : *Il est temps de partir ; c'est une belle fleur que la rose*. Ou encore : *Grenouilles de sauter*. Tantôt ce sera pour introduire un infinitif : *De dire cela, je ne l'oserais jamais*. Nous venons de voir que les concessifs se forment également au moyen d'un signe vide de toute valeur logique.

Dès qu'une langue sent ce besoin de mots vides, elle ne crée pas de nouveaux signes ; elle prend simplement certains petits mots à sens nécessairement assez général — tels que *de*, *que*, *à*, *pour*, *auch*, *ever*, *om*, *ook*, *te*, — auxquels elle donne une fonction entièrement nouvelle [1], celle de signe syntaxique vide : ces nouveaux outils grammaticaux ne gardent rien ici du sens logique qu'ils peuvent avoir ailleurs. Or, tout ce mouvement n'a rien à faire avec le latin, évidemment, qui ignorait les mots à sens non-logique. Et c'est cette dernière circonstance, je crois, cette absence de mots vides en latin, qui empêche encore tant de syntacticiens de reconnaître en français la naissance et l'existence de mots vides, et de voir qu'ici encore il y a rupture nette avec le latin, innovation dans le français, et qu'ici encore la syntaxe du français a évolué exactement comme si le latin s'ignorait en France depuis quinze siècles au moins, ou même comme s'il n'avait jamais existé.

Voici un troisième exemple de cette superstition du latin, cause de tant de mirages syntaxiques.

Dans des constuctions comme : *Je lui vois faire cela ; lui fais faire cela*, on a reconnu depuis longtemps un datif du régime indirect, le même qu'on rencontre dans des phrases comme : *Je lui vois des pleurs* ; *Je lui connais des amis*. Le latin vulgaire connaît déjà ces constructions, mais le latin classique les ignore. On a quand même voulu faire remonter ces datifs du régime indirect à un ancêtre du latin classique, et on a tâché de prouver qu'ils remontent au datif de l'agent qu'on emploie souvent avec les formes passives du verbe. Or, l'infinitif n'est nullement passif dans : *Je lui vois faire cela* ; *Je lui fais faire cela*, comme il a pu l'être en latin [2]. En d'autres termes, le lien avec le latin est doublement rompu : le datif du latin (datif de

1. C'est une application spéciale d'un phénomène linguistique très général, que M. Meillet a formulé ainsi : « Le sens initial de l'élément devient chose à peu près négligeable et sans conséquence pour le développement ultérieur » (Meillet, *Ling. hist. et ling. gén.*, p. 169).

2. En latin, nous avons alors le datif (morphologique) de l'agent, traduisible au moyen de « par », mais jamais au moyen d'un datif français !

l'agent) n'est pas du tout le même ici que le datif français (datif du régime indirect) ; puis, l'emploi de l'infinitif passif du latin a été également abandonné ici. Ceux qui établissent quand même un lien entre le latin classique et le français sont induits en erreur par le fait qu'il y a ici identité morphologique, mais en réalité ces deux datifs morphologiques représentent deux fonctions syntaxiques entièrement différentes [1]. Et la superstition du latin, qui a fait méconnaître qu'il y a rupture et innovation, se trouve avoir ici comme complice ce que j'ai appelé plus haut la « tyrannie de la morphologie », et qu'on pourrait appeler aussi le « mirage morphologique en fait de syntaxe ». Dans le cas cité, on voit des savants prendre des identités de formes pour des identités de fonctions. Ailleurs le mirage morphologique fait expliquer des changements syntaxiques par des causes morphologiques, tandis que ces faits morphologiques pourraient bien être les *effets* de ces changements syntaxiques. Ainsi, serait-il bien exact de dire que la disparition du passé défini dans le français parlé serait due à des causes morphologiques ? La langue n'aurait-elle pas facilement triomphé de toutes les irrégularités dans les paradigmes du passé défini, si elle avait continué à avoir besoin de ce passé défini à côté des deux autres temps du passé ? L'italien et le provençal ne sont-ils pas là pour le prouver ? Ensuite, la perte de l'*s* flexionnel serait-elle réellement la cause de tout un bouleversement dans l'ordre des mots en français ? S'il était vrai, comme le dit M. Foulet, que la langue a « lutté » pendant plusieurs siècles pour « retrouver son équilibre » après ce « terrible choc », le français aurait été incroyablement maladroit de permettre à la phonétique de tuer cet *s*, qu'il aurait été bien plus simple alors de conserver ! Les causes de changements syntaxiques tels que ceux que je viens de citer me semblent être bien plus profondes, bien plus générales [2] que ne le font croire ceux qui expliquent ces changements par des causes purement formelles. Il y a tyrannie de la morphologie dans tout cela.

« Superstition du latin » et « tyrannie de la morphologie », ces deux phénomènes — qui vont si souvent ensemble — ont donc souvent été des facteurs troublants dans les études de syntaxe

1. Je me demande si jamais on aurait eu l'idée de voir dans : *Je lui vois faire cela* un datif de l'agent et un infinitif passif, si le latin avait été pour nous une langue inconnue !

2. Et, par conséquent, bien plus difficiles à découvrir quelquefois !

française ; je voudrais tâcher de le prouver encore par deux séries de faits.

D'abord, je crois que ces deux phénomènes réunis constituent l'une des causes du fait qu'on a méconnu souvent une vérité linguistique qu'on pourrait formuler ainsi :

La naissance d'un fait de syntaxe s'explique uniquement par l'état synchronique qui le fait naître. Ce fait de syntaxe peut continuer à exister tant que l'ensemble du système syntaxique qui le détermine le permet : sinon, il meurt ou se fige, pour devenir une formule. Le passé n'explique donc un fait de syntaxe que pour autant que ce passé explique le système général qui détermine le fait en question. *Isoler* un fait de syntaxe, pour l'expliquer alors par une ligne diachronique toute droite, c'est confondre la morphologie avec la syntaxe. Quand il s'agit d'un signe phonétique ou morphologique, c'est-à-dire quand il n'y a aucun rapport rationnel, mais seulement un lien conventionnel et traditionnel, entre le signe et l'idée qu'il représente, — p. ex. pour un substantif comme *cheval*, — même dans ces cas-là, il est dangereux d'isoler ce signe pour le projeter ainsi dans le passé. Dès qu'il s'agit de signes syntaxiques, c'est-à-dire de signes qui supposent un rapport plus ou moins rationnel avec la pensée qu'ils représentent, et avec le système général qui les détermine, *un isolement pareil est absurde*, et la ligne diachronique toute droite ne peut, tout au plus, expliquer que la forme. En veut-on encore un exemple ? On fait remonter *en chantant* à in cantando. Morphologiquement rien n'est plus juste, évidemment. Mais syntaxiquement rien n'est plus faux, puisque in cantando représente une nuance de l'*infinitif*, ne pouvant donc se continuer que dans quelque *infinitif* prépositionnel français, tandis que *en chantant* est devenue un *participe*, n'ayant plus *rien* à faire avec l'infinitif. Syntaxiquement, il y a ici *rupture nette* avec le latin, et c'est même pour cela que la préposition *en* est la seule derrière laquelle l'infinitif ne l'a pas emporté sur la forme en *-ant* : le signe *en chantant* a continué à exister uniquement parce qu'il n'a plus rien à faire avec l'infinitif, étant passé à temps dans le groupe des participes. S'il n'avait pas ainsi *rompu* avec le passé, il serait mort aujourd'hui. Voilà une vérité syntaxique, que la morphologie et le désir de remonter à tout prix à la syntaxe latine ont cachée jusqu'ici à bien des romanistes [1].

1. Il ne s'agit pas toujours, il est vrai, de latin classique ; c'est souvent le latin

Et voici un second effet, très important, de ces deux facteurs troublants. Le latin classique, comme on le sait, diffère profondément du français au point de vue syntaxique. L'accentuation du latin classique a changé du tout au tout. L'ordre des mots a subi de profonds changements. Les formes de l'interrogation également. Il en est de même de la déclinaison des substantifs, de la valeur des temps du passé (le « perfectum » a une tout autre fonction que le « passé défini » ou que le « passé indéfini »), de la syntaxe des pronoms (*son* se rapportant à autre chose que le sujet et ne pouvant plus se rapporter à un sujet pluriel ; une forme tonique *mien* à côté de *mon*, un pronom spécial (*leur*) pour le pluriel de la 3e personne, une perspective dans l'emploi des pronoms démonstratifs très différente de celle du latin, etc.). La seule forme du « gerundium » qui reste est devenue un participe ; l'accusatif avec infinitif a presque disparu ; le français a créé un article ; il éprouve le besoin d'avoir une forme spéciale pour le conditionnel ; l'emploi de l'imparfait-mode s'étend énormément ; le subjonctif dans la principale ne marque plus qu'une idée volitive ; le français vide plusieurs petits mots pour en faire des outils grammaticaux non-logiques (*de*, *que*, *à*), procédé que le latin ignore complètement ; les verbes pronominaux se créent des fonctions qu'ils n'avaient pas en latin. Et ainsi de suite. En un mot, celui qui veut traduire une phrase française en latin doit changer presque tout ce qui n'est pas *européen moderne* au point de vue de la syntaxe. Prenons ce début de phrase, que je cite absolument au hasard : « C'est ainsi que, lorsqu'on considère une seule et même langue pour y procéder à des classements et à des comparaisons..... ». Dans la traduction, il n'y aura ni la périphase grammaticale (procédé d'accentuation que le latin ignore), ni l'emploi de *on*, ni l'emploi de l'article indéfini *une*, ni l'infinitif prépositionnel avec *pour*, ni l'article *des*. Traduisez la même phrase, p. ex. en hollandais : on pourra garder tous ces phénomènes, que le français n'a pourtant pas empruntés au hollan-

parlé qui est en cause. Mais, même alors, nous sommes en présence de cette superstition du latin que nous nous efforçons de signaler ici, puisque là aussi il s'agit d'explications à tout prix, par le latin, de phénomènes français, pour lesquels il faut chercher des « sources indigènes » toutes les fois qu'il y a visiblement innovation, rupture avec le passé. Sans compter le fait que la syntaxe du *latin vulgaire* s'ignore profondément en France depuis qu'on ne le parle plus : ici du moins l'idée d'invoquer l'influence soit de la Renaissance, soit de la lecture d'auteurs latins, soit du clergé, soit des clercs vagants, ne pourrait venir à personne, il me semble !

dais! On peut multiplier les expériences de ce genre ; d'une façon générale, le résultat sera toujours le même : la syntaxe française moderne est profondément différente de celle du latin.

Il est facile aussi de constater que les quelques constructions syntaxiques latines que certains auteurs de la Renaissance ont tâché d'introduire dans la langue n'ont eu aucun avenir ; c'est là encore une de ces affirmations qu'on répète toujours sans se donner la peine de les contrôler. Ni l'emploi fréquent d'un pronom relatif déclinable comme *lequel*, ni les relatives compliquées si caractéristiques du latin et de la Renaissance latinisante, ni la pré-position si fréquente de l'adjectif, rien de tout cela n'a été accepté par le français. La Renaissance a pu perfectionner le style des auteurs, elle a laissé absolument intacte la syntaxe de la langue, qui a continué à évoluer exactement comme si le latin avait disparu depuis des siècles. Si tout cela est vrai ; si la syntaxe du latin classique diffère profondément de celle du français ; si la Renaissance même n'a rien changé à cette différence syntaxique profonde ; si, au contraire, la syntaxe française ressemble infiniment plus à celle de langues comme le hollandais, l'allemand, l'anglais, qui ne « dérivent » pourtant pas du latin ; s'il est vrai, enfin, que la syntaxe du latin parlé se rapproche bien davantage de toutes ces langues modernes que du latin classique ; si tout cela est vrai, il en résulte deux choses. D'abord, qu'on a peut-être prêté à la connaissance et à l'étude des auteurs latins une influence sur la syntaxe française bien plus grande que ces lectures n'ont pu en avoir, influence qui n'est pas plus grande, en tout cas, que celle que ces lectures et ces études ont eue dans d'autres pays de l'Europe occidentale. Deuxièmement, qu'on a beaucoup trop négligé, en étudiant la syntaxe du français, la comparaison de cette syntaxe avec celle de ces autres langues européennes modernes, qui ont évolué, depuis des siècles, dans des conditions beaucoup plus semblables à celles du français qu'on n'a souvent l'air de l'admettre. La distinction entre langues latines d'un côté, langues germaniques de l'autre, quelque réelle qu'elle soit au point de vue morphologique et au point de vue historique, ne l'est certainement pas autant au point de vue des constructions syntaxiques. Les Français sont des « Latins », comme les Hollandais sont des « Germains ». Mais nos syntaxes se ressemblent pourtant beaucoup, assez pour *s'opposer ensemble* à la syntaxe du latin classique. Quoi qu'il en soit, des comparaisons avec les langues germaniques ont occupé beaucoup trop peu de place dans

les études de syntaxe française, ce qui a plus d'une fois, je crois, induit les syntacticiens en erreur. Tantôt on a voulu expliquer par des phénomènes propres au français des faits de syntaxe qui, se retrouvant chez nous, ont évidemment des causes plus générales [1]. Tantôt, au contraire, on a voulu expliquer par des causes générales des faits de syntaxe qui sont spécifiquement français et s'expliquent donc exclusivement par le français [2]. Et, ici encore, je trouve comme causes principales, comme je l'ai déjà dit, la tyrannie de la morphologie, qui cache trop les ressemblances multiples entre deux langues comme le français et le hollandais au point de vue syntaxique, et la superstition du latin, qui a trop dirigé les regards des syntacticiens du français du côté du latin, alors qu'ils auraient eu plus d'intérêt, peut-être, à regarder du côté de ces autres langues de l'Europe occidentale, qui — fait important en matière de syntaxe aussi [3] — répondent, depuis des siècles, avec le français, aux besoins d'une même civilisation intense et commune, civilisation très différente de celle aux besoins de laquelle correspondait ce latin, dont on abuse tant dans les études de syntaxe française.

Leiden. C. DE BOER.

1. Ainsi, M. Foulet, dans une étude sur les temps « surcomposés » du français (*Romania*, LI, p. 203-252), a expliqué ces formations modernes par un phénomène moderne qui n'a rien d'exclusivement français ; cf. *Revue de Ling. Rom.*, III (1927), p. 283-95.

2. Par exemple, M. Foulet (*Romania*, XLVII, p. 243-348), pour expliquer l'évolution des formes de l'interrogation en français, invoque un phénomène qu'on retrouve tel quel dans d'autres langues modernes (la chute de la déclinaison), et qui ne saurait donc être la cause d'un changement syntaxique que ces autres langues ignorent ; voir mon article sur le même sujet dans la *Romania*, LII, p. 307-327.

3. Pourvu qu'on sache se préserver des fâcheuses exagérations de Vossler et de son école.

Le Gérant : A. TERRACHER.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXXIX

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, 5, QUAI MALAQUAIS, PARIS

D. S. BLONDHEIM

PROFESSEUR DE PHILOLOGIE ROMANE A L'UNIVERSITÉ JOHNS HOPKINS

LES

PARLERS JUDÉO-ROMANS

ET LA

VETUS LATINA

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS

ENTRE LES TRADUCTIONS BIBLIQUES EN LANGUE ROMANE DES JUIFS AU MOYEN AGE ET LES ANCIENNES VERSIONS

In-8° raisin, CXXXVIII-247 pages .... **72 fr.**

DU MÊME AUTEUR

POÈMES JUDÉO-FRANÇAIS DU MOYEN AGE

1927. In-8° raisin, 87 pages................ .... 20 fr.

CORPUS CANTILENARUM MEDII AEVI

LES CHANSONNIERS

DES

TROUBADOURS

ET DES

TROUVÈRES

Publiés en fac-similés et transcrits en notation moderne

PAR

JEAN BECK

Professeur à l'Université de Pennsylvanie.

T. I : **Le chansonnier Cangé**, reproduction phototypique du manuscrit français n° 846 de la Bibliothèque nationale. In-4°, 23 × 28, XXXIII pages, 282 planches en phototypie.

T. II : **Le chansonnier Cangé**, transcription des chansons, notes et commentaires. In-4°, 343 pages. Les deux volumes .... **590** fr.

EN SOUSCRIPTION :

FAC-SIMILÉS DE MANUSCRITS LATINS DATÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU VIIIE AU XVE SIÈCLE

TRANSCRITS ET PUBLIÉS PAR

HENRI OMONT
MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DU DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS
A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

In-folio 44 × 29 de 130 planches en phototypie accompagnées d'un texte de 60 pages offrant environ 200 spécimens d'écriture.. **750 fr.**

L'ouvrage que nous annonçons ici est destiné à former le pendant des *Fac-similés des Manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale* publiés par le même auteur en 1891. Ce recueil offrira environ 200 spécimens choisis d'écritures latines datées, du VIIIe au XVe siècle inclus, soigneusement reproduits en phototypie d'après les plus beaux manuscrits datés de la Bibliothèque nationale. Un texte d'une soixantaine de pages comprendra de courtes notices de ces manuscrits avec un répertoire chronologique des fac-similés des manuscrits latins publiés dans les grandes collections de l'École des chartes, de la *Paleographical Society* anglaise et des principales publications du même genre allemandes, espagnoles et italiennes. Le chiffre de tirage sera limité à 500 exemplaires et les souscripteurs seront servis dans l'ordre de la souscription. On fera le même accueil à ce précieux instrument paléographique qu'aux *Miniatures des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale* du même savant auteur, parues en 1929, et dont le tirage est déjà presque épuisé.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXIX.